



***La Mémoire et la trace :  
commémorer, transmettre, perpétuer***

**XIV<sup>es</sup> Rencontres internationales  
des jeunes chercheurs en études byzantines  
(Paris, 6-7 octobre 2023)**

***La Mémoire et la trace :  
commémorer, transmettre, perpétuer***

**XIV<sup>es</sup> Rencontres internationales  
des jeunes chercheurs en études byzantines  
(Paris, 6-7 octobre 2023)**

éditées par Apolline Gay, François Pacha Miran  
et L.M. Ciolfi

**Sommaire :**

- A. Gay – F. Pacha Miran, Introduction* ..... pp. 4-6
- E. Barili, Memory and its applications in twelfth-century rhetorical teaching: new evidence from John Tzetzes' Commentaries on Hermogenes* ..... pp. 7-44
- G. Bidaut, Construction de l'espace et institutionnalisation de la mémoire : les toponymes du pastoralisme en Macédoine, X<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle* ..... pp. 45-87
- F. Muntrez, Maintenir le souvenir de la géographie biblique et ses espaces sacrés : les mosaïques byzantines de Jordanie (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) au service d'une mémoire collective ?* ..... pp. 88-99
- M.S. Thomas, Producing Manuscripts and Memory: Syriac Scribal Activities in Latin Jerusalem* ..... pp. 100-110
- N. Varaine, Itinéraires de la mémoire. Les églises de la Crète vénitienne au prisme des carnets inédits de Giuseppe Gerola* ..... pp. 111-125

**Image en couverture :**

Stèle funéraire (VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)

The Metropolitan Museum of Art, New York

**In collaborazione con:**

*Oxford University Byzantine Society (University of Oxford)*



*Istituto Romeno di Cultura e Ricerca Umanistica di Venezia*



*Association des étudiants du monde byzantin*



*Student Network for Byzantine and Medieval Study (University of Cyprus)*



**Redazione:** *N. Bergamo (Direttore), L.M. Ciolfi  
G.U. Cavallera, M. Fasolio, L. McMahon  
E. Bianchi, J. Devoge, M. Di Franco, A. Fernández,  
D.A. Heayn-Menendez, A. Kouroupakis, M. Leitner, Z. Olgun*

Sous la plume d’Ammien Marcellin, l’éloge de Julien l’Apostat exalte en ces termes les facultés mnémoniques de l’empereur : « si l’absorption de certain breuvage avait eu le pouvoir d’augmenter la force de la mémoire, on aurait pu dire qu’il en avait *eu le tonneau* à sa disposition, et qu’il l’avait mis à sec avant d’arriver à l’âge d’homme »<sup>1</sup>. La capacité de mémorisation, pierre angulaire de l’accomplissement intellectuel, figure ainsi parmi les vertus célébrées par la littérature encomiastique.

Au-delà d’un simple procédé rhétorique, évoquant l’aptitude à acquérir et à conserver des connaissances, la notion de mémoire se déploie à travers un vaste champ sémantique que reflète la diversité linguistique du monde byzantin. Le terme grec *μνήμη* embrasse ainsi les notions de réminiscence et de souvenir, la collecte de traces et d’événements, suggérant aussi bien l’acte de se remémorer que l’empreinte matérielle du passé. La racine syriaque *دَاهِر* (*dāhēr*) implique simultanément le fait de se souvenir, d’avoir à l’esprit, de retracer et retenir le récit des événements, mais également de commémorer. En arménien classique, le terme *յիշատակ* (*yišatak*) signifie à la fois le souvenir, la mémoire, la commémoration, mais désigne aussi un mémorial : la notion de mémoire devient donc ici intrinsèque à sa manifestation physique. Enfin, le fait de se remémorer un événement ou une personne est exprimé en copte par un verbe témoignant d’une conception très active de ce processus mental : *ⲣⲡⲙⲉⲩⲩⲉ* (*erpmeue*), littéralement « faire la pensée ». Ce terme, employé dans le domaine funéraire comme dans la littérature, sous-tend l’idée d’une activité intellectuelle productive, requérant un effort de la part de celui ou celle qui l’entreprend.

En Orient chrétien, comme à Byzance, l’écriture de l’histoire passe par l’inscription des événements rapportés dans la continuité du récit biblique. La connexion des événements politiques et de l’histoire religieuse, au service de la construction d’une mémoire collective,

---

<sup>1</sup> AMMIEN MARCELLIN, *Histoire de Rome* 16.5.

s'élabore dans le temps long ; elle s'affirme comme un moyen de légitimation en même temps que d'affirmation des identités confessionnelles et culturelles.

Nécessaire à la stabilité et à la cohésion d'une communauté, la perpétuation du souvenir de figures charismatiques – dédicataires, fondateurs et fondatrices, donateurs et donatrices –, se décline aussi bien dans le monde monastique que laïque. Dans sa dimension collective, la mémoire, en particulier religieuse, s'inscrit dans le paysage urbain comme rural. Les pratiques rituelles en assurent la pérennité au sein d'espaces dédiés tels que lieux saints, sanctuaires et sépultures, sans occulter le rôle de la sphère civique. Perpétuée par les sources littéraires et épigraphiques, la mémoire collective s'incarne également dans des espaces, des objets ou des images : autant de témoignages matériels, échos de prototypes vénérables ou de visages contemporains, qui donnent corps au souvenir et focalisent l'attention.

Bien qu'il s'avère difficile d'en saisir fidèlement les expressions, l'expérience mémorielle relève aussi de la sphère personnelle et intime. En sollicitant différents canaux sensoriels et processus cognitifs, images, inscriptions et chants participent conjointement à l'élaboration du souvenir, à son activation et à sa transmission. Le rôle privilégié de la mémorisation, mécanisme indispensable à l'apprentissage et à la diffusion du savoir, nous invite enfin à interroger les moyens employés pour forger la mémoire, l'entraîner, la renforcer. Qu'était-il nécessaire de retenir ? Quelle place accordait-on à la culture classique ? Quels indices conservons-nous des méthodes d'assimilation et de récitation ? Au-delà de cette dimension pédagogique, la mémoire individuelle s'exprime enfin par un attachement émotionnel aux lieux et aux défunts, dont les épitaphes, graffiti et souvenirs de pèlerinages nous ont transmis les traces.

Ainsi placées sous le signe de la mémoire, les XIV<sup>es</sup> Rencontres internationales des jeunes byzantinistes se sont inscrites dans le sillage de cette dynamique pluridisciplinaire que reflètent les contributions rassemblées dans ce volume. Lieux et images, sources archéologiques, épigraphiques et littéraires sont autant d'empreintes dont l'étude, menée dans un cadre méthodologique rigoureux, concourt à révéler le sens et les enjeux de la mémoire à tous les niveaux des sociétés anciennes. Les travaux d'Elisabetta Barili et Maria Thomas abordent ces thèmes au prisme des textes. La perception de l'écrit dans le temps long s'y révèle au gré de la copie, des notes marginales et des colophons, attestant les fonctions variées de ces

traces matérielles : valorisation de l'individu – donateur ou copiste –, inscription de l'objet dans une plus large communauté.

Des frontières de l'Empire au décor architectural, la mémoire des espaces est illustrée quant à elle par les articles de Flora Muntrez et Guillaume Bidaut. Le premier aborde la mise en scène des lieux saints dans les églises de Jordanie, que leurs pavements inscrivent au sein d'une vaste cartographie sacrée. Le second témoigne de perceptions variées des territoires ruraux, appréhendés en tant qu'entités économiques et administratives.

Teintée d'une forte dimension patrimoniale, l'étude de Nicolas Varaine approfondit enfin la notion de mémoire à travers l'exploration archivistique des églises de Crète. Telle une mise en abyme, sa réflexion invite ainsi au recul nécessaire à une plus juste perception des sources archéologiques et documentaires – autant de traces de la culture byzantine qu'il convient d'apprivoiser.

Reflet de la diversité des communications délivrées au cours de cette journée, ce volume lève un coin du voile sur plusieurs aspects essentiels de la notion de mémoire dans le monde byzantin. Au sein de l'Empire comme à ses marges, à la lueur de sources matérielles, textuelles et iconographiques souvent méconnues, les échos de Byzance se répercutent et se perpétuent ainsi dans une recherche constamment renouvelée.

**Apolline Gay**

*EPHE*, UMR 8167 Orient & Méditerranée  
(équipe monde byzantin),  
*ULB* – Centre de recherche Philixte,  
Institut français d'archéologie orientale

**François Pacha Miran**

Institut national d'histoire de l'art,  
UMR 8167 Orient & Méditerranée  
(équipe monde byzantin)

## Memory and its applications in twelfth-century rhetorical teaching: new evidence from John Tzetzes' *Commentaries* on Hermogenes

Elisabetta Barili (University of Southern Denmark)

**Abstract:** Memory constituted a crucial element of Byzantine school education, being the fundamental tool for acquiring, maintaining, and distributing knowledge. Even though no rhetorical treatise discussed memory as a crucial aspect of a rhetor's skills (beyond Longinos' *On Memory*), this technical ability played a significant role in rhetorical training. In this respect, John Tzetzes' *Commentaries* on Hermogenes offer invaluable information about the function of memory in the practice of rhetorical learning. By looking specifically at formulaic refrains, diagrams, and didactic headings, this paper aims to define the mnemonic toolbox used by Tzetzes to guide pupils in the acquisition of rhetorical knowledge. Through the analysis of unattested variant readings, it also examines Tzetzes' recourse to his phenomenal memory when teaching, demonstrating that sometimes his prodigious skill faltered. Finally, the paper seeks to highlight the *Commentaries*' memorial function, focusing on the association of Tzetzes' name with that of the great Hermogenes.

**Keywords:** John Tzetzes, mnemonics, memory variants, legacy, remembrance

### Introduction

Memory played a pivotal role in Byzantine society and culture. It shaped the educational system, as the school teaching and learning heavily relied on oral processes and recollection activities to transmit and preserve knowledge<sup>1</sup>. The cognitive craft of memory was necessarily a powerful tool for mastering various disciplines and sciences in a world of relatively scarce books. In this respect, memorization had a substantial impact on rhetorical training. According to the canon of rhetoric, memory (μνήμη) was one of the five fundamental tasks expected of a skilled rhetor – together with invention, disposition, style, and delivery<sup>2</sup>. On the one hand, memory was instrumental for the comprehension, maintenance, and reactivation of rhetorical theory; on the other hand, it was a quintessential virtue traditionally associated with rhetorical prowess. In fact, rhetorical training concentrated primarily on the theoretical study of the so-called *corpus Hermogenianum*, a group of handbooks from the Graeco-Roman times, which represented the standard rhetorical compendium at the stage commonly labelled as secondary

---

<sup>1</sup> On the crucial role of memory in the acquisition and maintenance of knowledge in Byzantium, see CAVALLO 2010 and MESSIS – PAPAIOANNOU 2021. For a Byzantine perspective on memory in general, see MESSIS 2006, 107-111.

<sup>2</sup> See PAPAIOANNOU 2017, 75-76.

education<sup>3</sup>. Nonetheless, the study of rhetoric was not confined to the mnemonic learning of theoretical approaches, but it did combine the assimilation of conceptual principles with practical applications. Students were expected first to practice the rhetorical instructions with their peers, and then to model their own compositions employing the techniques acquired from rhetorical textbooks. In these occasions, the prepared pieces were presented in front of the class group. To reach high levels of performativity students customarily learned texts by heart<sup>4</sup>. Additionally, in their treatises Aphthonios and (Ps.-)Hermogenes quoted effective speeches from a vast spectrum of ancient literature as ideal examples of expressive patterns to emulate<sup>5</sup>. Therefore, learning, memorizing, and imitating narratives and sentences from earlier literature were crucial stages of rhetorical training<sup>6</sup>. Hence, the hands-on application of the doctrines of the *corpus Hermogenianum* appears pervasively linked to the use of memory. Indispensable for assimilating theory and literary models, memorization was integral to creative instantiations of the acquired knowledge.

---

<sup>3</sup> The so-called *corpus Hermogenianum* consists of four treatises ascribed to the late second-early third-century rhetor Hermogenes of Tarsos, accompanied by a fifth book of *progymnasmata*, or “preliminary exercises”, written by Aphthonios of Antioch, the late fourth-century sophist and former pupil of Libanios. The five works became a unified *corpus* during the early Byzantine period, put together probably in the fifth or sixth century by an unknown editor in order to create a core textbook for the teaching of rhetoric at the highest level of education. Students of rhetoric learned first the basic instructions for rhetorical composition by approaching Aphthonios’ preliminary exercises, which prepared them for declamation following standardized patterns in developing a speech. Then, students were gradually introduced to Hermogenes’ and Ps.-Hermogenes’ treatises: *On Issues* (Περὶ στάσεων) tackled the issue of a dispute, outlining the arguments that should be addressed to succeed in judicial orations; *On Invention* (Περὶ εὐρέσεως) discussed a series of techniques and topics necessary for declamation; *On Forms* (Περὶ ἰδέων λόγου) offered a formidable theoretical construction, consisting of a large and complex system of seven ἰδέαι, or forms, as well as various sub-forms of style, that were fundamental in rhetorical creation. Finally, *On Method of Force* (Περὶ μεθόδου δεινότητος) dealt briefly with thirty-seven rhetorical figures useful to accomplish a forceful style. Among the treatises attributed to Hermogenes, only two of them, *On Issues* and *On Forms*, can be considered genuine. On the problematic attributions to Hermogenes of *On Invention* and *On Method of Force* and their insertion in the *corpus*, see DAVIES 2005, 197-200, PATILLON 2012, XI-XV and PATILLON 2014, 3-16. On the artificial creation of the *corpus* and its original composition, see PATILLON 2008, V-X and PATILLON 2014, 3-4. For a detailed account of the Byzantine education system, see LEMERLE 1977, 192-248, MAGDALINO 2002, 325-330, MARKOPOULOS 2006, GIANNOULI 2014 and NOUSIA 2016.

<sup>4</sup> For a vivid picture of a Byzantine classroom, characterized by recitation from memory, repetition, interactions between the performing rhetoric student and his classmates, see VALIAVITCHARSKA 2011 and RIEHLE 2021, 300-310.

<sup>5</sup> The model author most frequently cited is Demosthenes, presented as the ideal rhetor, whose examples of expressive force are described and quoted by Hermogenes throughout his treatises. Notable among the explicitly mentioned ancient sources are, for instance, Euripides’ and Aeschylus’ tragedies, iambic poems by Archilochus and Hipponax, lyric poetry by Pindar, Theocritus, orations by Aeschines, historical works by Herodotus, Thucydides, and the like. On the ancient authors examined by Hermogenes, see KENNEDY 1983, 96–101.

<sup>6</sup> As aptly stressed by Charis Messis and Stratis Papaioannou, despite such a prevailing tendency to memorize and perform rhetorical texts, the handbooks of the *corpus Hermogenianum* did not provide any systematized techniques of memorization, rather they primarily focused on aesthetics; see MESSIS – PAPAIOANNOU 2021, 134-135. The single rhetorical treatise on memory transmitted in Byzantine manuscripts is Longinos’ *On Memory*; see PAPAIOANNOU 2017, 75-76.



Within the series of mnemonic tools to facilitate memorization and comprehension, commentaries encode part of this technical function<sup>7</sup>. Conceived as essential components of the teaching practice, commentaries were designed to make Hermogenes' theory more accessible for learning purposes<sup>8</sup>. Even though Hermogenes combines a pedagogical tone with illustrative examples, his sophisticated theoretical models and highly technical terminology required extensive comment to be fully understood and memorized. Hence, an impressive amount of rhetorical commentaries on the *corpus* flourished from Late Antiquity onwards<sup>9</sup>. Among the several exegetes who commented on Hermogenes' treatises, the commentaries by the polymath John Tzetzes (ca. 1110–1180)<sup>10</sup> stand out since it is the only twelfth-century exegesis on the whole *corpus* preserved in its entirety<sup>11</sup>. Currently only partially edited and preserved in full by the manuscript Leiden, Universiteitsbibliotheek, Vossianus Graecus Q1, John Tzetzes' *Commentaries* on Hermogenes encompasses a wide array of mnemonics, offering thus invaluable information about the function of memory in the practice of rhetorical learning<sup>12</sup>. The use of the fifteen-syllable verse (*the didactic verse*), the recourse to diagrams and schemes, the recurrent repetitions of main concepts throughout the text clearly demonstrate the didactic and mnemonic modes encapsulated in the *Commentaries* preserved by the manuscript. Presumably conceived to be delivered and performed in an educational setting, the version transmitted by the Vossianus provides a unique window into the teaching practices, shedding new light on the techniques of recollection and memorization developed and used in everyday teaching.

In what follows, I will underscore the multiple roles of memory disclosed by Tzetzes' *Commentaries*. In the first section, by looking at Tzetzes' exegesis as a mnemonic toolbox, I

---

<sup>7</sup> For a detailed analysis of the tools developed to regulate the storage and recollection of textual memory, see MESSIS – PAPAIOANNOU 2021, 138-142.

<sup>8</sup> For a recent and detailed analysis of the role of commentaries on ancient texts in Constantinople, see VAN DEN BERG-MANOLOVA-MARCINIAK 2022.

<sup>9</sup> As Hermogenes' treatises were widely used as primary textbooks on rhetoric, commentaries on these technical works flourished from the third century onwards. Before Tzetzes' exegetical enterprise, several commentators explained Hermogenes' treatises, often agreeing with the rhetor's analysis. For instance, in the early Byzantine period, the fifth-century Neoplatonist Syrianos commented on Hermogenes' *On Issues* and *On Forms*, and presented Hermogenes as the authority for rhetorical matters; see KENNEDY 1983, 86. Other favorable commentaries on Hermogenes' treatises were realized by John of Sardis (ninth century), John Geometres (mid-tenth) and John Doxapatres (eleventh century). John Sikeliotos (eleventh century) composed a bulky commentary on Hermogenes' *On Forms* similar in scope with that of Tzetzes.

<sup>10</sup> The most comprehensive overview on Tzetzes' life and works has been provided by Carl Wendel in the entry of the *Realencyclopädie* devoted to him. See WENDEL 1948, HART 1880, 13 and GISKE 1881, 52-53. For recent and extensive accounts on Tzetzes' career and production, see NESSERIS 2014, 1.158-97 and 2.515-40 as well as PRODI 2022, IX-XXXV.

<sup>11</sup> The text by Tzetzes is only partially edited: portions of his rhetorical commentaries can be found in WALZ 1834, 670-686 and CRAMER 1837, 1-148. I am currently preparing a new edition of Tzetzes' *Commentary* on Hermogenes' *On Forms*, see BARILI (forthcoming [3]).

<sup>12</sup> For a general presentation of the manuscript, see PIZZONE 2020.

will examine the memorization strategies Tzetzes employed as assistive aids and memory triggers in daily teaching to lead his pupils through rhetorical theory. In the second section, I will delve into memory as the recollection of prior knowledge. By reassessing Tzetzes' claims about his own prodigious memory, I will analyze how Tzetzes relied on the knowledge duly stored in his mind for the teaching performance, even though sometimes he was forced to recur to "memory variants" when his phenomenal skill failed. Finally, in the third section, considering memory as a powerful tool to keep oblivion at bay, I will examine how Tzetzes used Hermogenes to attach his own name to the enduring legacy of the imperial rhetor.

**On the transmission of Hermogenes' theory:  
Tzetzes' *Commentaries* as a toolbox of mnemonics**

As products of a society largely based on orality and aurality, commentaries represent key documents to understand the practice of performance in twelfth-century Constantinople. Several exegetical and rhetorical texts derive from oral teaching or were originally intended for aural consumption<sup>13</sup>. Both teachers and students of rhetoric were expected to engage in oral recitations, the first delivering their teachings in front of an audience, the latter combining acquired skills to recite model exercises. Therefore, Tzetzes' *Commentaries* on Hermogenes must be viewed within this framework. Although today the exegetical text is mediated through the writing of the manuscript Vossianus Graecus Q1, the commentary was presumably performed orally in daily practice<sup>14</sup>. Nevertheless, this does not preclude the possibility that the written text was also employed during oral teaching, either by reading aloud from the page or by copying the written text<sup>15</sup>. As we shall see, the written page is often used to support the didactic message. As a result, the exegetical text reveals its hybrid nature. Being accessible in

---

<sup>13</sup> As recently stressed by Charis Messis and Stratis Papaioannou (MESSIS – PAPAIOANNOU 2021, 249), «rhetorical texts were only secondarily meant to be read silently and/or in private; their primary aim was to be heard, either performed or delivered by the creator himself, or recited by subsequent readers in front of an audience». On orality and textuality as intrinsic character of Byzantine literature, see MESSIS – PAPAIOANNOU 2021 with further bibliography. On oral exegesis, see TRIZIO 2022. On the importance of the performance of Byzantine rhetoric, see MULLET 2003 and BOURBOUHAKIS 2010.

<sup>14</sup> The use of the so-called "rhetorical" or "elocutionary" punctuation clearly demonstrates that the text was originally conceived to be practiced aloud. Indeed, the text preserved by the Vossianus appears over-punctuated with several different marks indicating various lengths of pause, showing nuances of expression, stressing the importance of particular words. These elements may substantiate the hypothesis that the text was conceived for being read aloud and performed. As stressed in GAUL 2018, 222, «manuscript interpunctuation (*stixis*) can help us recover the vocal mode of Byzantine performances and reveal the rhythm of performance». Karl Krumbacher was the first stressing the importance of transmitted punctuation as an aid to the reading aloud and to facilitate the comprehension of a text (KRUMBACHER 1897, esp. 600). For a distinction between elocutionary and syntactical punctuation, see SHILLINGSBURG 1996, 62.

<sup>15</sup> In the orally delivered rhetorical teaching, it is conceivable that Hermogenes' text and its related commentary were also studied from the written text. Unfortunately, very little is known about how teaching actually proceeded in Byzantine classrooms. Nevertheless, commentaries' pages, as we shall see, can offer plausible conjectures concerning the interplay between oral delivery and consultation of written texts in pedagogical practice.

both oral and written formats, it presumably mirrors the interplay between the oral performance and the recourse to the written word in everyday teaching<sup>16</sup>. Therefore, being first and foremost a didactic tool, the commentary preserved by the Vossianus condenses a diverse range of cognitive devices designed to facilitate rote and visual memorization of rhetorical concepts.

Such a mnemonic purpose is primarily reflected in the metrical form. Tzetzes' *Commentaries* present a unique feature, as they are the only verse commentaries on Hermogenes, a prose text<sup>17</sup>. The exegesis is entirely composed in fifteen-syllable verses, i.e. *politikoi stichoi*, the favorite meter to treat didactic subjects in the twelfth century<sup>18</sup>. The *politikoi stichoi* can also be considered Tzetzes' preferred verse forms, as most of his (didactic) works are composed in decapentasyllable (i.e. *Allegories of the Iliad*, *Allegories of the Odyssey*, *Theogony*, etc.). In a possible attempt to classify meters, these verses could be labelled as "oral meters". Indeed, it is widely believed that they originated as oral verses before being written down<sup>19</sup>. Akin to prose, the *politikoi stichoi* were not considered proper meters in which the counting of iambs, spondees, or trochees was necessary, but rather they were purely accentual verses. Without being complicated, the accentual verse was easier to remember and learn by heart than prose, offering the most common formal feature to facilitate memorization<sup>20</sup>. Additionally, more flexible than any quantitative meter, the "portability" of decapentasyllables allows Tzetzes to «accommodate all kinds of longer words, especially standardized technical terms or catch-phrases needed for a teaching aid», as highlighted by Panagiotis Agapitos<sup>21</sup>. Therefore, the fifteen-syllable verse was a good way of stimulating memory. Accordingly, Tzetzes' *Commentaries* serve as a stable storage of knowledge, transmitting rhetorical analysis in an easy-to-memorize format. The metrical structure helped firstly the teacher to communicate and perform his doctrines, secondly the students to easily commit the contents to memory.

Moreover, since it was originally designed and used as oral meter, the *politikos stichos* was marked by formulaic repetition. A further consistent mnemonic tool, the use of repetitions and formulaic expressions immensely helped both teachers and students memorizing notions.

---

<sup>16</sup> On compositional and consumption practices suspended between the oral and the written word, see PIZZONE (forthcoming).

<sup>17</sup> In the exegetical chain on the *corpus Hermogenianum*, Tzetzes is the only commentator composing a verse commentary. Before him, only Psellos composed a verse rhetorical synopsis, where the rhetor surveys the Hermogenean treatises in *politikoi stichoi*. On Psellos' synopsis, see WALKER 2017, 31-65.

<sup>18</sup> The term *politikos stichos* is conventionally rendered untranslated as "political verse". However, the adjective πολιτικός can be rendered not only as "political", but also as "civic, public, of the city". For this reason, I prefer Walker's and Agapitos' renderings, respectively, «public verse» (WALKER 2017, 32) and «city verse» (AGAPITOS 2022, 42), as «it has nothing to do with politics, but with the polis, i.e. Constantinople». On *politikoi stichoi*, see JEFFREYS 1974 and 2019, LAUXTERMANN 1999 and HÖRANDNER – RHOBY 2021, 413-417.

<sup>19</sup> On the beginnings of accentual poetry, see LAUXTERMANN 1999 and JEFFREYS 2019, 68.

<sup>20</sup> On the attractiveness and accessibility of the *politikos stichos*, see BERNARD 2014, 232-238. On the use of meters to better transmit difficult subjects in an understandable way, see HÖRANDNER 2019.

<sup>21</sup> In AGAPITOS 2017, 50.

By repeatedly hearing sentences in a fifteen-syllable rhythm, students may have easily assimilated and internalized new information<sup>22</sup>. Additionally, formulaic repetitions should probably be understood as a mnemonic devices for teachers as well, as aiding in the process of learning by rote and subsequent performance. Taking that into consideration, the persistent recurrence of concepts as a sort of refrain throughout Tzetzes' *Commentaries* is blatant. A telling example is found in the following lines. While introducing the importance of the third Hermogenean book *On Forms* in the preface of the commentary devoted to it, Tzetzes keeps the focus on the aim of the treatise by constantly repeating the distinction between the three genres of discourse, i.e. judicial, deliberative, and panegyric. The verses 22-23 are similarly repeated twice throughout the preface to Tzetzes' *Commentary on Hermogenes' On Forms*, at vv. 37-38 and 74-75 respectively<sup>23</sup>.

Ἔχει σκοπὸν διδάξαι δὲ τῶν ιδεῶν τῷ βίβλω  
ποιαῖς ιδέαις χρήσειε δικανικῶ τῷ εἶδει,  
ποιαῖς συμβουλευόμενος, ποιαῖς πανηγυρίζων<sup>24</sup>.

With the book of the forms he aims to explain  
*which forms to use for the judicial genre,*  
*which ones for the deliberative, which for the panegyric.*

---

Σκοπὸς μὲν νῦν, ὡς ἔφημεν, τῷ τεχνικῶ τυγχάνει 35  
διδάξαι τὰς ιδέας σοὶ καὶ μόρια τὰ τούτων·  
ποιαῖς ιδέαις χρῆση τε δικανικῶ τῷ εἶδει,  
ποιαῖς συμβουλευόμενος, ποιαῖς πανηγυρίζων.<sup>25</sup>

Now, as we just said, the rhetorician aims to 35  
explain you the forms and their parts,  
*which forms to use for the judicial genre,*  
*which ones for the deliberative, which for the panegyric.*

---

<sup>22</sup> On the significant role of rhythm in rhetoric, see VALIAVITCHARSKA 2013b.

<sup>23</sup> Unless otherwise indicated, all translations are my own.

<sup>24</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 132r, 21-23 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>25</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 132r, 35-38 BARILI (forthcoming [3]).

Καλῶς Περὶ τῶν ἰδεῶν ἐπιγραφὴ νῦν κεῖται.  
περὶ γὰρ διαγνώσεως τῶν ἰδεῶν διδάσκει  
ὁποῖαις μὲν χρῆσαιμεθα δικανικῶ τῶ εἴδει,  
ποῖαις δὲ συμβουλευόντες, ποῖαις ἐν πανηγύρει.<sup>26</sup> 75

Now the title *On Forms* is well chosen,  
because it teaches the distinction between the forms,  
*which forms to use for the judicial genre,*  
*which ones for the deliberative, which for the panegyric.* 75

These formulaic repetitions were integrated into different portions of the commentary, employed as “assistive technology” for Tzetzes’ oral performance in daily teaching, as well as pedagogical strategies to assist students’ memorization of the main concepts. For this reason, this systematic repetition was not an isolated event. In the preface to the *Commentary* on Hermogenes’ *On Forms*, another example can be found wherein Tzetzes literally repeats the verses 148-149 without variations. In the case at hand, the Constantinopolitan scholar refers to the Hermogenean definition of δεινότης, “force”, considered the most important stylistic quality to be achieved, which involves the proper use of all the parts of the discourse in a suitable and appropriate way<sup>27</sup>.

Μεθόδου δὲ δεινότητος πάντως ὑπάρχει τοῦτο·  
τὸ λόγῳ καὶ τοῖς μέρεσι κεχρηῆσθαι τοῖς τοῦ λόγου  
κατὰ καιρὸν τὸν πρέποντα καὶ ὅπου δεόν χρῆσθαι<sup>28</sup>.

This is absolutely characteristic of the method of force:  
namely, the use of all parts of the discourse  
according to the appropriate occasion and wherever one must use them.

---

Μεθόδου δὲ δεινότητος πάντως ὑπάρχει τοῦτο· 165  
τὸ λόγῳ καὶ τοῖς μέρεσι κεχρηῆσθαι τοῖς τοῦ λόγου  
κατὰ καιρὸν τὸν πρέποντα καὶ ὅπου δεόν χρῆσθαι<sup>29</sup>.

---

<sup>26</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 132r, 71-74 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>27</sup> In the theoretical framework offered by Hermogenes in the treatise *On Forms*, δεινότης stands as the paramount stylistic excellence to be accomplished in composing discourses, serving as a “super-category” capable of encompassing all other forms.

<sup>28</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 132v, 147-149 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>29</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 132v, 165-167 BARILI (forthcoming [3]).

This is absolutely characteristic of the method of force: 165  
namely, the use of all parts of the discourse,  
according to the appropriate occasion and wherever one must use them.

Therefore, repetition, even *verbatim*, was not uncommon throughout the *Commentaries*; rather it was an essential tool in the learning and diffusion of rhetorical knowledge, used for creating and strengthening memory. Thus, it would be reasonable to assume that formulaic refrains together with the decapentasyllable would be particularly conducive to being assimilated by the ear and then easily apprehended.

If most of memorization of rhetorical theories was facilitated by rhythmic sounds and repetitive sentences, the auditory sphere was not the only aspect involved. Significant assistance in enhancing memorization was provided by visual elements and graphic representations that summarize concepts and facilitate learning. These visual mnemonic tools appear visible thanks to the paleographical evidence provided by the Vossianus, which preserves both marginal notes functioning as headings, and diagrams serving as visual synthesis of rhetorical theories. These elements further illustrate the dual purpose of Tzetzes' *Commentaries*, meant to function both orally and presupposing a recourse to the written page as well.

Interestingly enough, the Vossianus transmits a large number of marginal and interlinear glosses drafted in a darker ink by Tzetzes' own hand<sup>30</sup>. These glosses are often corrections to scribal mistakes, learned references and pedagogical insertions recorded on the margins of the manuscript, as well as curses or vitriolic rants against the errors made by the scribe while copying. Among Tzetzes' autograph interventions, the σημείωσαι notes ("pay attention to", "*nota bene*") feature prominently to add and signal his personal views and comments on certain outstanding passages of the text<sup>31</sup>. These glosses are always introduced by the sign for σημείωσαι in the margins (the letters ση, signifying σημείωσαι), therefore easily identifiable on the manuscript's page. As their name suggests, the σημείωσαι notes were expected to highlight the beginning of sections that require attention, as if didactic units. As such, the σημείωσαι

---

<sup>30</sup> The handwriting found in the Vossianus has been compared with the ms. Pal. Gr. 252 Heidelberg, ascribed to Tzetzes by Maria Jagoda Luzzatto (LUZZATTO 1999); such a detailed comparison between this ninth-century manuscript preserving Thucydides and the Vossianus revealed that the two writings overlap almost perfectly, as both manuscripts present the same very characteristic, utterly informal, handwriting of the Constantinopolitan scholar. Moreover, the authorship is confirmed by the contents of these notes. Albeit the different topics, we can detect the same *modus operandi* with multiple typologies of interventions. In ms. Pal. Gr. 252 Tzetzes added by his own hand a systematic accentuation to Thucydides' text, providing over fifty autograph notes concerning orthography, paleography, as well as learned discussions about chronology and history. Similarly, the Vossianus is dotted with pedagogical insertions, second thoughts or corrections of scribal mistakes, learned references and display of erudition addressed to the copyist, ancient authors, and contemporary opponents. For a detailed analysis of Tzetzes' interventions on Thucydides' text, see LUZZATTO 1999.

<sup>31</sup> On the importance attached by Tzetzes to the σημείωσαι notes in his *Commentaries*, see BARILI (forthcoming [2]).

notes in Tzetzes' hand hold particular significance, as they emphasize the issues and topics that Tzetzes himself deemed noteworthy and remarkable.

The autograph σημείωσαι note found on f. 153r provides a clear example of the function of these headings. In the treatise *On Forms*, when dealing with the sub-form σφοδρότης, “vehemence”, Hermogenes quotes as an example of vehement speech the following section of Demosthenes' oration *Against Aristogeiton* (D. 25.80): «O this is the man who will beg him off! This poisoner, this public pest, whom any man would ban at sight as an evil omen rather than choose to accost him» (οὗτος οὖν αὐτὸν ἐξαιρήσεται, ὁ φαρμακός, ὁ λοιμός, ὃν οἰωνίσαιτ' ἂν τις μᾶλλον ἰδὼν ἢ προσειπεῖν βούλοίτο)<sup>32</sup>. Therefore, Tzetzes decides to devote an entry of his own exegesis to the Demosthenic term φαρμακός, “scapegoat”, and marks this digression with an autograph σημείωσαι side-note.

Ὁ φαρμακός· τὸ κάθαρμα, τί δ' ἐστὶ τοῦτο μάθε· ἂν συμφορὰ κατέσχηκε χώραν ἢ πόλιν πάλαι, τὸν πάντων δυσειδέστερον ἀντίψυχον ἐδίδου· καὶ φαρμακὸν καὶ κάθαρμα ἐποίουν καὶ θυσίαν. ὁ τρόπος τῆς θυσίας δὲ τοιοῦτος τις ὑπῆρχεν· ἰσχάδας μάζαν καὶ τυρὸν ἐν ταῖς χερσὶ παρεῖχον, ἐπτάκις εἶτα παίοντες αὐτοῦ προκτὸν ἐν σκίλλαις, ἀκάρποις τοῦτον ἔφλεγον παντοδαποῖς ἐν ξύλοις, εἶτα τὴν τέφραν πανταχοῦ τῆς χώρας διεβρίπτουν· ὡς ἐν ἰάμβῳ μέμνηται τῷ πρώτῳ ὁ Ἰππώναξ, οὗ τῶν ἐπῶν ἂ σύννοια λέγειν οὐ κατοκνήσω· κάφῃ παρέξειν ἰσχάδας τε καὶ μάζαν καὶ τυρόν, οἷον ἐσθίουσι φαρμακοί· καὶ ἀλλαχόθι τοῦ αὐτοῦ πάλιν ἰάμβου λέγει· πόλιν καθαίρειν, καὶ κράδησι βάλλεσθαι. καὶ ἐν ἑτέρῳ τοῦ αὐτοῦ μέρει φησὶ τοιῶσδε· βάλλοντες ἐν χειμῶνι καὶ ραπίζοντες, κράδησι καὶ σκίλλησιν ὥσπερ φαρμακόν. καὶ τοῦτο σὺν ἑτέροις τε καὶ μεθ' ἑτέρων γράφει· λιμῶ γένηται ξηρός· ἐν δὲ τῷ θυμῷ, φαρμακὸς ἀχθεῖς, ἐπτάκις ραπισθειή. <sup>33</sup>	1425	σημείωσαι περὶ φαρμακοῦ
	1430	
	1435	
	1440	

---

1435 *l.c.* Hippon. fr. 8 West. 1438 *l.c.* Hippon. fr. 5 West. 1440 *l.c.* Hippon. fr. 6 West. 1443 *l.c.* Hippon. fr. 10 West.

---

<sup>32</sup> English translation by MURRAY 1936.

<sup>33</sup> Vossianus Graecus Q1, ff. 153r-v, 1424-1444 BARILI (forthcoming [3]).

The scapegoat: the outcast. You should learn what this means:  
if in the ancient times disgrace took hold of a region or a town, 1425  
people sacrificed in exchange the life of the ugliest among them:  
they would find a scapegoat, proceed to a purification, and perform a sacrifice.  
The sacrifice would take place in the following way: pay attention to scapegoat  
they would offer dried figs, barley-cake, and cheese into the victim's hands,  
and after beating seven times the victim's bottom with squills, 1430  
they would burn them on wood from all sorts of barren trees,  
and they would later scatter their ashes everywhere on the land;  
just like Hipponax recalls in the first of his iambs,  
whose words, which I know well, I will not refrain from quoting:<sup>34</sup>  
«And in his grip take barley-cakes, dried figs, 1435  
and cheese, such cheese as scapegoats may feed on».  
And elsewhere in the same iamb he says:  
«Must cleanse the city, and with twigs pelted».  
Moreover, in a different part of the same poem, he says so:  
«In the winter, hitting and flogging him 1440  
with twigs and squills, like a scapegoat».  
Then, among other things, he also writes this after further lines:  
«In order for him to become withered with starvation; and having been led off,  
a scapegoat, may he be flogged seven times on his strength».

By explicitly addressing a fictive or real pupil using the second person singular with the imperative form (v. 1424), Tzetzes stressed that the reader/audience should learn what the term *φαρμακός* (“scapegoat”) means. Therefore, the Constantinopolitan scholar provides a detailed explanation of the sacrificial ritual made in antiquity. To substantiate his narrative, Tzetzes also quotes some of Hipponax's iambs which exemplified this sort of purification rite (Hippon. fr. 8, 5, 6 and 10 West)<sup>35</sup>. Interestingly, Tzetzes adds by his own hand a *σημείωσαι* note in the margin: *σημείωσαι περὶ φαρμακοῦ*, “pay attention to scapegoat” (see **Fig. 1**). Therefore, we assume that this peculiar narrative was a significant topic to be learned. The *φαρμακός* ritual, indeed, represents a multifaceted religio-historical phenomenon, on which Tzetzes often returned throughout his works<sup>36</sup>. Meant as a historical digression, it aimed at understanding the

---

<sup>34</sup> On Tzetzes' exactitude when quoting from ancient authors' texts, see *infra*.

<sup>35</sup> It is important to mark out that Tzetzes stands out as the most important source for Hipponax's text, besides the papyri. According to modern scholarship, he must have had direct access to at least Book I of Hipponax' *Iambs*; see MASSON 1962, 42-51; DEGANI 1984, 80-81. As recently stressed by Enrico Emanuele Prodi, «Hipponax is not the only otherwise lost author whom Tzetzes read and quoted, but his reuse of Hipponax is remarkable in both scale and duration. He may have been aware of the rarity of this text in his time and displayed his acquaintance with it as a mark of erudition»; see PRODI 2022, XXVII. Tzetzes' deep knowledge of Hipponax's fragments is blatant in the commentary's entry here examined.

<sup>36</sup> See, for instance, Tz. *Hist. V chil.* 23; *Hist. VIII chil.* 239; *Hist. XIII chil.* 481 Leone<sup>2</sup>; *schol. in Ar. Plut.* 454b, p. 114.4-17 Massa Positano. For a description of the ritual, see COMPTON 2006, 7-22.



origin of this term to better comprehend the meaning of the insult used first by Demosthenes and later quoted by Hermogenes. By bringing out the keyword, the marginal note underscores the importance of a visual relationship to the text's page. Like in modern anthologies headings provide a clear indication of the contents of each paragraph through keywords, the σημείωσαι notes together with their identification sign were presumably designed for an easier scanning of the page, without reading it word by word<sup>37</sup>.

A similarly prescriptive instance occurs at f. 137r, where two consecutive σημείωσαι notes occur. Tzetzes provides the definition of the Hermogenean method (μέθοδος), followed by his own definition of figure (σχῆμα).

Λόγος ἐστὶν ἡ μέθοδος ὡς χρῆ ἐφερμηνεύων  
ἐννοῖαν τὴν ἀρμόζουσαν τῶν ἰδεῶν ἐκάστη·  
ὥσπερ αἱ εἰρωνεῖται τε καὶ αἱ διαφορήσεις  
ἢ λόγου τάξις ἄτακτος σοφαῖς οἰκονομίαις.  
σχῆματος ὅρος δὲ ἐστὶν ὄνπερ ἀκούων μάθε·  
ἐξαλλαγή καὶ σύνθεσις λέξεων πρὸς τὸ κρεῖττον.<sup>38</sup>

σημείωσαι ὅρος μεθόδου

σημείωσαι ὅρος ἐμός  
485

The method is a presentation, as need be, explaining  
the thought that suits each form,  
as for instance, irony and doubts  
or a disordered order of discourse through subtle organizations.  
The definition of figure is the following, which you should learn by listening:  
it is verbal variation and arrangement for the better.

pay attention to the definition of method

pay attention to my definition

485

Tzetzes' didacticism clearly emerges from this commentary's entry. Once again, Tzetzes addresses a pupil for educational purposes, urging him to listen to the proper definition of σχῆμα, "figure" (v. 485). Notably, the occurrence of the verb ἀκούω, "to listen", pertaining to the realm of oral teaching, might point to the original context of the classroom. Therefore, the interplay between the written and the oral function of the commentary is apparent: on the one hand, the verb ἀκούω serves to engage the audience in the immediacy of the teaching practice; on the other, the visual element of the σημείωσαι note draws the student's eye to prominent topics when studying from the book. Thus, it seems clear that the visual relationship to the text's page cannot be excluded, rather it seems to be reinforced by the frequent recourse to visual aids throughout the *Commentaries*.

Speaking of visual mechanisms to enhance memory, graphic representations and diagrams actively take a significant role. The paleographical evidence of the Vossianus can –

---

<sup>37</sup> For a further example of σημείωσαι note with focus on a more technical aspect underlined with a harsh tone, see *infra*.

<sup>38</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 137r, 481-486 BARILI (forthcoming [3]).

once again – prove their mnemonic function<sup>39</sup>. According to the needs, different kinds of diagrams recur throughout the manuscript's pages<sup>40</sup>. They all visually complement the technical taxonomies presented by Hermogenes, providing schematic representations of exegetical sections to better elucidate rhetorical definitions. Through the use of simple geometrical figures, their aim is to make clearly visible the complex and various relations between rhetorical concepts. As in modern classrooms schemes are employed to summarize and provide a visual order of contents, the same applies to diagrams in Byzantine rhetorical learning. They worked as a sort of «visual exegesis», to borrow Faith Wallis' terminology<sup>41</sup>. The ones will follow are diagrams found in the Vossianus' section devoted to Tzetzes' *Commentary* on Hermogenes' *On Forms* and they visually represent diagrammatic summaries of some of the stylistic forms discussed by Hermogenes.

A fascinating instance is found at f. 186r, where the threefold nature of the form δεινότης, “force”, is sketched out (see **Fig. 2**). The threefold division of forceful discourses is represented by a tree-like diagram with four bifurcations: (1) the speech that both is and appears to be forceful; (2) the speech that is forceful but does not appear to be so; (3) the speech that is not forceful; (4) the speech that neither is forceful nor appears to be forceful. Interestingly, to the three differences expounded by Hermogenes in his account (Hermog. *Id.* II 9.16-17 p. 192 Patillon), Tzetzes adds a fourth option, by saying:

Τριττὴ δεινότης πέφυκεν ὑπάρχουσα τοῦ λόγου  
(1) δεινὸς ὢν λόγος καὶ δοκῶν, ἔστιν ὁ Δημοσθένους·  
γίνεται δὲ κατ' ἔννοιαν Φιλιππικοῖς δὲ πλέον.  
(2) δεινὸς λόγος οὐχὶ δοκῶν ὑπάρχει, τοῦ Λυσίου·  
οὗτος δεινὸς δὲ γίνεται μᾶλλον ἐν ταῖς μεθόδοις. 2960  
(3) δεινὸς οὐκ ὢν, ὁ Δείναρχος· γίνεται λέξει μόνη.  
(4) καὶ τέταρτον φλυάρημα τῆδε γραπτέον νόων,  
δεινὸς οὐκ ὢν οὐδὲ δοκῶν ἔστι, ὁ Ἰσοκράτης.  
πῶς οὖν οὐκ ὢν οὐδὲ δοκῶν κτήνη συνηριθμήθη<sup>42</sup>; 2965

The force of the discourse is by nature threefold:

---

<sup>39</sup> However, some diagrams outlined on the initial pages of the Vossianus appear to have been added by a more recent hand. Thus, aside from those diagrams embedded into the text (which are the focus of the present contribution, as we shall see), it cannot be definitively proven when the diagrams were added to the pages of the Vossianus and by whom. As recently stressed by Chiara D'Agostini, «in most cases, the diagrams accompanying the *corpus Hermogenianum* are difficult to date and anonymous»; see D'AGOSTINI (forthcoming).

<sup>40</sup> For a detailed analysis of the use of diagrams in rhetorical teaching, see VALIAVITCHARSKA 2011 and VALIAVITCHARSKA (forthcoming) with further bibliography. For an overview of diagrams in the *corpus Hermogenianum*, see D'AGOSTINI (forthcoming).

<sup>41</sup> WALLIS 2015, 3.

<sup>42</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 186r, 2957-2965 BARILI (forthcoming [3]). The Arabic numerals have been added by me in the attempt to reproduce the diagram drawn on the Vossianus' page.

- (1) The speech that both is and appears to be forceful, like Demosthenes' speech.  
It is based on thought and can be found particularly in the *Philippics*.
- (2) The speech that is forceful but does not appear to be so: like Lysias'. 2960  
It is based mostly on methods.
- (3) The speech that is not forceful, like Dinarchus', based only on diction.
- (4) And here I also must write the fourth nonsense,  
i.e. the speech that neither is nor appears to be forceful, like Isocrates.  
How come they were counted, although they neither are nor seem to be cattle? 2965

The Constantinopolitan scholar concludes his diagrammatic summary of speeches with a joke (v. 2965). Presumably in the attempt to engage his students, Tzetzes ironically points out the futility of counting speeches when they are not physical items. In this regard, it is worth mentioning the element of entertainment entailed in Byzantine teaching. Playful jokes, malicious allusions, and irreverent witticism were ironically exploited by teachers to build a sense of engagement with their audience. Aiming at the active participation of students, teachers tended to create a ludic environment in the classroom to stimulate the students' attention. Laughter and jokes, therefore, become further tools to engage with the audience and promote learning and memorization, as Tzetzes' concluding remark demonstrates<sup>43</sup>.

Leaving aside Tzetzes' joke and looking more closely to the diagram here outlined, it is evident that it draws relations between its elements through straight lines oriented diagonally. Each branch's text is arranged in a single column<sup>44</sup>. According to Chiara D'Agostini, who recently grouped the graphs preserved in the rhetorical manuscripts of the *corpus Hermogenianum*, diagrams like the one here examined can be considered "set diagrams", namely schemes «with the function of recording and organizing components of Hermogenes' treatises, summarizing the discussion undertaken in the main text and often aiming to clarify it»<sup>45</sup>. In this case, the diagram schematically displays the four possible applications of the form δεινότης.

A similar "set diagram" can be found at f. 145r, where a tree-like graph enumerating the sub-forms proper of μέγεθος, "grandeur", is outlined (see **Fig. 3**). The diagram is divided into six different bifurcations. Each division equals each of the six sub-forms which generate grandeur: σεμνότης ("solemnity"), σφοδρότης ("vehemence"), ἀκμή ("vigor"), τραχύτης ("asperity"), λαμπρότης ("brilliance"), περιβολή ("amplification"). Moreover, each of them is accompanied by its own contrary.

---

<sup>43</sup> On the playfulness of Byzantine lectures, see VALIAVITCHARSKA 2011; BERNARD 2014, 232-238; PIZZONE 2022a, 102.

<sup>44</sup> For a detailed analysis of the present diagram recurring also in the ms. Paris, *Bibliothèque Nationale de France*, gr. 1983, see D'AGOSTINI (forthcoming).

<sup>45</sup> D'AGOSTINI (forthcoming).

Μετά γε τὴν σαφήνειαν περὶ μεγέθους γράφει·  
δεῖ τῷ σαφεῖ μεγέθους γάρ, ὥσπερ αὐτὸς διδάσκει·  
ἂν μέγεθος οὐκ ἔχη γὰρ πρὸς εὐτελεῖς ἐκτρέχει.  
ποιητικαὶ μεγέθους μὲν αὐταὶ εἰσὶν ιδέαι·  
α σεμνότης· ἢ ἀντίθετος ἀφέλεια ὑπάρχει 1035  
β περιβολή· ἀντίθετος ἤπερ ἡ καθαρότης  
γ τραχύτης· ἢ ἀντίθετος ἐπιεικὲς γλυκύτης  
δ λαμπρότης· ἢ ἀντίθετος καθέστηκε γοργότης  
ε ἀκμή· τῆς ἧς ἀντίθετον γλυκὺ ἐπιεικὲς τε  
καὶ σὺν αὐταῖς καὶ μετ' αὐτῶν ὁμοῦ καὶ ἡ γοργότης 1040  
ς σφοδρότης· ἢ ἀντίθετον ἐπιεικὲς γλυκύτης<sup>46</sup>.

After clarity he writes about grandeur.  
Indeed, clarity needs grandeur, as he himself teaches [us],  
for what is devoid of grandeur wanders toward what is plain.  
These are the forms that generate grandeur:  
(1) solemnity, of which simplicity is the contrary; 1035  
(2) amplification, of which purity is the contrary;  
(3) asperity, of which moderation and sweetness are the contraries;  
(4) brilliance, of which rapidity is the contrary;  
(5) vigor, of which sweetness and moderation are the contraries,  
and along and after these, in the same way, rapidity; 1040  
(6) vehemence, of which moderation and sweetness are the contraries.

Interestingly, both the examined diagrams (**Fig. 2** and **3**) appear embedded within the text of the commentary. They are not drawn by a late hand in leftover blank spaces on the page, rather they appear to have been originally conceived as an intrinsic component of the commentary itself. Each division consists of a fifteen-syllable verse, thus being an integral part of the exegesis. The commentary itself adopts the shape of a scheme, becoming *de facto* a tool to promote visual memorization and train memory. What is remarkable is that diagrams and schemes appear as an essential element of the teaching practice, proving thus the recourse to the written page and the use of visual elements during either the teaching performance or private study with the book. Crucial for fixing sophisticated contents in memory through visualization and visual simplification, diagrams functioned as visual and cognitive tools to make explicit difficult correlations, convoluted relationships, and implied associations that shaped rhetorical theory. In other words, diagrams made clear what could not be so effectively conveyed in words alone.

As we have demonstrated, from verses and repetitions to didactic headings and diagrams, Tzetzes gathered various and numerous mnemonic tools in his own commentaries to accomplish the difficult enterprise of teaching and learning rhetorical theory. On the one hand,

---

<sup>46</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 145r, 1031-1041 BARILI (forthcoming [3]).

by playing with the melodiousness and rhythmic qualities of the *politikoi stichoi*, he enhanced the audience's memorization through the evocative power of the senses. On the other, by sketching diagrams and highlighting units fundamental to be learned, he facilitated the comprehension of complex theories. All in all, the *Commentaries* preserved by the Vossianus encapsulate those mnemonic practices presumably actively used in the educational setting, thus offering us an invaluable glimpse into the dynamics of rhetorical teaching and learning in the Byzantine classroom.

### **Tzetzes' prodigious memory: unattested variant readings in classical literature**

In the context of rhetorical education, characterized by a rigorous discipline focused on mastering various styles and genres of composition, the reliance on rote learning for *verbatim* recall was widespread. As we have seen, Tzetzes' *Commentaries* encompass a wide range of mnemonics intended as effective learning methods for pupils to better recount rhetorical concepts. Nonetheless, in the oral teaching performance, Tzetzes himself had to rely on his own memory to effectively perform his teachings. Rooted in an oral culture, rhetoric and practice of discourse revolved around the live performance of oratorical delivery in front of an audience. Thus, we should imagine Tzetzes declaiming his exegesis in the context of the Byzantine classroom, where students were engaged in constant exchange and lively interaction<sup>47</sup>.

In this context, Tzetzes' reliance on his own memory is clearly perceivable when providing examples from ancient authors' texts to better elucidate Hermogenes' theory. A convincing picture of this recounting from memory is offered by the impressive amount of unattested variant readings of classical passages transmitted by his *Commentaries* on Hermogenes. Something unusual for Tzetzes, notorious for his phenomenal memory<sup>48</sup>. Indeed, when recalling ancient texts, Tzetzes resorts to literal quotations, which usually stand out for their exactitude (ἀκρίβεια)<sup>49</sup>. Moreover, Tzetzes often depicts himself as endowed with a memory like a god, which enables him to write accurately when he is without books (ἀβιβλης)<sup>50</sup>. Interestingly, behind Tzetzes' frequent remarks on his lack of books lies a peculiar self-promoting strategy. By asserting throughout his oeuvre that he writes "bookles" (ἀβιβλης), he intends to emphasize both his own mnemonic power and his intellectual autonomy. He has duly stored books in his own memory, thus he can recall all the possible knowledge anytime

---

<sup>47</sup> Tzetzes himself often describes the setting of his own lectures and his interactions with the public; see, for instance, Tz. *schol. in Ar. Ran.* 897a, pp. 951.11 – 955.4 Koster.

<sup>48</sup> On Tzetzes' boast of his prodigious memory, see, for instance, Tz. *Alleg. II.* XV 85-89 Boissonade; *Hist. VIII chil.* 176, 170-181 Leone<sup>2</sup>.

<sup>49</sup> See, for instance, the exact quotation of Hipponax's iambs in the σημείωσαι note examined earlier (vv. 1435-1444). On Tzetzes' ἀκρίβεια, see SAVIO 2020, 47-58; as well as Tz. *Hist. I chil.* 11, 276-290; *Hist. I chil.* 31, 848-850 Leone<sup>2</sup>.

<sup>50</sup> On Tzetzes' self-depiction as ἀβιβλης, "bookless", as a way of boasting of his phenomenal memory, see SAVIO 2020, 58-65; PRODI 2022, xxviii-xxx. On the importance of memory in Tzetzes' *Historiai*, see PIZZONE 2017.

without constant access to treatises, unlike contemporary scholars who had to rely on tangible volumes and libraries, that is, well-established networks of authority and power<sup>51</sup>.

However, in the *Commentaries* on Hermogenes Tzetzes' ability to remember exactly many passages seems to falter. The citations endowed with unattested variant readings could be considered reasonable evidence of small lapses of Tzetzes' prodigious memory. But still they demonstrate that Tzetzes had ready recourse to synonyms to remedy his shortcomings. A revealing example is found in his *Commentary* on Hermogenes' *On Forms*, when Tzetzes comments on the Hermogenean figures of amplification (σχήματα περιβλητικά)<sup>52</sup>. According to Hermogenes, these figures relate to syntax, hence they can be grouped into three categories: figures based on syntactic relations of subordination; figures based on syntactic relations of juxtaposition; figures that disturb the syntax<sup>53</sup>. The figure of enumeration (ἀπαρίθμησις) on which Tzetzes devotes his gloss belongs to the second group.

Ἡ ἀπαρίθμησις ἐστὶν ἐν δύο τε καὶ τρία·  
τοῦτό δ' ἐστὶ προτίμησις καὶ τακτικὸν δὲ σχῆμα.  
γράφω δ' ὡς ψευδοέλεγχος καὶ μισοψευδηγόρος·  
μεμψιμοιροῦντες δὲ τινες τῶν μάτην φιλαίτιων  
τοῦ ἐλευθέρου καὶ λαμπροῦ καὶ τοῦ δικαίου τρόπου, σημεῖωσαι 1750  
τοῦ εὐγενοῦς καὶ ἀληθοῦς καὶ ἀπαρακαλύπτου,  
μέμφονται πάνυ με δεινῶς μὴ κρυφογνωμονοῦντα·  
φθόνῳ κρυφαίως καθ' αὐτοὺς ἐνσύρροντες καὶ λάθρα.  
ἐχθρὸς μοι κείνος ἀνὴρ ὁμῶς Αἴδαο πύλησιν, 1755  
ὃς χ' ἕτερον μὲν κεύθει ἐνὶ φρεσίν, ἄλλο δὲ βάζει·  
καὶ μεῖζον' ὅστις ἀντὶ τῆς ἀληθείας  
φίλον ποιεῖται τοῦτον οὐδαμοῦ λέγω<sup>54</sup>.

---

1754 *l.c.* Hom. *Il.* 9.312-313. 1756 *l.c.* S. *Ant.* 182-183.

Enumeration is one, two, and three.

But this is a priority and a figure establishing a logical order<sup>55</sup>.

I write as an accuser of falsehoods and hater of liars.

Among those who love to criticize for nothing, some calumniators  
of the free, brilliant, and rightful manner pay attention 1750

---

<sup>51</sup> On Tzetzes' self-sufficient literary archive, see PIZZONE 2017, 190-198.

<sup>52</sup> For the treatment of the figures of amplification, see Hermog. *Id.* I 11.29-30 p. 99 Patillon.

<sup>53</sup> For a detailed analysis of the Hermogenean figures of amplification, see PATILLON 1988, 236.

<sup>54</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 161v, 1746-1757 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>55</sup> Tzetzes refers to the example quoted by Hermogenes to exemplify enumeration, i.e. «πρῶτον μὲν τόδε, δεύτερον δὲ τόδε».

as well as of the noble and true, and open-hearted one,  
blame me very terribly for the fact that I make my judgement openly.  
Out of envy, they press charges secretly among themselves and behind closed doors.  
«It is as hateful as the gates of Hades that man  
who holds one thing in his mind and says another».1755  
«I have no consideration for someone who holds  
a friend in greater account than the truth».

Taking the opportunity of elucidating the concept of enumeration, Tzetzes unexpectedly brings to the fore his frustration against detractors without explaining the reasons of his outburst. One might assume that someone who interpreted the concept of enumeration in a different way accused Tzetzes of saying falsehoods. Importantly, the vocabulary used here is the same “vocabulary of criticism” Tzetzes often deploys to portray his own critics, who mock and blame his works out of jealousy and ignorance<sup>56</sup>. Moreover, the verb ἐνσύρω, “prosecute”, (v. 1753) belongs to the semantic sphere of legal practices. Tzetzes builds a sort of bureaucratic setting, and the quarrel with his opponents becomes a real trial, where he appears both as a victim and as judge of lies (ψευδοέλεγχος and μισοψευδηγόρος, v. 1748)<sup>57</sup>. However, it is blatant that much is not completely spelled out in Tzetzes’ lines.

Nonetheless, what is interesting for our purpose here is that Tzetzes quotes two passages from classical literature to exemplify his condition. Great connoisseur of Homer, Tzetzes quotes the Iliadic lines where Achilles refuses to accept Agamemnon’s gifts (vv. 1754-1755), not trusting Odysseus’ words (Hom. *Il.* 9.312-313)<sup>58</sup>. Immediately after Tzetzes quotes a passage from Sophocles’ *Antigone* (vv. 1756-1757), where Creon reminds his citizens the rules

---

<sup>56</sup> Among the frequent epithets which characterize his critics is the adjective μεμψίμοιροι, i.e. envious men, or to say it with Panagiotis Agapitos «persons who are ready to find blemishes in his works, in other words, malicious rivals» (AGAPITOS 2017, 32). In his *Epistle* 6 Tzetzes provides a lively portrait of his opponents as «malicious rivals» only able to criticize his work without knowing their own limits; see Tz. *Ep.* 6 Leone. The verb μεμψιμοιρέω recurs in the recently rediscovered *Logismoi* to depict Hermogenes as an ungrateful rhetorician who copied everything from Minucianus and accused him unjustly. On the use of the so-called “vocabulary of criticism” to describe the controversy between Minucianus and Hermogenes, see BARILI (forthcoming [2]).

<sup>57</sup> The adjectives ψευδοέλεγχος and μισοψευδηγόρος are both *hapax* created by Tzetzes, used to take up on himself the role of censor of incorrect and false statements. This obsession with uncovering falsehoods and chastising injustices emerges repeatedly in his oeuvre through the repeated use of the verb ἐλέγχω, evoking the dynamics of «quality control and censure of the text under consideration» (BÉRTOLA 2022, 355). A similar self-presentation as “auditor” of inconsistencies and errors in the works of ancient and Byzantine authors is found in both Tzetzes’ description of his *Logismoi* (see Tz. *schol. in Ar. Ran.* 1328, pp. 1074-1079 Koster), and in *Logismoi*’s text itself (see Vossianus Graecus Q1, f. 212r, ῥήτωρ ἐλέγχων ῥητορεύοντας πόνους).

<sup>58</sup> Homer was, in fact, the recurring object of interest in Tzetzes’ works: he wrote the *Little-Big Iliad* or *Carmina Iliaca* (Μικρομεγάλη Ἰλιάς), a school synopsis of the Trojan war; the *Allegories of the Iliad* and *Allegory of the Odyssey*, where Tzetzes offers his allegorical interpretations of the Homeric poems; the *Exegesis of the Iliad*, in which Tzetzes explains the hidden meanings embedded in the poem. On Tzetzes’ exegetical works on Homer, see VAN DEN BERG 2022, 7-9 and 50-54.

for burying bodies (vv. 182-183). When citing Homer, Tzetzes transmits an unrecorded variant reading, i.e. βάζει instead of εἶπη. A synonym of λέγω, the verb βάζω is attested twice in the *Odyssey* in the same position at the end of the hexameter, at Hom. *Od.* 14.127 and 14.157 respectively. No occurrence is recorded in the *Iliad*. We might assume that Tzetzes was not able to recall the entire Iliadic verse and then substituted the verb with a synonym, a Homeric verb as well, used by the bard in the same final position in the *Odyssey*. Alternatively, it is possible to speculate that Tzetzes had access to sources with a different variant reading, although definitive proof of this remains elusive.

A similar alleged memory lapse can be found in the quotation of a verse from Euripides' *Andromache* (v. 245). When tackling the figures of κάλλος, “beauty”, in the *Commentary* on Hermogenes' *On Forms*, Tzetzes summarizes each figure's features followed by illustrative examples. When he comes to the figure of repetition (μεσεμβόλημα), Tzetzes provides the verse from Euripides, which entails the consecutive repetition of the adjective σοφή, “clever” (v. 2020).

Πάρισον, ἐπαναφορὰν καὶ τὴν ἀντιστροφὴν δὲ  
ἐν τίνι διαφέρουσιν ἀκριβεστάτως ἔγνωσ.  
τὴν ἐπαναστροφὴν τανῦν ὁ τεχνικὸς διδάσκει. 2010  
ἀποστροφή πρὸς πρόσωπον ἀπὸ προσώπου λόγος,  
ἂν λέγῃς πρὸς τι πρόσωπον εἶτα πρὸς ἄλλο στρέψῃς·  
ὑποστροφή τυγχάνει δὲ μεσεμβολή τις λόγου,  
οἷον ταυτί ἐπράχθησαν· οὐ δι' ἐμὲ δὲ πάντως·  
ἢ ἐπανάληψίς ἐστιν ὥσπερ καὶ τοῦτο οἶδας 2015  
ἀναλαβεῖν ὑπόθεσιν ἢν λέγων ἀπεπαύθῃς,  
οἷον ἐπαναδράμω μὲν πάλιν ἐπὶ τὰ πρόωγ·  
ἐπαναδίπλωσίς ἐστι διπλασιάσαι λόγον  
ἄνευ μεσεμβολήματος, οἷον τὸ ταῦτα, ταῦτα  
ἢ τόδε· σοφὴ σοφὴ σύ· κατθανεῖν δ' ὅμως σε χρὴ<sup>59</sup>. 2020

You learnt in detail in what *parisisis*,  
epanaphora, and antistrophe differ.  
Here the rhetorician explains the epanastrophe. 2010  
Apostrophe is a discourse from person to person,  
if you speak to a person or else you turn toward another one.  
Incidental remark, on the other hand, is a *mesembolê* within the discourse,  
such as «they have been made in this way, not because of me at all».  
*Epanalêpsis*, as you know, consists in 2015  
picking up again the topic from which you had moved away while speaking.  
Like as «I returned again to what I was saying before».  
Repetition consists in reduplicating passages

---

<sup>59</sup> Vossianus Graecus Q1, ff. 166v-167r, 2008-2020 BARILI (forthcoming [3]).



without breaks, like «this, this»,  
or as follows: «Clever, clever you are, yet you have to die».

2020

Tzetzes does not quote the commonly attested variant reading, but something otherwise unedited, i.e.  $\chi\rho\eta$  instead of  $\delta\epsilon\iota$  (v. 2020). Once again, the Constantinopolitan scholar replaces the verb in the final position with a synonym. The verb  $\chi\rho\eta$  recurs several times in the same position in Euripides' plays<sup>60</sup>. Not exactly remembering the verse ending, perhaps Tzetzes used a synonym, similar in meaning and number of syllables, and no less importantly frequently used by Euripides. Therefore, in front of these new versions of classical texts, a question arises. How should these variant readings be interpreted? As lapses from his own high standards of accuracy when writing from memory? Or rather as *lectiones* derived from other sources, now lost, he probably could have access to? The issue leaves many possibilities open<sup>61</sup>. However, it may be useful to recall the fact that in his *Historiai*, his monumental self-commentary on his own letter collection, Tzetzes often boasted his prodigious speed when writing from memory, as copying quotations would slow him down<sup>62</sup>. Additionally, as the scholar often claims, he did not possess any book, not relying on a personal library. If we believe Tzetzes' words, it could be possible that, in quoting almost exclusively from memory rather than copying from books, some verses vanished from his cognitive records. With knowledge of these facts, these variants can be considered "memory variants". Slight variations semantically close to the original passages, the readings could be considered accidental mixture of similar elements from different passages of the same author. Therefore, the otherwise unrecorded variants are more likely to reflect the scholar citing the verses from memory.

Despite its failures and lapses, memory plays a predominant role in the *Commentaries*. While Tzetzes collected and employed numerous mnemonic mechanisms to aid his students in memorizing rhetorical theory, it is presumed that these tools were not always sufficient to fully support the scholar during written/oral performances. Unexpected hiccups occurred, causing his exceptional memory to falter. And yet, we must acknowledge that eventually Tzetzes skillfully resorted to valid alternatives.

---

<sup>60</sup> The *TLG* presents 47 occurrences of the verb  $\chi\rho\eta$  in the final position in Euripides' plays. See, for instance, *Alc.* 200, 1034; *Heracl.* 59, 890; *Med.* 941, 1062.

<sup>61</sup> We should not forget that Tzetzes proved a wide expertise on Euripides' plays in his large production. Apparently, it was a first-hand knowledge, broader than our modern awareness of preserved fragments. In fact, while commenting Aristophanes' *Frogs* (Tz. *schol. in Ar. Ran.* 1328, pp. 1076.37 – 1077.49 Koster) Tzetzes claims to have audited fifty-two Euripides' plays in his partially lost *Logismoi*, a much larger collection than that has come down to us today; see LUZZATTO 1999, 7, 100-102 and 160-162, with further bibliography. However, the question of the reliability of Tzetzes' statement is still highly debated. For a detailed analysis of the different positions of modern scholarship on the preservation of such a large Euripidean *corpus* in the Komnenian age, see CARRARA 2021, 2022 and 2023.

<sup>62</sup> See Tz. *Hist. VIII chil.* 176, 169-183 Leone<sup>2</sup>. For the English translation of the passage, see PIZZONE 2017, 190-191.

**On exegesis as a perpetuation of memory:  
how to combat oblivion by commenting on Hermogenes**

Memory and its perpetuation lay at the heart of virtually every effort and project undertaken by the Byzantines. [...] The typical Byzantine [...] was altogether consumed by the desire and need to perpetuate his or her own memory in the face of the harmful and potentially damning effects of the three great enemies of time (*chronos*), envy (*phthonos*), and, above all, human forgetfulness (*lethe*)<sup>63</sup>.

As Amy Papalexandrou underlines, the concept of memory and its perpetuation was integral to Byzantine society. The necessity of perpetuating memory has always been associated with the anxiety of being forgotten. In a society characterized by a strong system of patronage, which demanded authors to stand out for their individual and peculiar stylistic identity, scholars had to cope with fierce competition to advance and establish their reputation<sup>64</sup>. Only few of them were able to leave a mark and succeed. Consequently, underlying the need to assert themselves was also a desire to leave a record of oneself and one's work for the generations to come. In essence, intellectuals looked for an immediate recognition in the present, but also an enduring permanence in the future.

Such social need of remembrance against the damning effects of time, envy, and forgetfulness could be partially fulfilled by the role of literary works, more likely by commentaries. Writing a commentary on a renowned established ancient author carried significant commemorative implications for the contemporary exegete<sup>65</sup>. Commentators projected their own desire to be remembered into the exegetical text, forging effective connections between the other in the past and the self in the present. By explaining and engaging with ancient texts, exegetes attached their own name to the immortal fate of previous authors. In doing so, commentaries became a vehicle of self-remembrance.

This memorial intent is also particularly prominent in Tzetzes' *Commentaries* on Hermogenes<sup>66</sup>. By composing a fulsome exegesis on the entire *corpus Hermogenianum*, the most authoritative rhetorical textbook, Tzetzes embedded his own name and life experience into

---

<sup>63</sup> PAPALEXANDROU 2010, 108-109.

<sup>64</sup> On the competitiveness of literati, see GARZYA 1973; AGAPITOS 2017, 5-7; PIZZONE 2022a; LOVATO 2022; TOMADAKI 2022. On the peculiar authorial voice of twelfth-century writers, see NILSSON 2021. For a detailed overview of the fierce competition and difficult relationships that characterized Tzetzes' work environment, see PIZZONE 2022b.

<sup>65</sup> On the everlasting role of commentaries, see MOST 1999, XIV.

<sup>66</sup> The vast number of exegetical works composed by Tzetzes on classical texts is indicative of his keen desire to associate in a long-lasting connection his own reputation with that of established authors, such as Homer and Hesiod. For a detailed analysis of Tzetzes' exegetical mode, see BUDELMANN 2002. For an overview of Tzetzes' commentaries, see VAN DEN BERG – MANOLOVA 2022, 5-15; LOVATO 2022; PIZZONE 2022a; TOMADAKI 2022.

the renowned works of Aphthonios and (Ps.-)Hermogenes<sup>67</sup>. As it has clearly emerged through Tzetzes' verses examined earlier, the *Commentaries* were primarily used to teach his views to a wider audience, explicitly displaying his didactic persona. Nonetheless, besides the simple didactic purpose, the commentary form offered Tzetzes a significant chance to find a personal space and spell out his authorial agency. Indeed, throughout the lines of his exegetical work it is not infrequent to come across his authorial Self. Tzetzes is notorious for inscribing his personal experience into his works, introducing his own erudite considerations, and standing out for his polemical attitude against other authors or predecessors<sup>68</sup>. In this regard, it is worth noting the emphasis put by the scholar on the association of his own name and his clarity of exposition throughout the *Commentaries*. Just to give one example, in the present case Tzetzes staged himself as a clear teacher of plain examples.

[...] Ἔγνωσ ἀρχὴν στοιχείων,  
σαφέσι παραδείγμασι τῷ Τζέτζη δηλωθέντα<sup>69</sup>.

[...] Now you know about principle and element,  
illustrated with clear examples by Tzetzes.

We might infer from these lines an allusion to his outstanding clarity (σαφήνεια), which surpasses that of previous exegetes and even exceeds that of the father of rhetorical theory himself, i.e. Hermogenes<sup>70</sup>. In Tzetzes' eyes, students have now grasped the concepts of principle and element thanks to his thorough explanation, which made these notions more

---

<sup>67</sup> As mentioned earlier, Tzetzes' *Commentaries* on Hermogenes stand out as the sole complete exegesis on the whole *corpus*. Prior to Tzetzes, no one had undertaken such an endeavor, to the best of our knowledge. Other exegetes typically focused on composing commentaries on a single or a few selected treatises from the *corpus*. For instance, John Sikeliotis (eleventh century) crafted a commentary on the single treatise *On Forms*. A monumental series of commentaries similar to that by Tzetzes was produced by John Doxapatres (eleventh century), albeit without commenting on Ps.-Hermogenes' *On Method of Force*. For this reason, in the *prooimion* to his own *Commentary* on Ps.-Hermogenes' *On Method* Tzetzes asserts the originality and uniqueness of his work, likening his exegetical enterprise to an athletic triumph. He presents himself as the sole winner of the long rhetorical pentathlon (ῥητορικὸν πένταθλον), associating the image of a five-turned race to his five commentaries.

<sup>68</sup> We should not forget that Byzantine commentators are primarily textual critics. Therefore, Tzetzes' confrontational commentaries and his self-presentation as critic of previous works and authors is not out of the ordinary within the exegetical context. On commentaries as critical discussions of ancient authors' works, see KRAUS 2002.

<sup>69</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 134v, 298-299 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>70</sup> Clarity (σαφήνεια) was among the seven Hermogenean forms of discourse and main virtues of narration, explained in the treatise *On Forms*. Throughout his works, Tzetzes often refers to the clarity of his own explanation; see, for instance, Tz. *Chil.* XI *hist.* 369, 137-157 Leone. On Tzetzes' remarkable clarity, see VAN DEN BERG 2020.

accessible and easily comprehensible. The power of self-naming is crucial<sup>71</sup>. The self-referentiality was meant to perpetuate his own presence throughout the *Commentaries* by positioning himself in a stance of technical competition with Hermogenes. Interestingly, Tzetzes' name frequently recurs in those commentary's sections where the Constantinopolitan scholar shows off his superior rhetorical knowledge by discrediting Hermogenes' rhetorical approach<sup>72</sup>. This is the case of an autograph note – a σημείωσαι note – in which Tzetzes explicitly intends to demonstrate that Hermogenes errs.

Σημείωσαι Τζέτζου δείξιν ἀντιρρητικὴν πρὸς τὸν Ἑρμογένους λόγον, τὸν ὅτι οὐ δύνατον σχῆμα σχήμασιν ἑτέροις ἐξαχθῆναι<sup>73</sup>.

Pay attention to Tzetzes' demonstration to refute Hermogenes' theory, that it is not possible that a figure is produced by other figures.

The marginal note has to be read together with the commentary's entry devoted to the Hermogenean sentence «the figure is not generated by other figures»<sup>74</sup>. Tzetzes wants to demonstrate the opposite of Hermogenes' statement, namely that a figure can be generated by other figures. Thus, the Constantinopolitan scholar lists a series of examples from Hermogenes' treatises that prove that the rhetor of Tarsos contradicted himself.

Τὸ σχῆμα δ' ἄλλοις σχήμασι μὴ γίνεσθαι, ὡς λέγεις,  
οἱ διδακτοὶ καὶ τῶν σοφῶν ῥητόρων προσδεχέσθων· 695  
ῥήτωρ τελῶν ἀδίδακτος ἐγὼ δὲ τῶν ἀσόφων  
δείξω σχῆμα γινόμενον ἐν σχήμασιν ἑτέροις.  
ἐν τόμῳ τῶν εὐρέσεων τῷ τρίτῳ σοι ἐγράφη  
διδασκαλία τεχνικὴ τῶν ἀπ' ἀρχῆς εἰς τέλος.  
τῆς ὑποδιαίρεσεως οὗ κόρον ἀποτρέπων, 700  
ἐναλλαγὰς ἐδίδαξας σχημάτων διαφορῶν  
μεθ' ὧν ἐρ μοι κατέλεξας καὶ τοῦτο δὲ τὸ σχῆμα,  
καίτοι μικρὸν ὑπῆρχε μὲν καὶ μέτριον ὑπῆρχε.

---

<sup>71</sup> As Enrico Emanuele Prodi has recently emphasized, the insistent self-naming is a watermark of Tzetzes' oeuvre; see PRODI 2022, XII–XIII. As already mentioned, among Tzetzes' works, the *Historiai* are the most blatant example. A massive work of more than 12.500 *politikoi stichoi*, the *Historiai* or *Chiliades* were primarily meant to comment on Tzetzes' collection of letters. A full-fledged self-commentary, the work was clearly designed to perpetuate the scholar's own remembrance.

<sup>72</sup> Additionally, beyond the alleged demystification of Hermogenes' authority, critiques and controversy should have worked as didactic tools to encourage students' critical judgment and independent thinking. On this aspect of student engagement, see VALIAVITCHARSKA 2013a, 259.

<sup>73</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 140r, v. 694 *i.m. add. Tz.*

<sup>74</sup> See Hermog. *Id.* I 3.8.8 p. 38 Patillon: οὐ μὴν ἄ γε ὄντως ἐστὶ σχήματα, σχήμασιν ἄλλοις τισὶ γίνεσθαι πέφυκεν.

τοῦτο δ' ὡς ἐστὶ γεγονὸς διὰ σχημάτων ἄλλων  
καὶ σὺ συμμαρτυρήσειας ἐπιμερίζοντός μου. 705  
πέντε σχημάτων συμπλοκὴ τοῦτό ἐστι τὸ σχῆμα.<sup>75</sup>

As for the fact that the figure is not generated by other figures, as you say (*scil.* Hermogenes),  
the well-taught and those from among the skilled rhetoricians be my guests and accept it. 695

Whereas I, on the other hand, untaught rhetor from among the unskilled ones,  
will show that a figure is generated by other figures.

In the third book on the inventions, you wrote  
the rhetorical treatment of from-beginning-to-end.

There, avoiding the boredom of subdivision, 700

you taught the interchanges of different figures,  
among which you detailed to me also this figure.

namely «μικρὸν ὑπῆρχε μὲν καὶ μέτριον ὑπῆρχε».

Following my breakdown you too would agree  
that this has come to be from other figures. 705

This figure is an interweaving of five figures.

Tzetzes diminishes Hermogenes' authority, suggesting that even an unskilled and untaught rhetor like him could uncover his incompetence and teach the correct theory<sup>76</sup>. It is evident how Tzetzes' strategy of repeatedly associating his own name and correct interpretation of rhetoric to reproaches against Hermogenes' mistakes might prove useful for maintaining his reputation as a skilled teacher of rhetoric. By frequently linking his own persona to the rhetor Hermogenes, Tzetzes instantiates a sort of living dialogue with the past, addressing Hermogenes as a lively individual, not without sparing harsh tones against the rhetor. In fact, Tzetzes voices unapologetic criticism against Hermogenes, bringing to the fore several inconsistencies throughout the *Commentaries*<sup>77</sup>. In some passages of his rhetorical commentaries, the polemical overtone against Hermogenes resonates loud and clear. Throughout the third book *On Forms*, for instance, Hermogenes repeatedly promises that he would treat several topics in depth in the following and last treatise, *On Method of Force*.

---

<sup>75</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 140r, 694-706 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>76</sup> Tzetzes frequently ascribes negative epithets to himself, in relation with his alleged lack of education and competence; see, for instance, his self-portrait as “untaught in rhetoric” (ἀρηγόρευτος) in *Tz. Chil. IX hist.* 278, 656-659, or his portrayal as “ignorant” (ἄμαθής) in *Chil. XI hist.* 369, 210-224 Leone<sup>2</sup>. This recurrent self-styling strategy is employed by Tzetzes in the literary *querelle* with his opponents to stage himself as unjustly accused of being unskilled in rhetoric, whereas his more ignorant adversaries obtain the recognition he is denied. See, for instance, *Tz. Iamb.* 293-301 Leone; LUZZATTO 1999, 49-55; D'AGOSTINI – PIZZONE 2021, 131-135.

<sup>77</sup> Tzetzes is notorious for discrediting his potential adversaries past and present. For a detailed treatment of Tzetzes' diminishing practice, see especially SAVIO 2020.

Nonetheless, after yet another allusion to a thorough treatment that will follow in the next book, Tzetzes harshly attacks the rhetor of Tarsos<sup>78</sup>.

Δρᾶς τὸ Περὶ δεινότητος κρησφύγετον ψευσμάτων,  
Κίλιξ Ταρσεῦ Ἑρμόγενης, χρηστῆς ἐργάτα τέχνης,  
πολλὰ γὰρ ὑπισχνούμενος ἐκεῖ τεχνολογῆσαι,  
λέγεις πάνυ βραχύτατα τούτων ἐκλελασμένος, 2170  
τοῦτο γὰρ μόνον σὺν λοιποῖς βραχίστοις ἐκεῖ λέγεις.  
τὰ πολλὰ δ' ἐξέπησαν εἰς τὸν αἰθέρα<sup>79</sup>.

You turn the treatise *On Force* to a refuge of lies,  
O Cilician Hermogenes of Tarsos, creator of illustrious art,  
when you promise you will provide many subtle explanations there,  
but then you dwell on this very briefly, forgetting all about it, 2170  
for there you only say that with other very short explanations.  
Many things flew away in the ether.

The treatise *On Method of Force* is portrayed as a refuge of lies (κρησφύγετον ψευσμάτων, v. 2167), as all the promises made earlier are not fulfilled. Tzetzes expected a detailed analysis of several topics, and this did not happen. Interestingly, Tzetzes concludes his tirade against the rhetor with an iambic trimeter, unattested, therefore presumably composed by Tzetzes himself for the present occasion, which could function as a sort of idiom. By saying that many things flew off into the ether, Tzetzes seems to convey the message that Hermogenes' words are just straws in the wind, empty words not followed by actual facts.

Beyond Tzetzes' harsh criticism, we can detect the intention to differentiate his exegetical and rhetorical method from that of his predecessors to show the novelty of his approach and attract students and patrons, thereby securing his place in memory for his originality. In fact, by commenting on Hermogenes Tzetzes had inserted himself among a series of renowned middle Byzantine intellectuals who had taken upon themselves the same task. But he went a step further by pointing out the inconsistencies and deficiencies found in Hermogenes' treatises<sup>80</sup>. By providing an image of himself as a clear and erudite teacher,

---

<sup>78</sup> In his *Commentaries* Tzetzes repeatedly connected Hermogenes with fecal and obscene imagery to promote the novelty of his work and to discredit Hermogenes and those earlier exegetical sources that sympathize with the rhetor's theory. On Tzetzes' use of scatological vocabulary to hurl criticism against Hermogenes, see BARILI (forthcoming [1]).

<sup>79</sup> Vossianus Graecus Q1, f. 169r, 2167-2172 BARILI (forthcoming [3]).

<sup>80</sup> John Sikeliotēs is one of the few exegetes who displayed a more polemical attitude against Hermogenes, by often taking issue with the rhetor of Tarsos. However, he did not reach the high level of abusiveness voiced by Tzetzes; see VALIAVITCHARSKA 2013a, 108-109.

surpassing Hermogenes in clarity and depth, Tzetzes sought stable patronage while strategically positioning himself for long-term recognition.

For these reasons, the exegetical structure was for Tzetzes a tool for promoting the memory of himself, allowing to ensure his enduring presence into the reference text for discussions of rhetoric. In doing so, his figure passed the test of time – like he presumably wished. Consequently, commentaries continue to play a pivotal role in preserving Tzetzes' memory, safeguarding his works from the obscurity they might otherwise have faced.

### **Conclusions**

The present contribution has demonstrated that memory with all its facets has played a pervasive role in Tzetzes' *Commentaries* on the *corpus Hermogenianum*. Firstly, as striking example of transmission of knowledge, Tzetzes' *Commentaries* can be considered a concrete instantiation of memory as ability to memorize and write through cognitive processes, methods of assimilation and recitation. As we saw, the metrical format, the use of graphic representations, repetitions, and marginal notes make the exegetical form the very mnemonic toolbox to acquire and conserve rhetorical knowledge. The Vossianus offers, thus, invaluable insights into memory techniques and mechanisms that Tzetzes thought worthy of using in the classroom. Secondly, memory represented a crucial aspect of a rhetor's skills, as well as a seminal virtue to boast about to attract students and sponsorships. Tzetzes' phenomenal memory becomes a way of affirming his own identity in the competitive literary market of twelfth-century Constantinople – even though sometimes it failed. Ultimately, Tzetzes' *Commentaries* can also be considered a powerful weapon against time. Tzetzes' desire to be remembered by human posterity has been demonstrated by the frequent associations of his own name with Hermogenes' alleged incompetence. In doing so, he legitimizes his work in a highly competitive intellectual world, as well as leaves a distinctive mark of himself in the history of Byzantine rhetoric. All in all, we can confidently acknowledge that Tzetzes' strategy has proven effective, as it has perpetuated his teaching and views since the twelfth century, determining the remembrance of one of the most charismatic and discussed intellectuals of the Byzantine era.

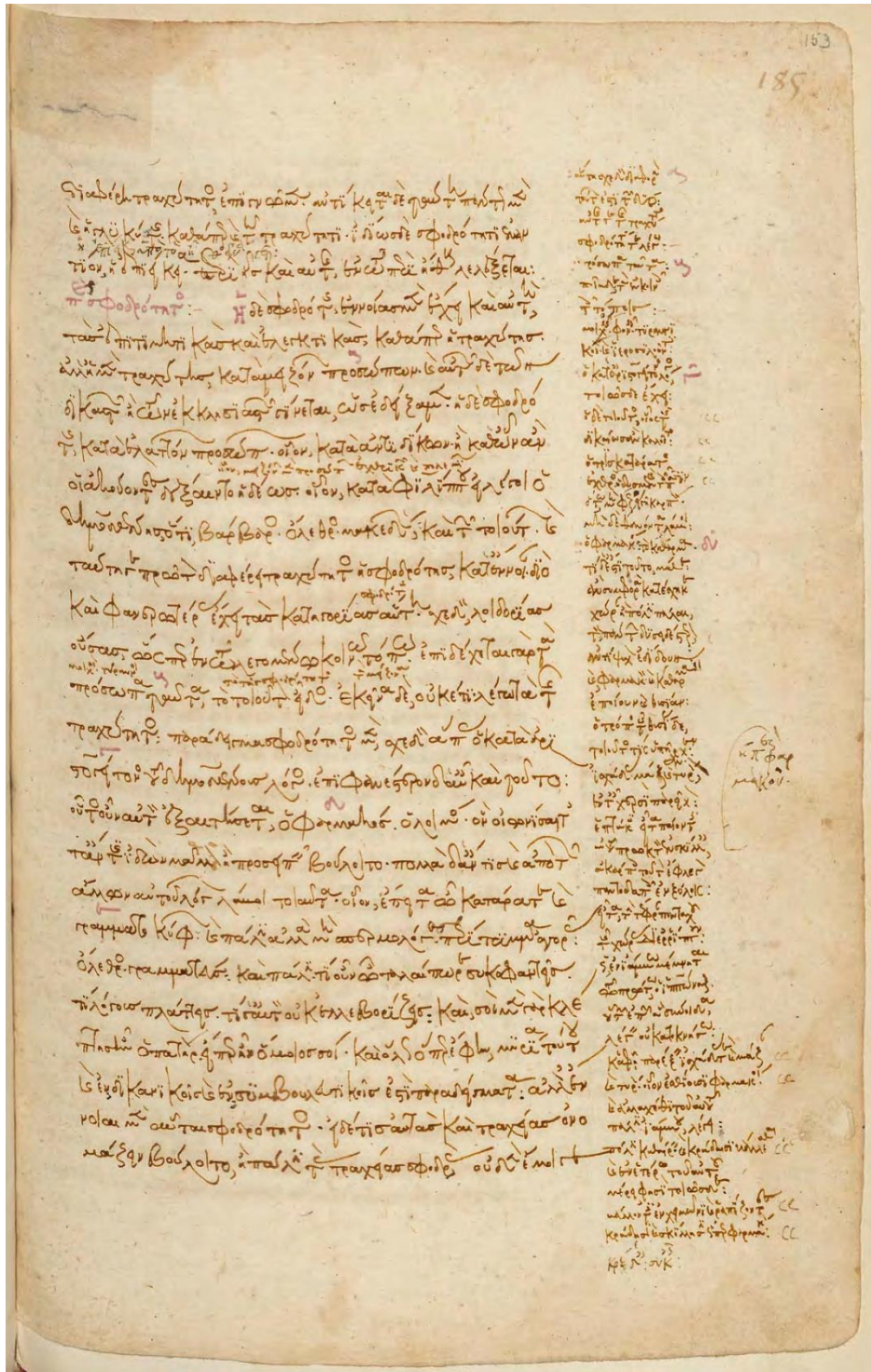


Fig. 1



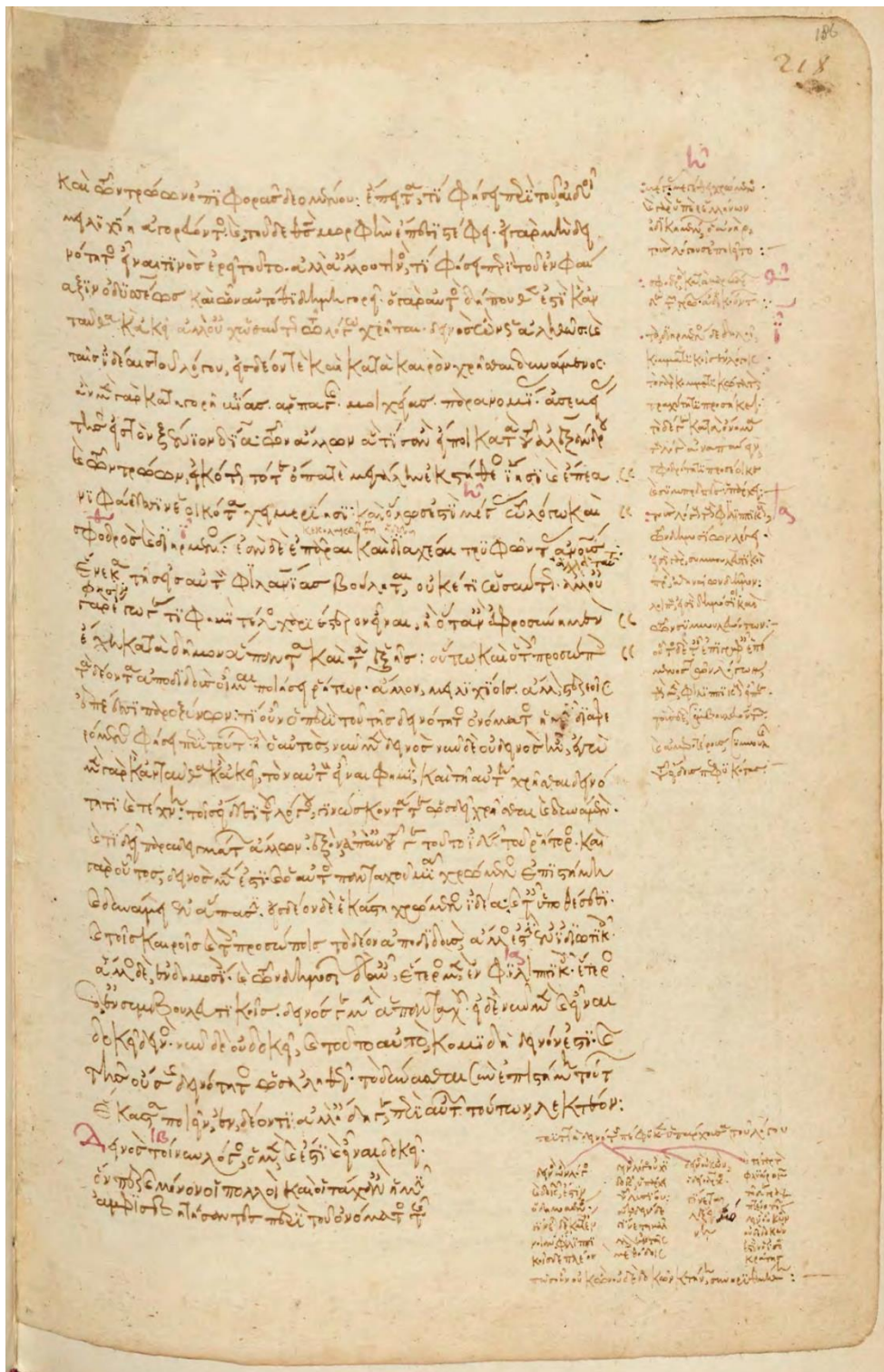


Fig. 2

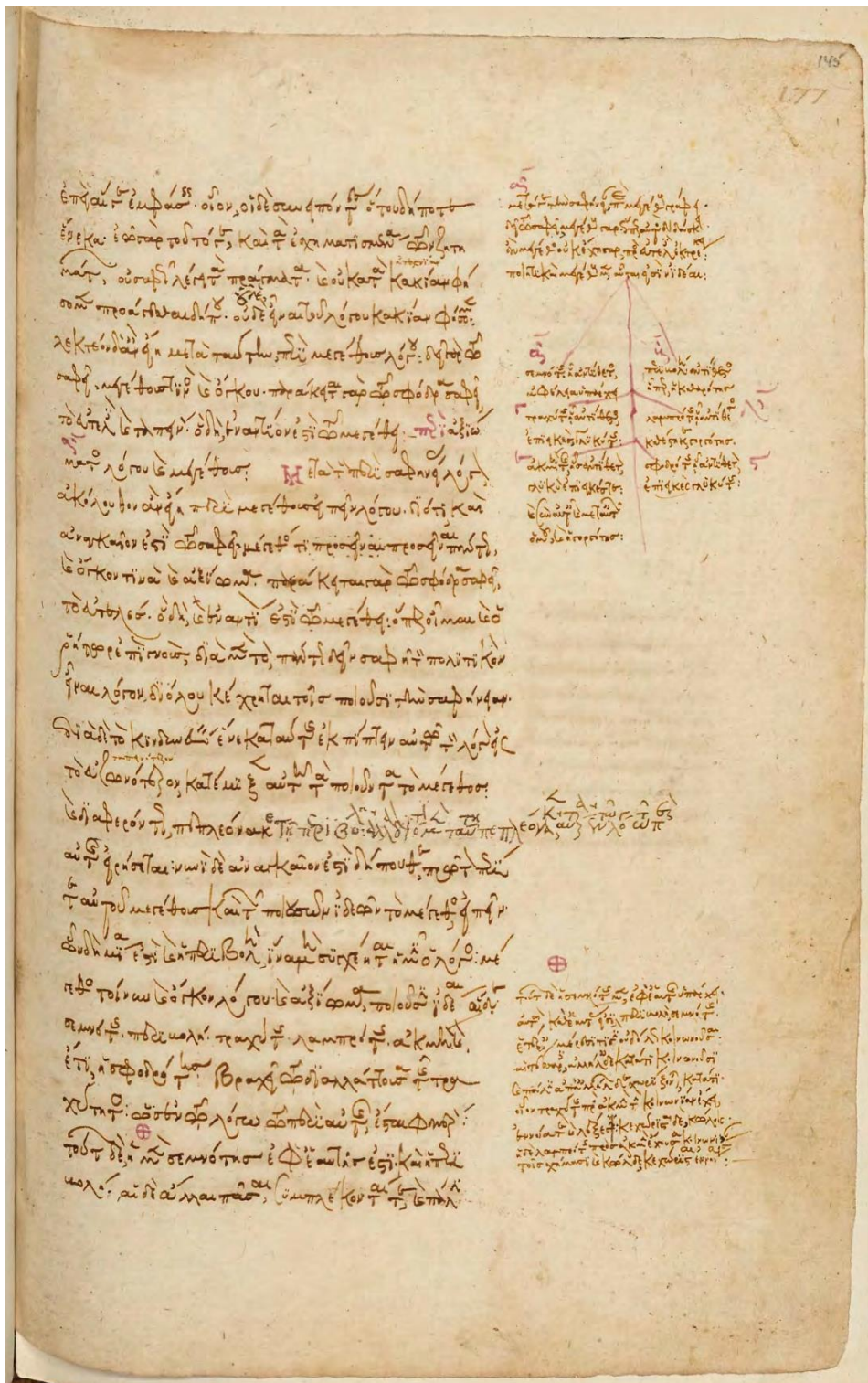


Fig. 3

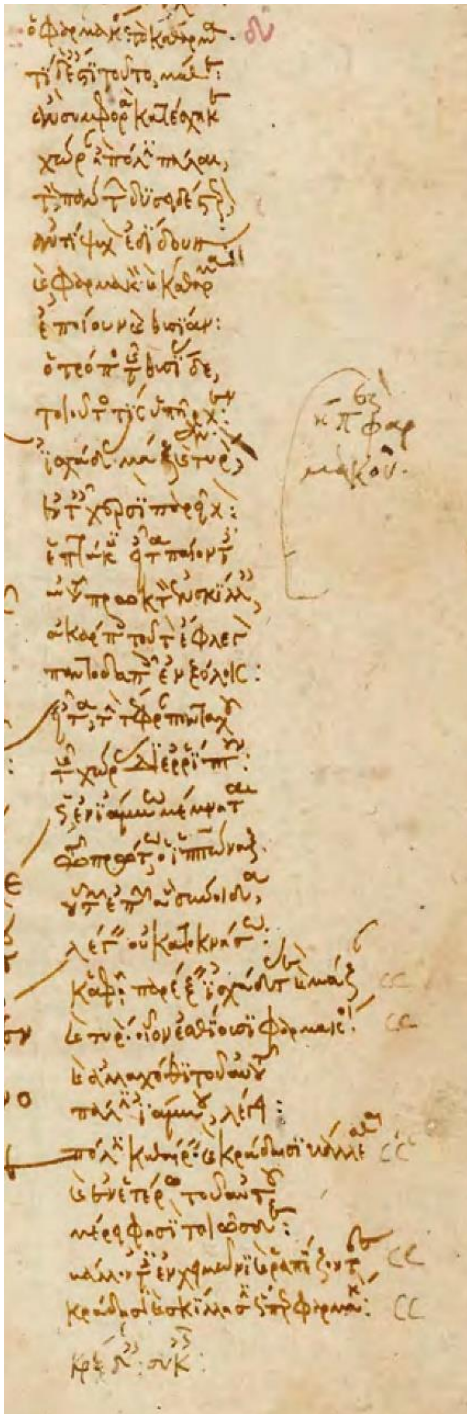


Fig. 1 (detail)

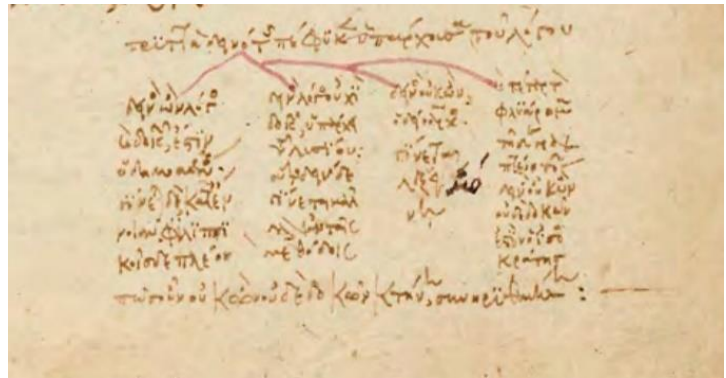


Fig. 2 (detail)

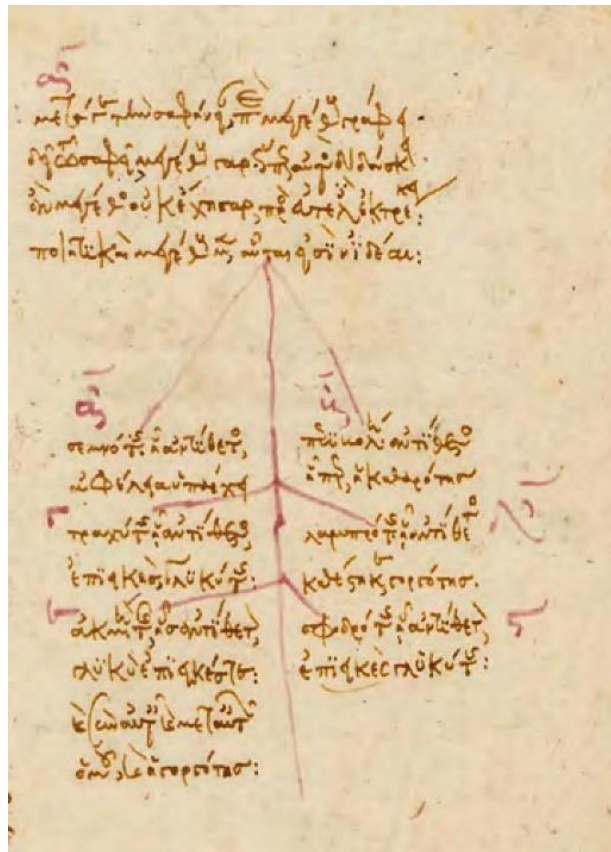


Fig. 3 (detail)

## Bibliographical abbreviations

### Demosthenes (D.)

= *Orations*, ed. by M.R. Dilts. *Demosthenis orationes. Recognovit, apparatu testimoniorum ornavit, adnotatione critica instruxit*, I-IV, Oxford 2002-2009

### Euripides (E.)

*Alc.* = *Alcestis*, ed. by J. Diggle. *Euripidis Fabulae 1*, Oxford 1984

*Andr.* = *Andromache*, ed. by J. Diggle. *Euripidis Fabulae 1*, Oxford 1984

*Heracl.* = *Heraclidae*, ed. by J. Diggle. *Euripidis Fabulae 1*, Oxford 1984

*Med.* = *Medea*, ed. by J. Diggle. *Euripidis Fabulae 1*, Oxford 1984

### John Tzetzes (Tz.)

*Alleg. Il.* = *Allegories of the Iliad*, ed. by J. F. Boissonade. *Tzetzae Allegoriae Iliadis*. Paris 1851

Trans. by A.J. Goldwyn and D. Kokkini. *John Tzetzes, Allegories of the Iliad*, Cambridge (MA) 2015

*Chil.* = *Chiliades*, ed. by P.A.M. Leone. *Ioannis Tzetzae Historiae*, Galatina 2007<sup>2</sup>

*schol. in Chil.* = *Scholia to Chiliades*, *Ibid.* 529-569

*Ep.* = *Epistulae*, ed. by P.L.M. Leone. *Ioannis Tzetzae Epistulae*, Leipzig 1972

*Iamb.* = *Iambs*, ed. by P.L.M. Leone. *Ioannis Tzetzae iambs*, *Rivista di Studi Bizantini e Neoellenici*, 16-17/1969-1970, pp. 127-156

*schol. in Ar.* = *Scholia in Aristophanem*, ed. by L. Massa Positano. *Jo. Tzetzae Commentarii in Aristophanem. Fasc. I: Prolegomena et commentarium in Plutum*

ed. by D. Holwerda. *Jo. Tzetzae Commentarii in Aristophanem. Fasc. II: Commentarium in Nubes*

ed. by W.J.W. Koster. *Jo. Tzetzae Commentarii in Aristophanem. Fasc. III: Commentarium in Ranas et in Aves Argumentum Equitum*, Groningen 1960-1962

### Hermogenes (Hermog.)

*Id.* = *On Forms*, ed. by M. Patillon. *Corpus Rhetoricum. Tome IV: Prolégomènes au De Ideis. Hermogène, Les catégories stylistiques du discours (De Ideis). Synopse des exposés sur les Ideai*, Paris 2012

**Hipponax (Hippon.)**

*Fr.* = *Fragments*, ed. by M. West. *Iambi et elegi Graeci ante Alexandrum cantati*. Oxford 1971-1972

**Homer (Hom.)**

*Il.* = *Iliad*, ed. by D.B. Monro and T.W. Allen. *Homeri opera* 1, 2, Oxford 1902

*Od.* = *Odyssey*, ed. by D.B. Monro and T.W. Allen. *Homeri opera* 3, 4, Oxford 1902

**Sophocles (S.)**

*Ant.* = *Antigone*, ed. by H. Lloyd-Jones and N.G. Wilson. *Sophocles Fabulae*. Oxford 1990

**Abbreviations**

*i.m.*    *in margine*

*add.*    *addidit*

*l.c.*    *locus citatus*

## Bibliography

- AGAPITOS 2017 P.A. AGAPITOS, *John Tzetzes and the blemish examiners: a Byzantine teacher on schedography, everyday language and writerly disposition*, *Medioevo Greco*, 17/2017, pp. 1-57
- AGAPITOS 2022 P.A. AGAPITOS, *The politics and practices of commentary in Komnenian Byzantium*, in B. DEN BERG – D. MANOLOVA – P. MARCINIAK (eds.), *Byzantine Commentaries on Ancient Greek Texts, 12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> Centuries*, Cambridge 2022, pp. 41-60
- BARILI (forthcoming [1]) E. BARILI, *Not only fecal matters: John Tzetzes' invectives and swearwords in the Vossianus Graecus Q1*, in U. GÄRTNER – M. HAFNER – C. LONDA (eds.), *Cacata Carta – Poetic Vituperations/Invectives of Poets in Greek and Latin Texts*, Berlin
- BARILI (forthcoming [2]) E. BARILI, *John Tzetzes and Minucianus: polemic and self-representation in the Commentary on Hermogenes*, in A. PIZZONE – P. SCATTOLIN (eds.), *From John Geometres to John Tzetzes: reading the corpus Hermogenianum in the middle Byzantine period*, London
- BARILI (forthcoming [3]) E. BARILI, *Tzetzes, Commentary on On Forms*, Leiden
- VAN DEN BERG 2020 B. VAN DEN BERG, *John Tzetzes as didactic poet and learned grammarian*, *Dumbarton Oaks Papers*, 74/2020, pp. 285-302
- VAN DEN BERG 2022 B. VAN DEN BERG, *Homer the rhetorician. Eustathios of Thessalonike on the composition of the Iliad*, Oxford 2022
- VAN DEN BERG – MANOLOVA 2022 B. VAN DEN BERG – D. MANOLOVA, *Byzantine commentaries on ancient Greek texts*, in B. VAN DEN BERG – D. MANOLOVA – P. MARCINIAK (eds.), *Byzantine commentaries on ancient Greek texts, 12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> centuries*, Cambridge 2022, pp. 1-40
- BERNARD 2014 F. BERNARD, *Writing and reading Byzantine secular poetry, 1025-1081*, Oxford 2014
- BÉRTOLA 2022 J. BÉRTOLA, *Tzetzes' verse scholia on Thucydides and Herodotus*, in E. PRODI (ed.), *Τζετζικάι ἔργοναι*, Bologna 2022, pp. 335-357
- BOURBOUHAKIS 2010 E. BOURBOUHAKIS, *Rhetoric and performance*, in P. STEPHENSON (ed.), *The Byzantine World*, London 2010, pp. 175-187

- BUDELMANN 2002 F. BUDELMANN, *Classical commentary in Byzantium: John Tzetzes on ancient Greek literature*, in R.K. GIBSON – C.S. KRAUS (eds.), *The classical commentary: history, practices, theory*, Leiden-Boston 2002, pp. 141-169
- CARRARA 2021 L. CARRARA, *Giovanni Tzetze, il dramma satiresco ed il Fortleben di Euripide a Bisanzio: nuove letture di vecchi testimoni*, *Medioevo Greco*, 21/2021, pp. 171-214
- CARRARA 2022 L. CARRARA, *Ancora sul Fortleben di Euripide a Bisanzio. Giovanni Tzetze lettore dell'Euripide tragico (oggi) frammentario? Prima parte: i riferimenti di Tzetze ad Euripide privi di citazioni letterali*, *Medioevo Greco*, 22/2022, pp. 41-110
- CARRARA 2023 L. CARRARA, *Ancora sul Fortleben di Euripide a Bisanzio. Giovanni Tzetze lettore dell'Euripide tragico (oggi) frammentario? Seconda parte: i riferimenti di Tzetze ad Euripide con citazioni letterali*, *Medioevo Greco*, 23/2023, pp. 105-172
- CAVALLO 2010 G. CAVALLO, *Oralità scrittura libro lettura: Appunti su usi e contesti didattici tra antichità e Bisanzio*, in L. DEL CORSO – O. PECERE (eds.), *Libri di scuola e pratiche didattiche: Dall'antichità al Rinascimento*, Atti del convegno internazionale di studi (Cassino, 7-10 maggio 2008), Cassino 2010, pp. 11-36
- COMPTON 2006 T.M. COMPTON, *Victim of the Muses: poet as scapegoat, warrior and hero in Greco-Roman and Indo-European myth and history*, Washington [DC] 2006
- CRAMER 1837 J.A. CRAMER, *Anecdota Graeca e codd. manuscriptis bibliothecarum Oxoniensium*, IV, Oxford 1837
- D'AGOSTINI (forthcoming) C. D'AGOSTINI, *Byzantine rhetorical diagrams in the corpus Hermogenianum: preliminary remarks*, in A. PIZZONE – P. SCATTOLIN (eds.), *From John Geometres to John Tzetzes: reading the Corpus Hermogenianum in the middle Byzantine period*, London
- D'AGOSTINI – PIZZONE 2021 C. D'AGOSTINI – A. PIZZONE, *Clawing rhetoric back: humor and polemic in Tzetzes' hexameters on the Historiiai*, *Parekbolai*, 11/2021, pp. 123-158
- DAVIES 2005 J.B. DAVIES, *Hermogenes of Tarsus*, in M. BALLIF – M.G. MORAN (eds.), *Classical rhetorics and rhetoricians: critical studies and sources*, Westport 2005, pp. 194-201
- DEGANI 1984 E. DEGANI, *Studi su Ipponatte*, Bari 1984

- GARZYA 1973 A. GARZYA, *Literarische und rhetorische Polemiken der Komnenenzeit*, Byzantinoslavica. Revue internationale des études byzantines, 34/1973, pp. 1-14
- GAUL 2018 N. GAUL, *Performative reading in the late Byzantine theatron*, in T. SHAWCROSS – I. TOTH (eds.), *Reading in the Byzantine Empire and beyond*, Cambridge 2018, pp. 215-234
- GIANNOULI 2014 A. GIANNOULI, *Education and literary language in Byzantium*, in M. HINTERBERGER (ed.), *The language of Byzantine learned literature*, Turnhout 2014, pp. 52-71
- GISKE 1881 H. GISKE, *De Ioannis Tzetzae scriptis ac vita: dissertatio inauguralis*, Rostock 1881
- HART 1880 G. HART, *De Tzetzarum nomine vitis scriptis*, Leipzig 1880
- HÖRANDNER 2019 W. HÖRANDNER, *Teaching with verse in Byzantium*, in W. HÖRANDNER – A. RHOBY – N. ZAGKLAS (eds.), *A Companion to Byzantine Poetry*, Leiden-Boston 2019, pp. 459-486
- HÖRANDNER – RHOBY 2021 W. HÖRANDNER – A. RHOBY, *Metrics and prose rhythm*, in S. PAPAIOANNOU (ed.), *The Oxford handbook of Byzantine literature*, Oxford 2021, pp. 407-429
- JEFFREYS 1974 M.J. JEFFREYS, *The nature and origins of political verse*, *Dumbarton Oaks Papers*, 28/1974, pp. 141-195
- JEFFREYS 2019 M.J. JEFFREYS, *From hexameters to fifteen-syllable verse*, in W. HÖRANDNER – A. RHOBY – N. ZAGKLAS (eds.), *A Companion to Byzantine Poetry*, Leiden-Boston 2019, pp. 66-91
- KENNEDY 1983 G.A. KENNEDY, *Greek rhetoric under Christian emperors*, Princeton 1983
- KRAUS 2002 C.S. KRAUS, *Introduction: Reading commentaries/Commentaries as reading*, in R.K. GIBSON – C.S. KRAUS (eds.), *The Classical Commentary: History, Practices, Theory*, Leiden-Boston 2002, pp. 1-27
- KRUMBACHER 1897 K. KRUMBACHER, *Ein Dithyrambus auf den Chronisten Theophanes*, *Sitzungsbericht der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 14/1897, pp. 583-625
- LAUXTERMANN 1999 M.D. LAUXTERMANN, *The spring of rhythm: an essay on the political verse and other Byzantine metres*, Vienna 1999



- LEMERLE 1977 P. LEMERLE, *Cinq études sur le XI<sup>e</sup> siècle byzantin*, Paris 1977
- LOVATO 2022 V.F. LOVATO, *Odysseus the schedographer*, in B. VAN DEN BERG – D. MANOLOVA – P. MARCINIAK (eds.), *Byzantine commentaries on ancient Greek texts, 12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> centuries*, Cambridge 2022, pp. 148-168
- LUZZATTO 1999 M.J. LUZZATTO, *Tzetzes lettore di Tucidide. Note autografe sul Codice Heidelberg Palatino Greco 252*, Bari 1999
- MAGDALINO 2002 P. MAGDALINO, *The empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge 2002
- MARKOPOULOS 2006 A. MARKOPOULOS, *De la structure de l'école byzantine. Le maître, les livres et le processus éducatif*, in B. MONDRAIN (ed.), *Lire et écrire à Byzance*, Paris 2006, pp. 85-96
- MASSON 1962 O. MASSON, *Les fragments du poète Hipponax. Édition critique et commentée*, Paris 1962
- MESSIS 2006 C. MESSIS, *La mémoire du 'je' souffrant: construire et écrire la mémoire personnelle dans les récits de captivité*, in P. ODORICO – P.A. AGAPITOS – M. HINTERBERGER (eds.), *L'écriture de la mémoire: La littérature de l'historiographie*, Actes du colloque international sur la Littérature Byzantine (Nicosie 6-8 mai 2004), Paris 2006 (Centre d'études byzantines, néo-helléniques et sud-est européennes, École des Hautes Études en Sciences Sociales), pp. 107-146
- MESSIS – PAPAIOANNOU 2021 C. MESSIS – S. PAPAIOANNOU, *Memory: selection, citation, commonplace*, in S. PAPAIOANNOU (ed.), *The Oxford handbook of Byzantine literature*, Oxford 2021, pp. 132-161
- MOST 1999 G.W. MOST, *Preface*, in G.W. MOST (ed.), *Commentaries-Kommentare*, Göttingen 1999, pp. VII-XV
- MULLET 2003 M. MULLET, *Rhetoric, theory and the imperative of performance: Byzantium and now*, in E. JEFFREYS (ed.), *Rhetoric in Byzantium*, Papers from the Thirty-fifth Spring Symposium of Byzantine Studies (Exeter College, University of Oxford, March 2001), Aldershot 2003, pp. 151-170
- MURRAY 1936 A.T. MURRAY (tr.), *Demosthenes. Orations, Volume IV: Orations 27-40: Private Cases*, Cambridge [MA] 1936

- NESSERIS 2014 I. NESSERIS, *Η Παιδεία στην Κωνσταντινούπολη κατά τον 12<sup>ο</sup> αιώνα*, I-II, DPhil thesis. University of Ioannina, 2014
- NILSSON 2021 I. NILSSON, *Writer and occasion in twelfth-century Byzantium: the authorial voice of Constantine Manasses*, Cambridge 2021
- NOUSIA 2016 F. NOUSIA, *Byzantine textbooks of the Palaeologan period*, Città del Vaticano 2016
- PAPAIOANNOU 2017 S. PAPAIOANNOU, *On Rhetoric, based on Longinos' Art of Rhetoric*, in C. BARBER – S. PAPAIOANNOU (eds.), *Michael Psellos on literature and art: a Byzantine perspective on aesthetics*, Notre Dame [IN] 2017
- PAPALEXANDROU 2010 A. PAPALEXANDROU, *The memory culture of Byzantium*, in L. JAMES (ed.), *A companion to Byzantium*, Chichester – Malden [MA] 2010, pp. 108-122
- PATILLON 1988 M. PATILLON, *La théorie du discours chez Hermogène le rhéteur: essai sur les structures linguistiques de la rhétorique ancienne*, Paris 1988
- PATILLON 2008 M. PATILLON, *Corpus rhetoricum I: Anonyme, Préambule à la rhetoric; Aphthonios, Progymnasmata; Pseudo-Hermogène*, Progymnasmata, Paris 2008
- PATILLON 2012 M. PATILLON, *Corpus Rhetoricum. Tome IV: Prolégomènes au De Ideis. Hermogène*, Les catégories stylistiques du discours (*De Ideis*). Synopse des exposés sur les *Ideai*, Paris 2012.
- PATILLON 2014 M. PATILLON, *Corpus Rhetoricum. Tome V: Pseudo-Hermogène*, La méthode de l'habileté; *Maxime*, Les objections irréfutables; *Anonyme*, Méthode des discours d'adresse, Paris 2014
- PIZZONE 2017 A. PIZZONE, *The Historiai of John Tzetzes: a Byzantine 'book of memory'*, *Byzantine and Modern Greek Studies*, 41.2/2017, pp. 182-207
- PIZZONE 2020 A. PIZZONE, *Self-authorization and strategies of autography in John Tzetzes: the Logismoi rediscovered*, *Greek, Roman, and Byzantine Studies*, 60/2020, pp. 652-690
- PIZZONE 2022a A. PIZZONE, *Cultural appropriation and the performance of exegesis in John Tzetzes' scholia on Aristophanes*, in B. VAN DEN BERG – D. MANOLOVA – P. MARCINIAK (eds.), *Byzantine commentaries on ancient Greek texts, 12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> centuries*, Cambridge 2022, pp. 100-129

- PIZZONE 2022b A. PIZZONE, *Tzetzes and the prokatastasis: a story of people, manuscripts and performances*, in E. PRODI (ed.), *Τζετζικάϊ ἔρευνα*, Bologna 2022, pp. 19-73
- PIZZONE (forthcoming) A. PIZZONE, *The occasionality of Byzantine didacticism: a case study from the 12<sup>th</sup> century (Milan, Veneranda Biblioteca Ambrosiana, C 222 inf. f. 218r)*, *Interfaces: A Journal of Medieval European Literatures*
- PRODI 2022 E. PRODI, *Introduction: A buffalo's-eye view*, in IDEM (ed.), *Τζετζικάϊ ἔρευνα*, Bologna 2022, pp. IX–XXXV
- RIEHLE 2021 A. RIEHLE, *Rhetorical practice*, in S. PAPAIOANNOU (ed.), *The Oxford handbook of Byzantine literature*, Oxford 2021, pp. 294-315
- SAVIO 2020 M. SAVIO, *Screditare per valorizzare. Giovanni Tzetze, le sue fonti, i committenti e la concorrenza*, Roma 2020
- SHILLINGSBURG 1996 P.L. SHILLINGSBURG, *Scholarly editing in the computer age: theory and practice*, Michigan 1996
- TOMADAKI 2022 M. TOMADAKI, *Uncovering the literary sources of John Tzetzes' Theogony*, in B. VAN DEN BERG – D. MANOLOVA – P. MARCINIAK (eds.), *Byzantine commentaries on ancient Greek texts, 12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> centuries*, Cambridge 2022, pp. 130-147
- TRIZIO 2022 M. TRIZIO, *Forging identities between heaven and earth. Commentaries on Aristotle and authorial practices in eleventh- and twelfth-century Byzantium*, in B. VAN DEN BERG – D. MANOLOVA – P. MARCINIAK (eds.), *Byzantine commentaries on ancient Greek texts, 12<sup>th</sup>-15<sup>th</sup> centuries*, Cambridge 2022, pp. 61-99
- VALIAVITCHARSKA 2011 V. VALIAVITCHARSKA, *Figure, argument, and performance in the Byzantine classroom*, *Rhetoric Society Quarterly*, 41.1/2011, pp. 19-40
- VALIAVITCHARSKA 2013a V. VALIAVITCHARSKA, *Rhetoric in the hands of the Byzantine grammarian*, *Rhetorica*, 31.3/2013, pp. 237-260
- VALIAVITCHARSKA 2013b V. VALIAVITCHARSKA, *Rhetoric and rhythm in Byzantium: the sound of persuasion*, Cambridge 2013
- VALIAVITCHARSKA (forthcoming) V. VALIAVITCHARSKA, *Diagrams and doodles: what visuals reveal about oral pedagogy in argumentation training*, in A. PIZZONE – P. SCATTOLIN (eds.), *From John Geometres to John Tzetzes: reading the Corpus Hermogenianum in the middle Byzantine period*, London

- WALKER 2017 J. WALKER, *Synopsis of rhetoric in verses, based on the Hermogenian Corpus*, in C. BARBER – S. PAPAIOANNOU (eds.), *Michael Psellos on literature and art: a Byzantine perspective on aesthetics*, Notre Dame [IN], pp. 31-65
- WALLIS 2015 F. WALLIS, *What a Medieval diagram shows: a case study of computes*, *Studies in Iconography*, 36/2015, pp. 1-40
- WALZ 1834 C. WALZ, *Rhetores Graeci*, III, Stuttgart 1834
- WENDEL 1948 C. WENDEL, *Tzetzes, Johannes*, in *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, coll. 1959-2010

## Construction de l'espace et institutionnalisation de la mémoire : les toponymes du pastoralisme en Macédoine, X<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle

Guillaume Bidaut (Université Paris I Panthéon-Sorbonne)

**Résumé :** Le pastoralisme, en définissant des espaces fondés sur la mobilité, contribue aux transformations du territoire dans le monde byzantin et ottoman. À partir de sources monastiques et administratives, il est possible d'analyser la structuration économique, politique et linguistique des espaces pastoraux en Macédoine entre le X<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Ce processus, fruit des interactions entre États, institutions et populations, présente les conditions d'émergence d'un espace productif ainsi que les acteurs et facteurs conduisant à le doter d'un nom et d'une mémoire. Les sites du pastoralisme permettent à la fois de saisir le discours et les représentations de l'espace développés par les États et de caractériser l'interaction entre les différentes mémoires étatiques, monastiques et locales du territoire. Cet objet fournit ainsi un nouvel éclairage sur la construction de l'espace dans les Balkans prémodernes.

**Mots-clés :** toponyme, pastoralisme, espace, mémoire, institution

### Introduction

Le pastoralisme occupe une place paradoxale dans les représentations byzantines de l'espace. Suivant la tradition gréco-romaine de la *polis*, la ville reste le lieu par excellence. Les villes, villages et autres sites de peuplement forment le maillage administratif et mental du monde byzantin, les points d'ancrage fixes et lisibles à l'aune desquels les Byzantins appréhendent l'espace<sup>1</sup>. Or le nomadisme, forme paradigmatique d'une organisation sociale fondée sur le pastoralisme, est considéré par les auteurs byzantins comme l'antithèse de leur civilisation. Hérodote décrit des nomades sans villes ni sites de peuplement stables, sans agriculture ni institutions politiques ; cet idéal-type, repris dans la tradition intellectuelle byzantine, place les nomades en dehors de l'œcoumène<sup>2</sup>. Pourtant, le pastoralisme et les communautés pastorales occupent une place importante au sein même du monde byzantin. Il en résulte deux visions apparemment contradictoires du pastoralisme, ses acteurs et ses espaces : tandis que les textes lettrés, au premier chef les récits historiques, présentent les pasteurs comme des barbares de l'intérieur, les documents administratifs donnent à voir des communautés parfaitement intégrées aux rouages de l'État byzantin<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> KODER 2022, 217-218.

<sup>2</sup> AHRWEILER 1998, 12.

<sup>3</sup> Respectivement, JEAN VI CANTACUZÈNE 1828, 495-496, et GUILLOU 1970, n° 66 (1184) 341-345.

Certes, il est nécessaire de distinguer le pastoralisme, mode d'élevage extensif, du nomadisme, mode de vie défini par un déplacement fréquent et régulier de l'unité domestique ainsi que du site d'habitation<sup>4</sup>. Le premier est bien plus répandu que le second dans le monde byzantin, bien que le rôle de communautés de pasteurs itinérants tels que les Valaques ne doive pas être sous-estimé<sup>5</sup>. Tous deux n'en sont pas moins structurés par la mobilité et extérieurs au monde urbain. Le pastoralisme byzantin se trouve ainsi pris dans une tension constitutive entre marginalité symbolique, décentrement spatial, ubiquité sociale et centralité économique. C'est l'effet de cette tension sur les pratiques et représentations de l'espace, telles qu'elles se cristallisent dans les toponymes, qui nous intéresse.

Les toponymes constituent en effet un outil heuristique exemplaire pour saisir les rapports entre populations, représentations et espace. En associant l'ordre matériel et l'ordre symbolique, ils permettent de comprendre l'espace à la fois comme cadre d'actions humaines et comme produit d'interactions avec les sociétés<sup>6</sup>. Ils révèlent quels espaces une société considère dignes d'être nommés et identifiés, et plus largement ses manières d'utiliser et de s'approprier son environnement. Le toponyme est inséparable du lieu, défini comme portion d'espace sujette à des appropriations singulières, à laquelle des acteurs sociaux attribuent une identité propre<sup>7</sup>. Comme nom, en principe unique, servant à désigner un lieu, le toponyme contribue à en fixer l'identité et la mémoire<sup>8</sup>. En permettant la structuration et la fixation des représentations spatiales d'un groupe social, il participe en définitive à la cristallisation de sa propre identité comme groupe<sup>9</sup>.

Le présent article propose donc d'étudier les toponymes du pastoralisme en Macédoine du X<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle afin de répondre à la question suivante : à quelles conditions et sous quelles formes un toponyme du pastoralisme, c'est-à-dire un lieu pastoral, peut-il exister dans le monde byzantin et ottoman ? Il ne s'agit pas ici de remettre en cause l'existence, continue et bien attestée, d'une économie pastorale dans le monde byzantin, mais plutôt d'interroger la manière dont cette activité productive peut construire un espace dans cette société<sup>10</sup>. En effet, un *site* où s'exerce une activité productive n'en devient pas de ce simple fait un *lieu* possédant une identité propre, définie par cette activité. Plusieurs conditions sont retenues pour caractériser un lieu productif : 1) un espace borné et distinct ; 2) une activité productive stable et réitérée dans le temps ; 3) une spécialisation – au moins relative – de cet espace quant à cette activité ; 4) une correspondance entre le lieu, l'activité et les cadres collectifs de représentation et d'identification de l'espace.

---

<sup>4</sup> SALZMAN 2002, 245-246.

<sup>5</sup> HARVEY 1989, 149-157 et GYONI 1951.

<sup>6</sup> VEIKOU – NILSSON – JAMES 2022, 1-4.

<sup>7</sup> « Lieu », Géoconfluences.ens-lyon.fr, consulté le 21/03/2024 (<http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/lieu>).

<sup>8</sup> VEIKOU – NILSSON – JAMES 2022, 8-9.

<sup>9</sup> RADDING – WESTERN 2010, 394-403.

<sup>10</sup> LAIOU 2002, 102-104, 265-266 et 382-383.

La seule région du monde médio-byzantin et tardo-byzantin présentant une densité suffisante de toponymes pastoraux pour permettre une analyse systématique est la Macédoine, grâce à l'abondance relative d'archives monastiques conservées, au premier chef desquelles les archives des monastères de l'Athos. Les documents administratifs issus de l'Athos contiennent l'essentiel des toponymes extra-urbains connus pour la période 900-1500 dans le monde byzantin. Cela est d'autant plus vrai pour les sites pastoraux, le plus souvent des microtoponymes situés à une échelle inférieure à l'unité de peuplement. Pour cette raison, cette étude s'appuie essentiellement sur les textes administratifs, les actes de la pratique et les documents judiciaires de langue grecque produits en Macédoine byzantine et post-byzantine de la fin du IX<sup>e</sup> siècle au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. À titre de comparaison, un nombre réduit de documents administratifs serbes (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) et ottomans (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle) sera mobilisé.

La provenance des toponymes conservés impose de comprendre le fonctionnement de la documentation administrative, dont le cadre détermine fondamentalement le contenu, et donc ce que nous pouvons savoir des lieux du pastoralisme et leurs noms. Un premier enjeu est la disjonction apparente entre les discours lettrés accentuant l'altérité du pastoralisme et les données administratives laissant voir une intégration profonde dans les structures sociales et économiques du monde byzantin. Cette disjonction peut trouver plusieurs explications, dont une seule est retenue ici : la différence de fonction des textes. Tandis que les écrits lettrés, ici principalement historiographiques, visent à produire un discours explicatif et moralisant sur le monde, ancré dans la longue durée de la tradition intellectuelle grecque, les documents administratifs réalisent la mise en ordre matérielle et discursive du monde au service du pouvoir impérial<sup>11</sup>. Un acte fiscal ou de recensement développe par sa fonction même un discours de la souveraineté, mettant en œuvre et représentant l'autorité de l'État sur l'espace, la production et la population<sup>12</sup>. À l'échelle d'un village ou d'un thème, les actes de chancellerie mettent en œuvre la *taxis* impériale, de la même façon que les prescriptions rituelles la mettent en œuvre à la cour<sup>13</sup>. Il n'est donc guère étonnant que le pastoralisme et les espaces du pastoralisme y apparaissent fermement encadrés par un ensemble d'institutions stables. Outre les données positives que procurent les documents administratifs, ceux-ci éclairent avant tout la façon dont les pouvoirs byzantins, puis serbes et ottomans, réordonnent le réel au sein de la représentation de l'espace sous leur contrôle.

Pour cette raison, il est important de ne pas considérer les toponymes présents dans les documents administratifs comme un reflet direct des noms en usage par les populations locales, et notamment des individus fréquentant les sites pastoraux eux-mêmes. Suivant l'approche de James C. Scott, l'espace des *praktika* et des *defters* peut être analysé comme un espace abstrait, recomposé en fonction de critères d'intelligibilité et de lisibilité étatiques. Le savoir produit par ces textes est instrumental : il ne vise pas la description exhaustive de la réalité mais

---

<sup>11</sup> MARKOPOULOS 2003, 184-186 ; NEVILLE 2012, 173, et 2016, 23-24.

<sup>12</sup> FOUCAULT 2004, 99-103 ; DESROSIÈRES 2010, 26-28.

<sup>13</sup> CONSTANTIN VII POR. 2020, I.3 ll. 14-18.

l'enregistrement des données nécessaires à des fins précises, le plus souvent l'établissement de revenus fiscaux et de droits de propriété. Le regard de l'État impose une simplification du réel, pour ne conserver ou ne constituer que les données adéquates aux fins qu'il se donne<sup>14</sup>. En définitive, ces documents révèlent comment les États balkaniques pré-modernes voient, décrivent et classifient l'espace. Il s'avère donc indispensable d'interroger systématiquement les filtres existants entre les toponymes « vernaculaires », employés par les résidents des espaces décrits et ceux retenus ou créés par l'administration, ainsi que les critères de sélection. L'objectif de cette contribution est donc double : d'une part éclairer le rapport à l'espace des communautés de Macédoine byzantine et ottomane à travers les toponymes du pastoralisme, d'autre part interroger comment leur production et leur transmission révèlent les mécanismes de mémoire des institutions étatiques et monastiques ainsi que des communautés locales.

Le premier temps de cette étude est consacré au cadre de construction et d'enregistrement des toponymes du pastoralisme dans la documentation administrative. Ceci implique de présenter d'abord les conditions de possibilité et d'émergence de tels lieux dans la société byzantine, puis les formes de connaissance et de mémoire institutionnelles dans lesquelles ceux-ci prennent place. Dans un second temps, deux catégories représentatives de toponymes du pastoralisme sont analysées : les pâturages d'été (πλανηνά) et les pâturages d'hiver (χειμάδιον). Chaque étude de cas aborde la genèse historique des espaces et de la terminologie, la nature des toponymes *stricto sensu*, ainsi que leur ancrage dans les pratiques et représentations spatiales des communautés de Macédoine.

### **Les conditions structurelles d'émergence des toponymes du pastoralisme**

Les premiers textes mésobyzantins éclairant les conditions du pastoralisme en Macédoine datent du tournant du X<sup>e</sup> siècle. Ils font voir une pratique dominée par une mobilité réduite, cantonnée au territoire d'un village ou de ses proches voisins, sur des friches et terres incultes. C'est le cas des habitants du bourg de Hiérissos, dont les troupeaux paissent sur les friches abandonnées (*klasmata*) situées aux confins de leur territoire et de celui des moines de l'Athos<sup>15</sup>. La documentation des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles n'enregistre aucun toponyme pastoral. Les mentions d'activités pastorales peuvent être associées à un espace générique, mais jamais à un lieu déterminé et doté d'un nom, suivant le modèle suivant : « dans les terrains incultes de Longos, où paissent les troupeaux » (εἰς τὰ τοῦ Λογγοῦ καὶ ἀχρεῖα τόπια τοῦ νέμεσθαι τὰ κτήνη)<sup>16</sup>. Les activités pastorales et les toponymes restent toujours séparés d'un degré au moins : les premières sont exercées dans un espace indéterminé, qui est à son tour situé dans ou par rapport à un lieu nommé. Une hypothèse peut être formulée : l'absence de toponymes pastoraux reflète l'absence de lieux pastoraux stables, identifiables et distincts. Plusieurs actes de vente du milieu du X<sup>e</sup> siècle stipulent en effet la clause suivante :

---

<sup>14</sup> SCOTT 1999, 11-12 et 22-23.

<sup>15</sup> LEMERLE 1975, n° 1 (883) 177-181 ll. 12-18 ; *ibidem*, n° 4 (942) 188-192.

<sup>16</sup> LEFORT 1985, n° 4 (982) 117-129 l. 66.



ὡσαύτως μὴ δυναμένου μήτε σοῦ κωλύειν τοῖς βουλομένοις νέμεσθαι εἰς τὴν παρὰ σοῦ ἐξωνηθεῖσαν χέρσον γῆν. Οὕτωςι γὰρ ὠρίσθη καὶ ἐτυπώθη ἐκάτερον μόνον τὰ σπειρόμενα ἴδια χωράφια ἐξουσιάζειν, τὴν δὲ παντοίαν νομὴν τῆς νήσου καθὼς εἴρηται, εἶναι εἰς ἀμφοτέρους κοινήν, οὐ μόνον εἰς τοὺς ἐξωνησαμένους τὴν τοιαύτην γῆν, ἀλλὰ καὶ εἰς τοὺς μὴ ἐξωνησαμένους καὶ διὰ τὴν τῶν ἐθνῶν περίστασιν καὶ ἐπιδρομὴν καταφεύγοντας<sup>17</sup>.

de telle sorte que tu ne pourras empêcher personne qui le souhaite de faire paître sur la terre en friche que tu as achetée, car il a été ordonné et prescrit que chacun ne jouisse en propriétaire que de ses propres champs cultivés, alors que la totalité de la terre de pâture de la presque île, comme il est dit, est commune aux deux groupes, non seulement à ceux qui ont acheté cette terre mais aussi à ceux qui, sans l'avoir achetée, viennent se réfugier à cause des incursions des barbares.

Il en ressort que les terres de pâture relèvent des communs, et sont avant tout des terres en friche indifférenciées, dont l'usage productif peut varier d'une année à l'autre. Les textes capturent un état du pastoralisme antérieur à la spécialisation des acteurs et des espaces, où les terres de pâture et les terres cultivées sont mêlées au sein des mêmes secteurs. Dans ces conditions, l'émergence de lieux et de toponymes pastoraux est peu probable pour trois raisons. Premièrement, les pâturages ne correspondent pas à une parcelle prédéterminée et bornée des communs ; leurs contours peuvent varier d'une année à l'autre, mettant à mal le principe d'unicité du lieu. Deuxièmement, le même espace n'est pas nécessairement affecté à un usage pastoral chaque année suivant les conditions environnementales et les besoins de la communauté. Ceci est d'autant plus probable que la majorité du territoire des sites ruraux de Macédoine reste inculte jusqu'au début du XII<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Il en résulte que l'essentiel des pâturages n'est employé que de manière intermittente, empêchant une continuité d'usage susceptible de définir l'identité de cet espace. Troisièmement, l'usage fluide des communs ainsi que la polyculture caractéristique de l'économie agraire byzantine limitent le degré de spécialisation productive des différents espaces des communs<sup>19</sup>. À ces facteurs économiques s'ajoute la question de l'enregistrement dans les textes : au regard de l'État, tous ces pâturages, où qu'ils se trouvent et quelles que soient leurs spécificités géographiques, relèvent du régime juridique des communs et produisent les mêmes revenus<sup>20</sup>. Il est donc superflu de les qualifier plus précisément que par le territoire dont ils dépendent.

---

<sup>17</sup> LEMERLE 1970, n° 3 (941) 95-97 ll. 12-16. Toutes les citations suivent la transcription diplomatique des textes ; Sauf indication contraire, toutes les traductions sont de l'auteur.

<sup>18</sup> LEFORT 2006b, 182.

<sup>19</sup> LAIOU 2002, 317.

<sup>20</sup> KAPLAN 1992, 189.

L'absence de toponymes pastoraux aux IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles peut donc être attribuée à une répartition diffuse et variable du pastoralisme dans l'espace, couplée à un système fiscal ne nécessitant pas l'enregistrement individuel des sites. Dès le X<sup>e</sup> siècle pourtant, une série d'évolutions affectant aussi bien l'organisation de la production que le cadre administratif crée peu à peu les conditions de possibilité pour l'émergence et l'enregistrement de toponymes pastoraux. Trois grandes tendances se dégagent : la mise en culture des friches ; l'appropriation des pâturages communs par les (grands) propriétaires ; le développement de la transhumance à longue distance entre pâturages saisonniers spécialisés. D'une part, l'extension des terres cultivées sur les espaces incultes des territoires villageois (forêts, friches, marais, pentes de montagne), attestée dès le X<sup>e</sup> siècle en Macédoine<sup>21</sup>, se prolonge jusqu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle, alimentée par la reprise durable de la croissance démographique dans l'Empire byzantin et les Balkans<sup>22</sup>. Il en résulte une diminution progressive des surfaces de friches et une pression accrue sur les pâturages communs<sup>23</sup>. La concurrence entre usages agraires et pastoraux de la terre aboutit à une spécialisation croissante des parcelles ; l'indifférenciation fonctionnelle des terres incultes du début de la période mésobyzantine laisse place à un système plus structuré où les pâturages sont délimités dans l'espace et stables dans le temps<sup>24</sup>. La croissance démographique contribue donc à la mise en ordre de l'intégralité du territoire du village en unités productives et fiscales relativement stables et identifiées, quand bien même toutes les terres ne seraient pas mises en culture. Dans ces conditions, l'enregistrement par le fisc de toponymes pastoraux devient plus probable.

D'autre part, les friches et pâturages communs tendent à être appropriés par des acteurs particuliers ou institutionnels. Ce phénomène peut prendre deux formes. La première concerne les acquéreurs de *klasmata* auprès du fisc visant à défricher la parcelle et la mettre en culture. Le défrichement n'est généralement que partiel dans un premier temps. Les friches intactes restent théoriquement sous le régime des *klasmata*, dont le pâturage est libre. Or plusieurs documents des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles rappellent ce droit avec insistance, voire interdisent explicitement au nouveau propriétaire d'empêcher autrui d'y faire entrer ses troupeaux<sup>25</sup>. La répétition de ces interdictions signale la tentation récurrente des propriétaires de pâturages initialement communs d'en limiter l'accès à leurs propres troupeaux ou bien d'exiger un droit de pâturage. Les propriétaires sont ainsi incités à délimiter des pâturages sur les friches pour obtenir sur eux des droits de pleine propriété, contribuant à leur stabilisation dans l'espace<sup>26</sup>. La seconde forme des appropriations concerne l'absorption de villages entiers avec leur territoire dans les domaines de grands propriétaires, laïques ou ecclésiastiques, soit par

---

<sup>21</sup> LEFORT 1985, n° 9 (995) 154-163, n. à la p. 159.

<sup>22</sup> LEFORT 2006b, 171 ; BELLIER 1986, 104 ; XOPLAKI 2016, 7-8.

<sup>23</sup> KAPLAN 1992, 534-547.

<sup>24</sup> Cf. *infra* concernant les pâturages d'été et d'hiver.

<sup>25</sup> LEMERLE 1970 n° 2 (941) 91-95, n°3 (941) 95-97 ; OIKONOMIDÈS 1984, n°1 49-54.

<sup>26</sup> Comme le fait le monastère de Kolobou, dans LEMERLE 1975, n°2 (908) 181-185 ll. 17-28.

acquisition privée, soit par le biais d'un don ou d'une concession de l'État<sup>27</sup>. Quel qu'en soit le moyen, la part des grands domaines ruraux en Macédoine et dans le reste de l'Empire croît tendanciellement entre l'époque des Macédoniens et celle des Paléologues<sup>28</sup>. L'absorption d'un village par un domaine implique l'abolition de la commune comme unité administrative et fiscale distincte, entraînant le transfert des droits sur les biens communs vers le propriétaire du domaine<sup>29</sup>. Ce double processus contribue au passage de communs indifférenciés vers des pâturages stables et appropriés. Dans la mesure où ceux-ci appartiennent à un acteur particulier, percevant potentiellement des revenus sur le pâturage, le fisc doit dès lors les identifier et les catégoriser. L'ampleur de cette transformation doit être tempérée en rappelant un potentiel biais des sources. Les archives monastiques, dont provient la quasi-totalité des sites pastoraux connus, reflètent la façon dont le fisc encadre les grands domaines. Par conséquent, il est difficile de savoir à quel point les pratiques d'enregistrement du fisc diffèrent pour les communes villageoises autonomes, en l'absence de données comparables issues des archives impériales.

Enfin, la pression foncière sur les pâturages tend à les repousser vers les espaces marginaux des territoires communaux, surtout les plaines humides et les flancs de montagne<sup>30</sup>. En Macédoine, les pâturages d'altitude, produits du déboisement des sommets, apparaissent dans la documentation au cours de la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle<sup>31</sup>. Les rares documents décrivant explicitement ces pâturages entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle soulignent la distance qui les sépare du reste de l'espace cultivé et habité au moyen de verbes de mouvement renvoyant à l'ascension (*ἀνεβίβασεν*<sup>32</sup>), la descente (*τὸ κατελθεῖν*<sup>33</sup>), ou l'éloignement (*ἀπέρχονται*<sup>34</sup>). Le déplacement de ou vers ces pâturages implique un changement de dimension verticale ou de référentiel spatial. L'évolution des structures économiques entraîne ainsi une séparation croissante entre terres agricoles et pâturages, séparation à la fois fonctionnelle, statutaire et topographique, contribuant au renforcement de leur spécificité spatiale.

Tous ces développements, associés à l'expansion d'un pastoralisme spéculatif tourné vers le marché, dont les grands propriétaires sont les protagonistes, ainsi que de communautés pastorales spécialisées telles que les Valaques, contribuent à la mise en place de réseaux de transhumance à moyenne et longue distance entre pâturages saisonniers<sup>35</sup>. Déjà visible à la fin du X<sup>e</sup> siècle, la pratique de la transhumance entre pâturages d'hiver situés dans les plaines

---

<sup>27</sup> LEMERLE 1979, 90-114 et 207-214.

<sup>28</sup> HARVEY 1989, 35-45 ; LAIOU 2002, 236.

<sup>29</sup> LEFORT 1990, n° 48 (1098-1103) 183-188 et 186.

<sup>30</sup> LEFORT 2006b, 173.

<sup>31</sup> GAUTIER 1984, 37 ll. 282-284 ; GAUTIER 1986, lettre 85 (1097-1104 ?) 447 ll.31-32.

<sup>32</sup> LEFORT 1994, n° 54 (XII<sup>e</sup> siècle, après 1139) 61-65 l. 3.

<sup>33</sup> LEMERLE 1970, n° 66 (1184) 341-345 l. 8.

<sup>34</sup> BÉNOU 1998, n° 128 (XIV<sup>e</sup> siècle, avant 1329) 216-218 l. 37.

<sup>35</sup> HARVEY 1989, 151-153 et 157 ; IZDEBSKI – KOLOCH – SŁOCZYŃSKI 2015, 83-84.

fluviales ou littorales humides et pâturages d'été établis en altitude se généralise au fil des trois siècles suivants, du moins pour les grands troupeaux (voir la carte en annexe)<sup>36</sup>. Il en résulte une spécialisation accrue de certains milieux écologiques vers le pastoralisme (zones humides, montagnes), et une spécialisation temporelle de certains sites pastoraux (été, hiver, phases de déplacement automnal et printanier). De plus, la complexité de ces réseaux à longue distance pouvant s'étendre sur plusieurs centaines de kilomètres impose un encadrement étroit par l'État, qui cherche à réglementer les extrémités ainsi que les étapes clés telles que les passages fluviaux à des fins fiscales<sup>37</sup>. Les évolutions du système productif, l'individualisation grandissante des sites et la redéfinition du contrôle étatique favorisent de cette manière l'émergence de lieux et de toponymes pastoraux d'une part et leur enregistrement dans les sources de l'autre.

Étudier la structure des toponymes permet d'observer la traduction de ces évolutions dans la documentation. À partir des archives de langue grecque de l'Athos et d'autres grandes institutions monastiques et ecclésiastiques situées ou possédant des propriétés en Macédoine, un corpus de 246 mentions de sites pastoraux a pu être identifié entre l'an 900 et 1600. Une mention est comptée pour tout passage signalant explicitement ou implicitement l'existence d'une activité pastorale sur un site déterminé<sup>38</sup>. Chaque mention dans un document en comportant plusieurs est catégorisée individuellement. Parmi ces sites de natures très variées, 132 mentions de pâturages confirmés ont été isolées. Celles-ci ont été classifiées en trois catégories : pâturages spécialisés, pâturages génériques et descriptions fonctionnelles. Les premiers ont un usage saisonnier explicite (hiver ou été ; type 1). Les pâturages génériques sont identifiés comme pâturages, sans autres précisions quant à leur fonction (type 2). Les descriptions fonctionnelles correspondent aux sites dont le texte rend explicite la fonction pastorale, sans qu'ils soient explicitement désignés comme des pâturages. Cette catégorie est la plus hétérogène, les descriptions pouvant prendre des formes variables (type 3).

---

<sup>36</sup> LEFORT 1985, n° 9 (995) 154-163 ; BIDAUT (à paraître).

<sup>37</sup> LEFORT 2006b, 285 ; LEFORT 2006b, n° 78 (1332) 82-84.

<sup>38</sup> Une mention explicite correspond à : 1. Un site dont la nomenclature désigne une fonction pastorale, telle qu'un pâturage, un pré, une bergerie, un chemin pour bétail ; 2. Un site dont la description rend explicite la finalité pastorale, notamment en précisant qu'il est destiné au bétail. Les lieux-dits renvoyant à une fonction pastorale sont comptés à part. Par contre, une mention implicite correspond à : 1. Un espace classifié comme une montagne dans les registres fiscaux tardo-byzantins, signalée comme synonyme de pâturages dans la documentation ; 2. Une communauté valaque ; 3. Un village ou domaine payant des droits sur les pâturages ou sur le bétail ; 4. Un village dont les habitants possèdent du bétail.

### **Type 1**

τὸ περὶ τὴν Ῥεντίναν διακείμενον χειμαδεῖον πλησίον τοῦ αἰγιαλοῦ τὸ ὀνομαζόμενον Μηλέαι<sup>39</sup>.

Le pâturage d'hiver situé dans la région de Rentina, près du rivage, nommé Mèléai.

### **Type 2**

Μετόχιον τα Κάμενα τῆς μονῆς τοῦ Κολοβοῦ [...] ὑπὲρ γῆς ὑπέργου, χέρσης, νομαδιαίας, ὠρεινῆς<sup>40</sup>.

Métoque Kaména du monastère de Kolobou [...] pour la terre en culture, en friche, en pâture et boisée.

### **Type 3**

μόνον οἱ Βατοπεδινοὶ να βόσκουν τὰ ἄλογά τους ὅλον τὸν τόπον<sup>41</sup>.

Que seuls les moines de Vatopédi fassent paître leurs chevaux sur l'ensemble du terrain.

La figure 1 montre le nombre et la nature des mentions de pâturages dans les textes de langue grecque par siècle, de l'an 900 à l'an 1600. Afin de comparer les résultats indépendamment de la taille des échantillons, la figure 2 présente la proportion de chaque catégorie parmi les mentions de pâturages. Plusieurs tendances significatives se dégagent. Jusqu'à la fin de la période mésobyzantine, les mentions de pâturages sont majoritairement génériques ou fonctionnelles, reflétant la variabilité toujours importante du système pastoral ainsi que l'indétermination des sites pastoraux. La proportion de la terminologie spécialisée augmente continûment entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, et domine nettement au XIV<sup>e</sup> siècle, époque pour laquelle la documentation est la plus abondante sur l'ensemble de la période. Cette évolution est probablement liée au développement du pastoralisme transhumant et de sites stables dans le temps, dotés d'une fonction précise, ainsi qu'à la reconnaissance et l'encadrement accrus de ce phénomène par l'État, passant par la création ou l'adoption d'une terminologie nouvelle. La terminologie fonctionnelle redevient majoritaire entre 1400 et 1600. Nous émettons l'hypothèse que cette évolution reflète une rupture dans la production archivistique plutôt qu'un déclin durable du degré de spécialisation du système pastoral. En effet, le déclin de la terminologie spécialisée reste confiné à la documentation de langue

---

<sup>39</sup> LEFORT 1973, n° 16 (1321) 116-124 ll. 81-82.

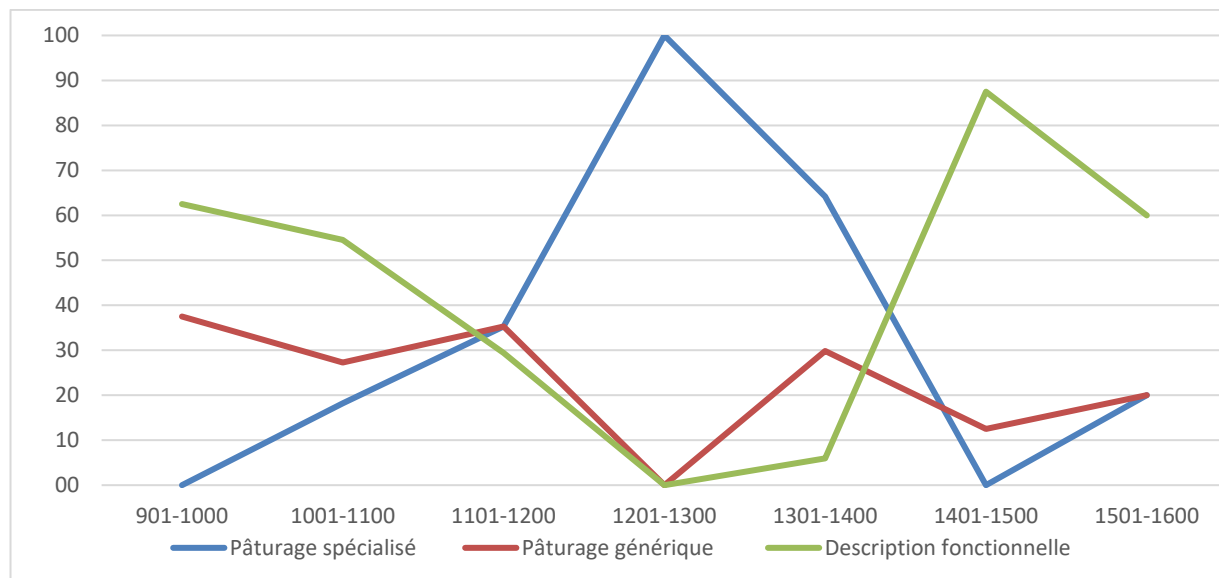
<sup>40</sup> LEFORT 1985, n° 29 (1047) 251-261 l. 6.

<sup>41</sup> LEMERLE 1975, appendice II (XVI<sup>e</sup> siècle ?) 272-273 ll. 14-15.

grecque ; les registres fiscaux turcs révèlent le maintien de pâturages d’hiver et d’été dans les mêmes régions qu’à l’époque tardobyzantine<sup>42</sup>.

Période	Pâturage spécialisé	Pâturage générique	Description fonctionnelle	Toutes catégories
901-1000	0	6	10	<b>16</b>
1001-1100	2	3	6	<b>11</b>
1101-1200	6	6	5	<b>17</b>
1201-1300	6	0	0	<b>6</b>
1301-1400	43	20	4	<b>67</b>
1401-1500	0	1	7	<b>8</b>
1501-1600	1	1	3	<b>5</b>
<b>Total</b>	<b>58</b>	<b>37</b>	<b>35</b>	<b>130</b>

**Fig. 1** : Type des mentions de pâturages dans les sources de langue grecque, 900-1600



**Fig. 2** : Taux des mentions de pâturages par type dans les sources de langue grecque, 900-1600

<sup>42</sup> LEFORT et al. 1995, 31-32 ; LEFORT 2019, appendice XI n° 4 (1440) 418 ; appendice XI n° 12 (1477) 423-424 ; appendice XIV (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles) 445-447.

## Le cadre d'enregistrement

Il apparaît ainsi impossible de séparer les sites et toponymes de leur cadre d'enregistrement, lequel conditionne toute possibilité de connaissance. Les sites pastoraux n'étant connus que par les textes administratifs et actes de la pratique, il est indispensable de clarifier leur origine, leur structure et leur fonctionnement, afin de déterminer quels types de sites pastoraux peuvent être enregistrés, à quelle condition et sous quelle forme.

La documentation évoque les activités ou sites pastoraux pour deux motifs principaux : la fiscalité et le droit. Parmi les causes fiscales, la première est l'impôt foncier, dont le taux varie en fonction de la superficie et la qualité de la terre<sup>43</sup>. Des trois qualités possibles, les pâturages relèvent de la troisième catégorie<sup>44</sup>. Ils doivent de ce fait théoriquement être mesurés et intégrés au cadastre afin de déterminer l'impôt dû par leur propriétaire<sup>45</sup>. Le second motif fiscal concerne les taxes et droits frappant les activités, sites et actifs pastoraux. Le principal droit recensé est l'*ennomion* ou « dime (des animaux) », payé par les utilisateurs d'un pâturage<sup>46</sup>. Deux autres droits sont toujours associés à un terrain ou territoire donné : le *mandriatikon* dû pour l'usage d'un enclos et le *topiatikon*, aussi nommé « droit sur les animaux qui entrent et sortent », dont la nature reste ambiguë mais porte selon toute vraisemblance sur le bétail transhumant<sup>47</sup>. Enfin, le *diabatikon* ou *poriatikon* est levé lorsque le bétail franchit un point de passage tel qu'une rivière<sup>48</sup>. Ces droits et impôts apparaissent ordinairement dans la documentation lorsque l'État souhaite préciser ce que lui doit un propriétaire ou, le plus souvent, ce dont il est exempté. Les motifs juridiques concernent le droit de propriété et la délimitation du terrain possédé. Les pâturages nommés comme tels le sont presque toujours pour spécifier qui en est le propriétaire ou en détient l'usufruit. Les microtoponymes et certains types de sites pastoraux tels que les bergeries apparaissent essentiellement dans des délimitations de terrains (pastoraux ou non) effectuées par des recenseurs du fisc<sup>49</sup>. Les disputes judiciaires peuvent concerner le paiement de certaines taxes à l'État, mais relèvent le plus souvent de conflits sur l'usage, la propriété ou les revenus d'un pâturage<sup>50</sup> ; aucun document n'indique de conflit sur la délimitation d'un pâturage.

---

<sup>43</sup> OIKONOMIDÈS 1996, 42.

<sup>44</sup> BELLIER 1992.

<sup>45</sup> OIKONOMIDÈS 1996, 49-53.

<sup>46</sup> OIKONOMIDÈS 1996, 73.

<sup>47</sup> Respectivement, OIKONOMIDÈS 1996, 75, et PAVLIKIANOV 2014, n° 19 (avant 1303) 211-222 ll. 74-75. Pour la citation voir LEMERLE 1977, n° 109 (1321) 220-278 ll. 971-973, et PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 15 (1321) 137-140 ll. 24-25.

<sup>48</sup> LEFORT 2006a, n° 78 (1332) 82-84 ; REGEL – KURTZ – KORABLEV 1969, n° 26 (1327) 58-61 l. 73 ; BÉNOU 1998 n° 191 (1329) 377-380 l. 71.

<sup>49</sup> Les microtoponymes sont compris ici comme des toponymes existant à une échelle inférieure au site de peuplement.

<sup>50</sup> LEFORT 2006a, n° 78 (1332) 82-84.

Sous quelle forme se présentent les sites pastoraux dans la documentation ? Le vocabulaire employé pour décrire les sites pastoraux présente peu de variété. La comparaison des textes normatifs et ceux issus de la pratique suggère une standardisation consciente du langage administratif. Les traités de géométrie fiscale représentent l'un des principaux outils de transmission et de standardisation du langage. Conçus pour enseigner aux recenseurs les méthodes de mesure et de calcul de la valeur fiscale d'une terre, ils indiquent également, de manière implicite, les termes à employer pour décrire les terres<sup>51</sup>. La majorité des traités conservés remonte à la période paléologue (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) mais reprend des pratiques séculaires, dont la datation est difficile ; un quart du corpus peut être daté d'avant 1204, remontant pour certains passages au X<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup>. Les traités de géométrie fiscale emploient trois termes pour décrire des pâturages : λιβάδιον (pré ou prairie<sup>53</sup>), νομαδιαία γῆ ou νομαδιαίος τόπος (terre de pâture/terrain de pâture<sup>54</sup>) et νομή (pâture<sup>55</sup>). Ce sont effectivement les termes rencontrés dans les documents byzantins, avec l'addition de *πλανηνά/πλανηνή* (pâturage d'été<sup>56</sup>) et *χειμάδιον* (pâturage d'hiver<sup>57</sup>). Hormis ces deux derniers termes, analysés dans la suite de cette étude, les règles sont donc réellement suivies, tant dans leurs calculs que dans leur vocabulaire. Ceci implique l'existence d'une mémoire institutionnelle remarquablement longue, s'étendant du X<sup>e</sup> siècle, sinon de l'Antiquité tardive, jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle<sup>58</sup>.

La standardisation du vocabulaire contraste avec la variété des manières de nommer et de situer un site pastoral. Un exemple, celui du pâturage (d'hiver) de Térônè, suffit à le montrer. Ce pâturage, situé sur la presqu'île de Longos (aujourd'hui Sithonia), en Chalcidique, apparaît cinq fois dans la documentation entre 1304 et le XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle, chaque fois sous une forme différente. Il apparaît deux fois dans un acte de mise en possession daté d'avril 1304. La première mention le décrit comme une « terre de pâture » située à Térônè, tandis que la seconde l'identifie comme « la prairie de Térônè » :

---

<sup>51</sup> LEFORT 1992, 12 et 247-249.

<sup>52</sup> LEFORT 1992, 34-35.

<sup>53</sup> LEFORT 1992, 62 ll. 16.21 ; 70 l. 1.4 ; 105 l. 26 ; 106 l. 1.2 ; 110 l. 8 ; 112 l. 5.9 ; 119 l. 17.18 ; 131 l. 7 ; 133 l. 14 ; 169 l. 18 ; 195 l. 16 ; 203 l. 22.

<sup>54</sup> LEFORT 1992, 62 l. 18.22 ; 177 l. 37 ; 197 l. 10.

<sup>55</sup> LEFORT 1992, 62 l. 35.36.

<sup>56</sup> Le terme apparaît 39 fois dans le corpus étudié. La première mention date de 1083, dans le *typikon* dit « de Pakourianos » : GAUTIER 1984, 37 l. 284. La dernière occurrence du terme date des années 1390 : PAVLIKIANOV 2014, n° 56 (avant 1392) 435-440 ll. 25-26.

<sup>57</sup> Le terme apparaît 21 fois dans le corpus byzantin. La première mention date de 1281 : OIKONOMIDÈS 1984, n° 9 (1280/1281) 105-109 ll. 25-26. La dernière se situe en 1370 : LEFORT 2006a, n° 136 (1370) 365-367 l. 21. Le terme apparaît en outre 4 fois dans la documentation grecque d'époque ottomane : LEFORT 1995, n°103 (1501-1503 ?) 180-183 l. 25 ; LEMERLE 1988, appendice IV (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle, après 1569) 235-239 ll. 6, 43 et 70.

<sup>58</sup> LEFORT 1992, 19-20.



1. τὸν Ἅγιον Ἰωάννην τὸν Θεολόγον πλησίον τῆς Τερώνης μετὰ τῆς νομαδιαίας γῆς καὶ ἐντὸς αὐτῆς χοράφια<sup>59</sup>.

[le bien de] Saint-Jean le Théologien près de Térônè, avec la terre de pâture et les champs situés en son sein.

2. φθάνει εἰς τὸ λιβάδιον τῆς Τερώνης καὶ εἰς τὴν ἐκεῖσε μεγάλην πέτραν<sup>60</sup>.

[la délimitation] atteint la prairie de Térônè et le grand rocher qui s'y trouve.

La troisième attestation, provenant d'un chrysobulle de confirmation de 1346, décrit un « pâturage d'hiver » nommé Térônè :

3. χειμαδεῖον περὶ τοῦ Λογγοῦ πλησίον τοῦ αἰγιαλοῦ τὸ ὀνομαζόμενον ἢ Τερώνη ΑΕ22, 1346<sup>61</sup>.

pâturage d'hiver dans la région de Longos, près du rivage, nommé Térônè.

Un prostagma impérial, daté vraisemblablement de 1446, concède aux moines de Kutlumus les « terrains situés à Longos », dont Térônè, que la suite du texte présente comme une friche dont l'usage pastoral est confirmé par d'autres données de la période<sup>62</sup> :

4. τοὺς εἰς τὸν Λογκὸν εὐρισκομένους τόπους, ἤγουν τὴν Τριστιρίν, τὴν Τορώνην καὶ τὸ Γεράνι<sup>63</sup>.

les terrains qui se trouvent à Longos, c'est-à-dire Tristiris, Torônè et Gérani.

Enfin, un faux chrysobulle de donation, daté de 1357, rédigé au XV<sup>e</sup> siècle ou dans le premier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, mentionne une « pâture » située sur plusieurs terrains, dont l'un nommé Térônè :

5. νομὴν περὶ τὰ μέρη [sic] τοῦ Λογγοῦ εἰς τόπων δι' ἀνάπαυσιν τῶν ζώων αὐτῶν τῶν ὀνομαζόμενον [sic] Παρθένῶνα καὶ Φραγκόκαστρον καὶ ἕτερον τόπων [sic] λεγόμενον Τερώνην<sup>64</sup>.

---

<sup>59</sup> LEMERLE 1977, n° 97 (1304) 127-135 ll. 11-12.

<sup>60</sup> LEMERLE 1977, n° 97 (1304) 127-135 l. 41.

<sup>61</sup> LEFORT 1973, n° 22 (1346) 139-143 ll. 11-12.

<sup>62</sup> KOLOVOS – KOTZAGEORGIS 2015, 125.

<sup>63</sup> LEMERLE 1988, n° 47 (1446 ?) 161-162 ll. 2-3.

terre de pâture dans le secteur de Longos dans les lieux destinés au repos de leurs animaux, nommés Parthénônas, Phragkokastron et d'autres lieux nommés Teronè.

Ces exemples illustrent la fluidité des rapports discursifs entre catégorie de terre, toponyme et espace dans un cadre qui, lui, porte toujours la même information fiscale. La description du terrain varie du plus précis au plus générique, et reprend l'ensemble de la nomenclature présente dans les traités de géométrie fiscale : pâturage d'hiver (3), pâturage (5), terre de pâture (1), prairie (2), terrain (4). La relation entre le pâturage et le toponyme « Têrônè » est également instable : terrain associé fiscalement à Têrônè tout en restant distinct (1) ; terrain rattaché à Têrônè, dont il n'est pas clair s'il s'agit du tout ou de la partie (2) ; terrain identifié au toponyme « Têrônè », pour lequel existe une stricte égalité entre le pâturage et le nom (3, 4, 5). Enfin, il est à noter que tous les documents explicitent l'espace de référence dans lequel se trouve le pâturage : Longos. Les citations 3, 4 et 5 nomment d'abord Longos, puis y situent le bien dont il est question. Les citations 1 et 2 l'omettent, car tous les biens évoqués dans le document se trouvent dans le ressort du *chôrion* de Longos d'après l'introduction de l'acte<sup>65</sup>. Quelle que soit la formulation retenue, tous les documents contiennent les données suivantes : nature du terrain, toponyme, espace de référence. L'information fiscale peut être résumée ainsi : il existe un pâturage, identifié par l'étiquette « Têrônè », situé dans le ressort fiscal de Longos. « Têrônè » fonctionne dans ces textes davantage comme une étiquette permettant de classer le bien qui lui est rattaché que comme un toponyme désignant spécifiquement le site où se trouve le bien. La précision des termes employés pour décrire et situer ce dernier compte moins que sa fonction économique, son statut et son ressort fiscaux. La finalité fiscale de la documentation détermine sa structure spatiale. Dans ce cadre finalement assez rigide malgré sa variabilité apparente, l'agencement des éléments individuels est peu significatif ; presque toute l'information est contenue dans la structure du discours. En définitive, le cadre d'enregistrement de la documentation byzantine permet bien d'identifier et d'étudier des toponymes pastoraux, définis comme des toponymes s'identifiant exactement à un site pastoral dans un cadre donné. Toutefois, le lien entre site et toponyme semble assez souple, sinon arbitraire : le statut d'un toponyme ne peut jamais être établi de manière univoque. Les textes byzantins ne peuvent donc être considérés comme la retranscription d'une toponymie stable et autonome du territoire ; chaque document doit plutôt être lu comme le résultat d'un processus de reconfiguration d'éléments spatiaux dans un cadre et selon des fonctions prédéterminées.

Une comparaison avec les sources administratives ottomanes est éclairante. Contrairement aux sources administratives byzantines de même fonction, la formulation employée pour décrire les pâturages, et plus généralement tout type de bien immeuble, est

---

<sup>64</sup> LEFORT 1973, appendice D (1357, faux du XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle) 192-194 ll. 2-3.

<sup>65</sup> LEMERLE 1977, n° 97 (1304) 127-135 ll. 1-8.

extrêmement rigide. Deux exemples l'illustrent. Un registre fiscal (*defter*) recensant les biens du monastère d'Ivion, daté du 12 février 1613, présente ainsi l'une de ses propriétés : « à Komètissa, un pâturage d'hiver pour des bovins, au bord de la mer, une maison et sept parcelles de pré au même endroit »<sup>66</sup>.

Hormis le nom du domaine, aucun autre toponyme n'est donné. Les terrains et biens ne sont pas situés ou nommés autrement que par le domaine auquel ils sont rattachés. Il s'agit toujours d'énumérer les biens rattachés à un toponyme, correspondant le plus souvent à un village ou un domaine aux limites reconnues. Ce toponyme, qui reste strictement distinct des sites qu'il englobe, relève d'une échelle géographique-administrative supérieure. Dans ce contexte, il est impossible de parler de toponyme pastoral dans la documentation ottomane, dans la mesure où les sites pastoraux n'ont aucune autonomie par rapport au domaine auquel ils se rattachent. Du fait de la formulation adoptée, ils ne peuvent pas se voir attribuer de nom. Il convient de noter que les lieux-dits apparaissent occasionnellement dans les registres ; même ainsi, néanmoins, leur fonction reste de situer plutôt que de nommer les terrains. Ceci apparaît dans une autre section du *defter* susmentionné : « Dans la circonscription de Berroia, dans les limites du village..., aux lieux dits Aksaradh, ... et ..., pâturages d'été pour des bovins »<sup>67</sup>.

Les noms du village ainsi que des lieux-dits ont été perdus, mais ils révèlent de façon d'autant plus exemplaire la structure spatiale de la documentation ottomane. Celle-ci indexe les biens imposables par une série de toponymes emboîtés, correspondant chacun à une échelle administrative distincte. Les *defters* et autres actes administratifs ottomans ne qualifient jamais les biens autrement que par leur fonction productive et leur classement dans la géographie administrative. Ceci correspond, là aussi, aux objectifs fiscaux de ces textes : leur fonction est liée à leur imposition, tandis que leur position géographique permet leur identification et leur assignation à un propriétaire. Il ressort ainsi que les toponymes, et l'espace plus généralement, ont une fonction classificatrice plutôt que référentielle dans la documentation ottomane.

En réalité, la fonction classificatrice de l'espace est une caractéristique commune aux deux traditions administratives, byzantine et ottomane. Selon W. van Langedonck, un toponyme peut se présenter sous quatre formes différentes : la forme zéro, ne portant aucune marque formelle que le nom se réfère à un lieu (e.g. *Madrid*) ; la forme suffixale, consistant en un nom propre préexistant modifié par un suffixe locatif (e.g. *Deutschland*) ; les toponymes comportant nécessairement un article défini (e.g. *the Thames*) ; les toponymes comportant un nom commun classificateur indiquant la catégorie à laquelle appartient l'entité topographique (e.g. *l'océan Atlantique*)<sup>68</sup>. Or les toponymes présents dans les documents étudiés se présentent ou peuvent presque tous être analysés comme des toponymes à classificateur. Le nom est souvent accompagné de leur statut : *chôrion*, hameau, champ, pâturage, etc. Lorsque ce n'est pas le cas, comme pour Longos ou Komètissa précités, leur catégorie est généralement sous-

---

<sup>66</sup> LEFORT 1995, 31-32.

<sup>67</sup> *Ibidem*.

<sup>68</sup> VAN LANGENDONCK 2007, 202-210.

entendue par la structure du texte. Chaque toponyme se trouve pris dans une chaîne de catégories spatiales et administratives faisant le lien entre l'échelle locale et l'échelle impériale. A minima, lorsqu'un bien est situé en relation à un autre lieu, il est lié à son domaine de rattachement et/ou à l'une des circonscriptions administratives dans laquelle il se trouve. À titre d'illustration, le pâturage d'hiver de Sybrè, qui constitue son propre domaine, est simplement situé par un *praktikon* de 1338 dans la (presqu') île de Kassandreia<sup>69</sup>. D'autres actes confirment que Kassandreia constitue à cette époque un *katépanikion*, soit la plus petite circonscription administrative tarso-byzantine<sup>70</sup>. L'emboîtement des catégories peut cependant être beaucoup plus complexe, comme dans un *praktikon* rédigé en 1341 pour le monastère d'Iviron : un pré est situé par le recenseur au lieu-dit Mikrè Arsénikeia, relevant du *chôrion* de Hiérissos, lui-même compris dans le *katépanikion* d'Akros. Celui-ci est à son tour rattaché au thème de Thessalonique, comme l'ensemble des biens recensés dans le document<sup>71</sup>. En théorie, jusqu'à six toponymes et catégories spatiales peuvent être employés pour classer un site (pastoral) : bien en tant que tel, lieu-dit, domaine, site de peuplement, circonscription locale, circonscription régionale. En pratique, certaines catégories coïncident souvent entre elles, notamment le lieu-dit et le bien ainsi que le domaine et le site de peuplement. La classification apparaît donc comme la manière même d'appréhender l'espace dans ces textes. L'espace est analysé en éléments discrets, dont l'indexation permet la mise en relation et la hiérarchisation.

Quels sont alors les critères généraux de classification ? À partir de deux traités de Constantin VII Porphyrogénète, le *De Thematribus* et *De Administrando Imperio*, A. Konstantakopoulou identifie six dimensions par lesquelles l'État byzantin appréhende l'espace : la dimension physique (l'espace en tant que donnée matérielle), la dimension historique (l'espace en tant qu'il porte la mémoire d'événements passés), la dimension symbolique (la valence morale ou idéologique attribuée à l'espace), la dimension économique (l'espace en tant que ressource), la dimension politique (l'espace en tant qu'il permet d'exercer une forme d'autorité sur des groupes ou individus humains) et, enfin, la dimension humaine (le caractère réifié attribué à l'espace par ses résidents)<sup>72</sup>. Trois de ces dimensions apparaissent dans la documentation administrative : la dimension physique (montagnes, descriptions environnementales), la dimension économique (sources de revenu) et la dimension politique (circonscriptions administratives). Une analyse plus poussée montre que l'aspect physique est presque toujours réductible aux deux autres. En effet, la description d'éléments naturels du territoire ou du paysage, tels que les montagnes ou le caractère broussailleux d'une parcelle, sert à en résumer les ressources et/ou le statut fiscal<sup>73</sup>. De même, la mention de la topographie,

---

<sup>69</sup> PACHRYSSANTHOU 1986, n° 25 (1338) 184-197 l.

<sup>70</sup> Respectivement, THÉOCHARIDÈS 1954, 19 et 1.

<sup>71</sup> LEFORT 1995, n° 86 (1341) 53-78, ll. 1-2, 74 et 191-192.

<sup>72</sup> KONSTANTAKOPOULOU 1989, 113-129.

<sup>73</sup> Sur les montagnes voir par exemple : LEMERLE 1977, n° 90 (1300) 77-95 l. 237 ; LEFORT 1994, n° 77 (1320) 240-251 ll. 176 et 191 ; LEMERLE 1975, appendice II (XVI<sup>e</sup> siècle ?), notice 1. Sur le caractère broussailleux voir par exemple : LEMERLE 1977, n° 105 (1317) 171-173 l. 6 ; n° 112 (1321 ?) 283-288 l. 25.

du réseau hydrographique ou bien de la végétation dans les délimitations a d'abord pour fonction de clarifier les limites de parcelles, donc d'instaurer des rapports de propriété garantis par la puissance étatique<sup>74</sup>. De ce fait, ces trois dimensions visent à construire une géographie avant tout économique et politique du territoire.

De cette manière, les catégories administratives et le maillage territorial surdéterminent la forme des toponymes. Les documents étudiés construisent l'espace en associant une fonction économique, et plus précisément une source de revenu fiscal à un référent connu du cadre administratif afin de produire des coordonnées lisibles par l'État. Le contenu du nom et son référent physique peuvent varier, car leur utilité est secondaire à leur classement. Les rédacteurs et utilisateurs des documents doivent avant tout connaître les circonscriptions, le type de bien et de revenu qu'il génère, ainsi que le destinataire légal des revenus, c'est-à-dire ce qui donne une place à ce site dans le système administratif et fiscal. Le site compte moins que le revenu et l'acteur qui peut légitimement y prétendre, au point que certains documents, tel qu'un acte de métropolitite daté de 1492, identifient un pâturage comme les « droits dans Komètissa »<sup>75</sup>. L'espace est assimilé au revenu qui peut en être tiré.

En définitive, les documents administratifs byzantins et ottomans ne produisent pas à proprement parler un discours sur l'espace, malgré la profusion de toponymes ; leur véritable objet est l'ensemble des relations sociales, économiques et politiques dans lesquelles cet espace est pris. L'espace est d'abord un répertoire dans lequel l'administration trouve des étiquettes pour classer des biens, revenus et obligations. Pour cette raison, il est difficile de déterminer a priori si les toponymes et catégories apparaissant dans la documentation sont également ceux employés par les populations fréquentant effectivement ces sites. Cette correspondance entre représentations administratives et vernaculaires de l'espace est loin d'être exceptionnelle, comme l'atteste le nombre important de toponymes connus par les textes byzantins et ottomans encore présent au début du XX<sup>e</sup> siècle, sinon dans le présent<sup>76</sup>. Néanmoins, il reste essentiel de prendre en compte le caractère construit de la géographie des textes pour pouvoir appréhender l'espace tel qu'envisagé par les populations elles-mêmes.

Ce constat permet peut-être de rendre compte du déclin apparent de la précision des toponymes pastoraux dans les textes grecs postbyzantins (**fig. 3**)<sup>77</sup>. La documentation, dominée à la période tardobyzantine (1200-1400) par une terminologie spécifique (67,1% du total), précisant la saisonnalité des pâturages, se caractérise entre 1400 et 1600 par une terminologie fonctionnelle, décrivant les terrains par leur usage, au moyen de tournures périphrastiques très variables plutôt que de termes techniques fixes (76,9% du total). La description du pâturage de

---

<sup>74</sup> LEFORT 2006b, 361-373.

<sup>75</sup> LEFORT 1995, n° 101 (1492) 174-177 l. 3.

<sup>76</sup> SOUSTAL 2022, *passim* ; BELLIER 1986, 121-260.

<sup>77</sup> Il convient de préciser la très inégale répartition des données dans le temps : 44 mentions de sites pastoraux sont connues entre 900 et 1200, 73 entre 1201 et 1400, et seules 13 entre 1401 et 1600. La représentativité du corpus postbyzantin est donc sujette à précaution.

Bilaras (presqu'île de Kassandreia) contenue dans un acte de médiation daté de 1493 en est un bon exemple : « le terrain où s'abreuvent les bêtes, nommé Bilaras » (ὁ τόπος ὅπου ποτίζονται τὰ ζῶα ὁ λεγόμενος Βιλαράς<sup>78</sup>). L'imprécision technique et la variabilité des textes grecs contraste avec la forme extrêmement standardisée des documents ottomans contemporains. Ceci apparaît bien pour le pâturage de Komētissa, situé à la frontière du Mont Athos, l'un des rares à être documenté dans les deux corpus. Il fait l'objet de sept mentions dans un dossier de quatre documents grecs échelonnés entre 1486 et 1503, et d'au moins une mention dans un *defter* turc datant de 1613<sup>79</sup>. Alors que le registre ottoman précise bien qu'il s'agit d'un pâturage d'hiver (*kışla*), seule une des mentions grecques l'indique.

Période	Pâturage spécialisé	Pâturage générique	Description fonctionnelle
900-1200	18,2	34,1	47,7
1201-1400	67,1	27,4	5,5
1401-1600	7,7	15,4	76,9

**Fig. 3** : Taux des mentions de pâturages dans les sources de langue grecque par type et par période, 900-1600

L'un des facteurs de cet écart tient à la différence de nature des textes ainsi qu'au statut de leurs rédacteurs. Les documents ottomans retenus proviennent d'instances étatiques (bureaux du fisc, qadis), tandis que la documentation grecque émane d'acteurs plus autonomes, à savoir le patriarcat, la métropole de Thessalonique et les monastères de l'Athos. Les institutions ottomanes, poursuivant les mêmes objectifs fiscaux que les institutions byzantines, développent des méthodes comparables de régulation du langage et des catégories spatiales. En ce qui concerne la documentation grecque, une hypothèse peut être émise : la disparition de l'appareil administratif byzantin entraînerait l'effacement du langage standardisé qu'il entretenait. La disparition du cadre fiscal sous-tendant la terminologie officielle rendrait moins nécessaire son emploi.

Un indice de cette transformation peut être observé dans l'évolution de la documentation interne aux institutions ecclésiastiques et monastiques. Il s'agit des mentions de pâturages dans les documents produits par ces institutions à usage interne, tels que les jugements patriarcaux, les décisions du prôtos de l'Athos, les actes d'arbitrage ou d'accord, ou bien encore les notices

<sup>78</sup> LEFORT 2019, n° 243 (1493) 380-382 l. 2.

<sup>79</sup> LEFORT 1995, n° 100 (1486) 169-173 l. 3 ; n° 101 (1492) 174-177 ll. 3, 16 et 21 ; n° 103 (1501-1503 ?) 180-183 l. 25 ; n° 104 (1503) 184-188 ll. 2, 23-24 et 25-26 ; 31-32.

de documents<sup>80</sup>. Ce corpus, bien que réduit (21 mentions), permet une comparaison entre des données homogènes pour la période byzantine (900-1400) et ottomane (1400-1600). Il est en effet nécessaire de neutraliser le biais de composition du corpus général par période. Si la documentation étatique ottomane diffère par sa structure spatiale des sources ecclésiastiques et monastiques grecques, le même écart est en effet susceptible d'exister avec les actes étatiques byzantins. Ceux-ci constituant la majorité du corpus pré-1400, la différence de composition des sources par période pourrait à elle seule expliquer l'évolution apparente. La figure 4 présente la forme des mentions de pâturages par période, selon qu'elles emploient une terminologie technique ou une description fonctionnelle<sup>81</sup>. La quantité limitée de données pose la question de leur représentativité ; les résultats ont donc une valeur surtout indicative. Néanmoins, les données suggèrent une réelle évolution dans la terminologie des documents à usage interne après la conquête ottomane. La terminologie technique, reprenant le vocabulaire des actes officiels, constitue la majorité des mentions à la période byzantine, mais disparaît presque entièrement après 1400. Le changement de pouvoir politique et de tradition administrative semble bien induire une rupture dans les catégories spatiales employées par l'Église et les monastères, malgré leur continuité institutionnelle.

Période	Terminologie technique	Description fonctionnelle	Toutes catégories
900-1400	57,1	42,9	100.0
1400-1600	15,4	84,6	100.0
<b>Total</b>	33,3	66,7	100.0

**Fig. 4 :** Taux des mentions de pâturages dans les sources grecques ecclésiastiques et monastiques par type et par période, 900-1600

Plusieurs moteurs possibles de transformation peuvent être évoqués. D'une part, les documents grecs d'époque ottomane emploient une langue plus proche du grec vernaculaire de leur temps que les actes de la chancellerie byzantine. Elles semblent ainsi faire une plus grande place à l'hétérogénéité du langage parlé, masquée jusque-là par le filtre de la langue officielle. Ceci suggérerait que la terminologie des actes fiscaux ne reflétait pas l'usage commun, et n'a pas été adoptée par la majorité de la population. D'autre part, la conquête ottomane crée une rupture linguistique et institutionnelle entre l'administration impériale et les milieux ecclésiastiques et monastiques, limitant les possibilités d'acquisition d'une tradition devenue, en tout état de cause, obsolète. Il devient inutile de maîtriser un vocabulaire que n'emploient

---

<sup>80</sup> Le moine désigné comme représentant et arbitre de l'ensemble de la communauté monastique de l'Athos.

<sup>81</sup> Cette catégorie comprend à la fois les pâturages spécialisés et génériques des figures 1, 2 et 3.

pas les recenseurs et percepteurs ottomans. En revanche, cette configuration entraîne la circulation de nouveaux termes liés au pastoralisme.

### **Les mécanismes d'enregistrement des toponymes**

Quels sont les mécanismes par lesquels les administrations enregistrent les toponymes pastoraux ? Demander comment un toponyme entre pour la première fois dans la documentation conduit à distinguer deux choses : l'origine du toponyme et sa réception par les institutions. En déterminant l'origine d'un toponyme, il est possible d'éclairer le point de vue qu'il exprime sur l'espace. En étudiant sa réception, l'enjeu est d'interroger les rapports entre différentes représentations du territoire : celle des populations qui le pratiquent, celle des propriétaires et celle des institutions étatiques. L'origine d'un toponyme peut tout d'abord être recherchée dans la première occurrence écrite (et conservée) d'un toponyme.

Plusieurs cas de figure se distinguent. Le premier correspond au don ou à la cession d'un pâturage par un autre propriétaire ou l'État lui-même. Ainsi, l'empereur Andronic II Paléologue accorde par un chrysobulle de 1319 deux pâturages d'été fiscaux (*δημοσιακή πλανηνή*) nommés Matzista et Saint-Dèmètrios Pterôtos au monastère de Chilandar<sup>82</sup>. Du fait de leur statut fiscal, ces biens, ainsi que leur nom, doivent déjà se trouver dans les archives impériales au moment de la cession. Dans cette situation, le toponyme, lors de sa première occurrence, relève déjà de la mémoire institutionnelle. Dans d'autres cas, le rédacteur de l'acte officiel s'appuie sur les indications fournies par le requérant. Un autre chrysobulle du même empereur confirme en 1321 les biens du monastère du Prodrome. Dans le préambule de l'acte, il précise se fonder sur la liste des biens fournie par les moines eux-mêmes<sup>83</sup>. Ceux-ci peuvent de cette manière faire reconnaître leur représentation et organisation de l'espace par le souverain. Leur propre rapport s'appuie sur les actes de donation ou de confirmation d'Andronic II, tout en introduisant des variations reflétant l'évolution de leurs possessions foncières. Ainsi apparaît l'interaction forte entre les représentations du territoire des propriétaires et celles de l'État byzantin, toutes opérant dans les mêmes paramètres.

Ces deux mécanismes d'enregistrement reposent sur l'écrit et concernent des acteurs dont le rapport aux espaces en question n'est qu'indirect. En dernier ressort, l'essentiel des toponymes, surtout les microtoponymes dont font partie les pâturages, provient des groupes pratiquant l'espace nommé. Il faut donc comprendre comment les textes intègrent les toponymes transmis par voie orale au sein des communautés locales. Bien que les traces d'oralité dans l'écrit soient difficiles à saisir, certains indices permettent de cerner la place des représentations spatiales des communautés locales dans les actes administratifs.

Plusieurs documents du corpus se présentent explicitement comme la retranscription de témoignages oraux. C'est notamment le cas d'un acte du XII<sup>e</sup> siècle remettant les moines

---

<sup>82</sup> ŽIVOJINOVIĆ – KRAVARI – GIROS 1998, n° 42 (1319) 265-270 ll. 136-138.

<sup>83</sup> BÉNOU 1998, n° 187 (1321) 365-369 ll. 8-11.



d'Ivion en possession d'un pâturage d'été usurpé par le monastère de Sainte-Anastasie<sup>84</sup>. Le fragment conservé consiste en une série de quarante-sept témoignages d'usagers du pâturage de Radolibos visant à en déterminer le propriétaire légitime. Ce texte semble à première vue donner un accès immédiat au discours des pasteurs sur leurs pratiques et leurs espaces, comme le suggère l'emploi de la première personne dans certains témoignages :

Ἀλλὰ καὶ τὸ λοιπὸν πλῆθος τοῦ χωρίου Βελτζιστας πάντες ἀναφα[ν]δῶν ἔλεγον ὅτι τὸν καθαρπαγέντα νῦν τόπον παρὰ τῶν Ἁγιοναστασιτῶν τοὺς Ἰβηρας δεσπότης γνωρίζομεν ἐξ ἀρχῆς καὶ πρὸς αὐτοὺς τὴν νομὴν καὶ τὴν ὀφειλὴν τοῦ ὄρους κατεβαλλόμεθα ὅτε καὶ ἐν χρεῖα ἐγενόμεθα<sup>85</sup>.

Mais encore, en ce qui concerne le reste de la population du *chôrion* de Beltzista, tous ceux qui ont comparu ont déclaré publiquement que « le terrain maintenant accaparé par les moines de Sainte-Anastasie, nous en reconnaissons les moines d'Ivion comme propriétaires depuis l'origine, et c'est à eux que nous versions le droit de pâturage et l'*opheilè* de la montagne lorsque nous en avons besoin ».

En réalité, il ne donne que l'apparence du discours direct. En tant que citation collective, il ne peut s'agir que d'un discours indirect libre synthétisant les témoignages effectifs. De plus, le registre de langue, homogène avec le reste de l'acte, suggère le caractère reconstruit de la citation. Une analyse plus détaillée des témoignages montre que le discours des habitants est intégralement réélaboré par le rédacteur du document. La répétition de formules figées en est l'indice le plus probant : de cette manière, la formule « terrain maintenant accaparé par les moines de Sainte-Anastasie » (τὸν καθαρπαγέντα νῦν τόπον παρὰ τῶν Ἁγιοναστασιτῶν) apparaît, avec quelques variations, onze fois dans le texte<sup>86</sup>. L'auteur réécrit donc les propos entendus avec ses propres éléments de langage, montrant la standardisation de la mémoire des événements et des représentations locales de l'espace par l'administration.

Le processus de transposition des représentations vernaculaires dans le discours administratif peut même s'apparenter à une véritable traduction. L'acte de délimitation d'un domaine, datant du premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle et conservé dans les archives du monastère de Saint-Jean-Prodrome, contient le passage suivant :

Ἐπεὶ δὲ εἰσὶν ἐπάνω τοῦ βουνοῦ εἰς τὴν πλανινὴ καὶ μάνδραι, ἃς κλεατίνας ἐγγωρίως φάσιν<sup>87</sup>.

---

<sup>84</sup> LEFORT 1994, n° 54 (XII<sup>e</sup> siècle, après 1139) 61-65.

<sup>85</sup> *Ibidem*, ll. 7-9.

<sup>86</sup> *Ibidem*, ll. 6-7, 8, 12, 15, 15-16, 21-22, 26, 30, 31, 36-37 et 40-41.

<sup>87</sup> BÉNOU 1998, n° 128 (XIV<sup>e</sup> siècle, avant 1329) 216-218 ll. 34-35.

De plus, des bergeries qu'on appelle localement *kleatinas* se trouvent sur la montagne, au pâturage d'été.

Le terme *kleatina* est d'origine slave, et semble dérivé du vieux-slave κλѣтъ, signifiant « maison », « cabane »<sup>88</sup>. Son usage indique que la population locale, du moins les pasteurs, parle une langue slave ou incorpore dans son vocabulaire une forte proportion de termes slaves du fait de contacts prolongés. Les deux situations sont observées dans la région de Serrès, où se trouve le pâturage<sup>89</sup>. Le document révèle comment les administrateurs procèdent pour convertir la diversité des dénominations locales en un vocabulaire standardisé et lisible par les autorités. La précision de l'auteur est rare, mais elle suggère qu'il est fréquent qu'un terme employé dans la documentation, même d'usage courant comme *mandra*, recouvre une appellation locale différente. L'enregistrement des toponymes et représentations de l'espace dans les textes suppose donc toujours une opération de reclassification au sein de catégories préexistantes.

Malgré ces contraintes fortes, il existe bien un type de document où la connaissance du territoire des populations locales peut être directement sollicitée, bien qu'elle ne soit pas reconnue en tant que telle. Les délimitations de biens réclament en effet un degré de précision impossible à atteindre sans le concours des résidents ou usagers de l'espace en question. La forme et le vocabulaire des délimitations restent fortement standardisés, mais les microtoponymes permettant la navigation dans l'espace doivent être fournis par les guides locaux du géomètre<sup>90</sup>. À titre d'exemple, un acte du monastère de Lavra, datant de 1321, décrit τῆς ὀμαλίας τῆς ὀνομαζομένης Μανδρεινέας τοῦ Νικολιτζᾶ<sup>91</sup>. Le nom μανδρεινέα/μανδρειναία, dérivant vraisemblablement de μάνδρα, n'est connu par aucun autre texte grec. Un tel hapax, sans équivalent dans le répertoire lexical du géomètre, ne peut provenir que de la population locale. Par ailleurs, le nom est associé à un individu, vraisemblablement un propriétaire ou utilisateur passé ou présent, ancrant le toponyme dans la mémoire des rapports sociaux locaux. Ainsi, la mémoire spatiale des communautés locales a une place réduite mais réelle dans l'économie des actes administratifs.

### **Les mécanismes de transmission des toponymes**

Comment se transmettent et se transforment les toponymes, une fois enregistrés par l'administration ? La pérennité de l'autorité byzantine en Macédoine sur une période pluriséculaire permet et encourage la conservation ainsi que le remploi des documents préexistants, fournis par les propriétaires de biens ou déjà à la disposition des officiers de l'État. L'administration, même provinciale, possède une mémoire institutionnelle sur laquelle peuvent

---

<sup>88</sup> BOJANDŽIEV 2016, 325.

<sup>89</sup> LEFORT 2006b, 265-278.

<sup>90</sup> LEFORT 2006b, 361-373.

<sup>91</sup> LEMERLE 1977, n° 108 (1321) 180-219 ll. 801-802.

s'appuyer les agents successifs. De cette manière, « le torrent d'hiver nommé "Bergeries valaques" » (τὸν ξηροχείμαρρον τὸν ὀνομαζόμενον Βλαχομάνδρεια) apparaît sous une forme strictement identique dans deux délimitations, datées de 1300 et 1321, rédigées par des recenseurs différents<sup>92</sup>. Constantin Pergamènos et Georges Pharisée, les recenseurs de 1321, ont dû s'appuyer sur l'acte de leur prédécesseur Dèmètrios Apelméné, ou bien le prototype que lui-même a employé. Il est donc possible de supposer la transmission d'archives d'un officier à l'autre.

Dans le même temps, les toponymes sont également préservés par les propriétaires, au sein des documents administratifs confirmant leurs droits sur leurs biens. La situation des archives familiales est difficile à établir. En revanche, les grandes institutions ecclésiastiques et monastiques entretiennent une mémoire institutionnelle parallèle, qu'elles mobilisent régulièrement pour défendre leurs droits. Ce faisant, elles contribuent à la stabilité des toponymes dans le temps. À partir de la période paléologue, les monastères de Macédoine semblent demander la confirmation de leurs biens à intervalles réguliers, notamment à chaque passation de pouvoir, pacifique et a fortiori violente. À cette occasion, les moines présentent les titres garantissant leur propriété, à partir desquels le souverain élabore un acte de confirmation. Ainsi, lorsque Stefan Dušan, alors kral de Serbie, conquiert la Macédoine byzantine en 1345, les moines du monastère de Saint-Jean-Prodrome lui demandent de garantir leurs biens. Dans son acte de confirmation, le souverain précise s'appuyer sur les chrysobulles, *prostagmata* et actes de mise en possession des empereurs précédents, que seuls les moines ont pu lui fournir<sup>93</sup>. Cette pratique se poursuit auprès des sultans ottomans. Un acte de Murad II, émis sept jours après la conquête de Thessalonique en 1430, confirme les biens des moines de l' Athos, d'après les ordonnances de son père Mehmed I<sup>er</sup> qu'ils lui ont présentées<sup>94</sup>. Les toponymes contenus dans le document originel se retrouvent de cette manière réemployés et reconnus par le nouveau souverain, produisant une chaîne autoréférentielle. L'interaction entre la mémoire des monastères et celle des États est donc un élément central de la continuité des toponymes dans le temps.

La transmission des toponymes s'accompagne souvent de leur transformation au fil du temps. Celle-ci peut affecter le toponyme lui-même ou son référent. La transformation des toponymes peut être endogène et provenir de : 1. l'existence de variantes synchroniques, notamment entre registre administratif et vernaculaire, ou entre communautés linguistiques ; 2. l'évolution phonologique régulière de la langue ; 3. la corruption du toponyme lors de son enregistrement ou de la copie d'un document. Ces facteurs expliquent la grande variabilité des toponymes apparaissant dans la documentation, tel que Torônè en Chalcidique, connu dès

---

<sup>92</sup> LEMERLE 1977, n° 90 (1300) 77-95 II. 264-265 ; n° 108 (1321) 180-219 I. 395.

<sup>93</sup> GUILLOU 1955, n° 39 (1345) 124-131 II. 9-14.

<sup>94</sup> LEFORT 2019, appendice XI, n° 3 (1430) 416-417.

l'Antiquité, alternant avec la forme Térônè attestée en lien avec plusieurs pâturages aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>95</sup>.

Cette transformation peut aussi être exogène et refléter alors l'initiative des propriétaires ou administrateurs de réorganiser les biens et les noms servant à les classer. L'exemple des toponymes de Psalis et Phournia, sur la presqu'île de Longos, illustre bien l'interaction entre structure foncière, pratiques de documentation et évolution des toponymes. Dans un *praktikon* du monastère de Xénophon, datant de 1318, les deux toponymes désignent deux domaines distincts, enregistrés consécutivement mais séparément<sup>96</sup>. Ils figurent à nouveau dans deux *praktika* réalisés pour des propriétaires individuels en 1321, mais y sont consignés ensemble, comme deux sites produisant une seule source de revenu, dont des droits de pâturage<sup>97</sup>. Enfin, dans un dernier *praktikon* de Xénophon, rédigé en 1338, les deux toponymes fusionnent sous la forme Psalidophourna, désignant un unique domaine, dont les parèques, les revenus et la superficie sont comptés comme une seule unité<sup>98</sup>. Ce nom composite se pérennise ensuite, au point d'être à l'origine d'un gentilé, attesté par la formule « la terre des Psalidophourniôtoi » (τῆ γῆ τῶν Ψαλιδοφουρνιωτῶν) présente dans le chrysobulle confirmatoire de 1352 émis par Stefan Dušan en faveur du monastère<sup>99</sup>. Ce dossier montre bien comment l'administration considère ces toponymes avant tout comme des étiquettes identifiant des droits et revenus : lorsque ceux-ci fusionnent pour des raisons comptables, tenant à la consolidation des domaines du propriétaire, l'existence de deux toponymes devient superflue. L'un des toponymes préexistants peut alors être conservé pour désigner le tout, ou bien, comme dans ce cas, une nouvelle entité spatiale peut être créée, dotée d'un toponyme composite. Sur le temps long, les stratégies foncières des propriétaires peuvent bien altérer la forme même des toponymes et les représentations du territoire.

La transmission des toponymes peut également conduire à les séparer de leur référent originel. Ainsi, un toponyme, une fois reconnu par les acteurs locaux ou les institutions, peut être réassigné suivant les évolutions du système de peuplement ou des structures foncières. C'est le cas du toponyme de Sibrèn, attesté pour la première fois en 975 comme métoque du monastère d'Ivion, sur la péninsule de Kassandreia<sup>100</sup>. Il s'agit à l'origine d'un domaine et d'un site de peuplement. Cependant, il apparaît à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, dans un chrysobulle confirmant les biens du haut dignitaire Dèmètrios Mourinos, comme un pâturage d'hiver contenant en son sein un village abandonné<sup>101</sup>. Les mentions ultérieures de Sibrèn au XIV<sup>e</sup>

---

<sup>95</sup> SOUSTAL 2022, 1157-1159 ; LEMERLE 1977, n° 97 (1304) 127-135 ll. 11-12 et 41 ; LEMERLE 1988, n° 47 (1446 ?) 161-162 ll. 2-3.

<sup>96</sup> PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 12 (1318) 119-125 ll. 17-44 et 44-48.

<sup>97</sup> PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 15 (1321) 137-140 ll. 24-26 ; n° 16 (1321) 141-144 ll. 20-24.

<sup>98</sup> PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 25 (1338) 184-197 ll. 96-134.

<sup>99</sup> PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 29 (1352) 207-210 l. 13.

<sup>100</sup> SOUSTAL 2022, 981-982.

<sup>101</sup> OIKONOMIDÈS 1984, n° 9 (1280/1281) 105-109 l. 26-27.

siècle ne le connaissent plus que comme un pâturage d'hiver<sup>102</sup>. Le nom du village est réemployé pour désigner la fraction de son territoire conservant une fonction productive après son abandon ; le toponyme persiste, mais son référent et sa catégorie spatiale changent.

En définitive, l'enregistrement et la transmission des toponymes ne reflètent pas une géographie déjà donnée, mais constituent une mise en ordre discursive du territoire, formant un système renvoyant autant à lui-même qu'à l'espace représenté.

Après avoir établi les conditions de possibilité et d'émergence de lieux pastoraux dans les Balkans médiévaux, puis les formes de connaissance et de mémoire institutionnelles dans lesquelles ceux-ci s'inscrivent, cette étude peut aborder deux types de sites pastoraux spécialisés : les pâturages d'été et d'hiver. Les pâturages saisonniers constituent en effet l'exemple le plus abouti de sites pastoraux pouvant devenir des lieux à part entière, dotés d'un nom.

### Étude de cas : les pâturages d'été

Le même terme désigne les pâturages d'été dans les textes byzantins et slaves : *planinè/planina* (πλανινή/πλανινά, планина). En Macédoine, il est attesté 39 fois dans la documentation byzantine de langue grecque, sur une période d'un peu plus de trois siècles (1083-vers 1390)<sup>103</sup>. Il est conservé pour la première fois en grec dans le *typikon* du monastère de la Théotokos Pétriziôtissa, dite de Bačkovo, daté de décembre 1083 :

τὸ κάστρον τὸ ὀνομαζόμενον Βάνισκα σὺν τῇ Βρύσει καὶ τοῖς λοιποῖς αὐτοῦ  
πᾶσι χωρίοις τε καὶ ἀγριδίοις, ἔτι τε καὶ ταῖς πλανηναῖς μετὰ πάσης αὐτῶν τῆς  
περιοχῆς καὶ ἀρχαίας διακρατήσεως<sup>104</sup>.

le kastron appelé Baniska avec Brysis, tous ses *chôria* et ses agridia, et encore  
les pâturages d'été, avec tout leur territoire et toutes leurs possessions  
d'autrefois<sup>105</sup>.

Le vocable est d'origine slave, signifiant étymologiquement un « plateau d'altitude », une « montagne arrondie, haute, portant des croupes herbeuses »<sup>106</sup>. Dans les textes grecs et slaves médiévaux, il désigne toujours un pâturage d'été situé en altitude. En bulgare et en macédonien, il a évolué à la période postbyzantine vers le sens plus général de « montagne »,

---

<sup>102</sup>PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 17 (1322) 145-150 l. 4 ; n° 22 (1333) 169-173 l. 5-6 ; n° 25 (1338) 184-197 l. 42-43 ; n° 29 (1352) 207-210 l. 14 ; ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΗΣ 1984, n° 22 (1344) 163-165 l. 22.

<sup>103</sup>GAUTIER 1984, 37 l. 284 ; PAVLIKIANOV 2014, n° 56 (XIV<sup>e</sup> siècle, avant 1392) 435-440 l. 25-26.

<sup>104</sup>GAUTIER 1984, 37 l. 282-284

<sup>105</sup> GAUTIER 1984, 36, revu par l'auteur.

<sup>106</sup> Respectivement, DURIDANOV 1996, 302-303, et ANCEL 1933, 4.

qu'il conserve aujourd'hui<sup>107</sup>. Considérant l'origine du terme, il n'est pas étonnant que les premières mentions au XI<sup>e</sup> siècle concernent les régions pleinement slavophones des Rhodopes et d'Ohrid<sup>108</sup>. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, cependant, le terme est appliqué à des régions plus méridionales au peuplement grec et slave mixte<sup>109</sup>. En réalité, il semble d'usage courant dès sa première attestation. Aucun texte ne commente son usage ou ne propose une glose, indiquant qu'il est compris dès cette époque par l'essentiel des destinataires. Il apparaît d'emblée avec un sens technique précis, qu'il conserve durant toute la période étudiée. Le terme et les pratiques économiques qu'il suppose sont donc intégrés dès le XI<sup>e</sup> siècle au cadre administratif byzantin.

Le terme apparaît-il dans la tradition administrative byzantine en même temps que la réalité qu'il décrit, ou révèle-t-il de manière différée un phénomène déjà bien ancré ? La présence de pâturages individualisés de grande taille, situés sur les hauts plateaux de montagne à distance du reste des terres agricoles, pourrait être un phénomène relativement récent aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles<sup>110</sup>. Il constitue en tout état de cause l'aboutissement d'une dynamique enclenchée dès le IX<sup>e</sup> siècle dans le sud de la Macédoine. Les conflits répétés des moines de l'Athos avec leurs voisins révèlent dès cette époque la pression structurelle pour repousser les pâturages collectifs en altitude<sup>111</sup>. La situation dans le reste de la Macédoine avant le milieu du XI<sup>e</sup> siècle reste presque entièrement inconnue, posant d'autant plus problème que les pâturages d'été y sont concentrés par la suite.

Le processus d'adoption du terme par l'administration byzantine reste donc difficile à situer et à dater. Seules quelques hypothèses peuvent être émises en l'état actuel de la documentation. Le mot a pu passer dans le langage courant des populations tant grecques que slaves, puis être intégré au vocabulaire administratif à mesure que la transhumance devenait un facteur structurant de l'économie de la Macédoine. Le terme apparaissant dans la documentation quelques générations après la conquête définitive de l'Empire bulgare en 1018, dans des régions auparavant soumises à son autorité, un lien de causalité peut être envisagé, sans pouvoir être établi avec certitude. Deux canaux de transmission sont envisageables : l'usage du terme dans les lois ou le système fiscal bulgare, repris après la conquête byzantine ; une prévalence plus grande de ce type d'espace dans les territoires conquis, aboutissant à la généralisation de l'appellation dans le vocabulaire administratif byzantin. Un processus de formalisation interne au système byzantin ne peut pas être exclu.

Les 39 mentions de pâturages d'été dans la documentation grecque distinguent 27 sites différents, dont 17 sont identifiés par un toponyme (63% des sites). Il apparaît ainsi que les pâturages d'été peuvent constituer des lieux au sens fort, disposant d'une identité et donc d'un nom distincts. Cette autonomie dans les représentations ne va pas de soi, mais est permise et

---

<sup>107</sup> PAVLIKIANOV 2014, 436.

<sup>108</sup> GAUTIER 1984, 37 ll. 282-284 ; GAUTIER 1986, lettre 85 (1097-1104 ?) 447 ll. 31-32.

<sup>109</sup> GAUTIER 1974, 123 ll. 1542-1544 ; LEFORT 1994, n° 54 (XII<sup>e</sup> siècle, après 1139) 61-65 ll. 1-2, 15-16 et 45.

<sup>110</sup> LEFORT 2006b, 183.

<sup>111</sup> Cf. *supra*.

renforcée par une autonomie économique et foncière. La figure 5 indique les mentions de pâturages d'été suivant qu'ils sont nommés ou non, enregistrés seuls ou associés à un autre domaine. Des 13 mentions de pâturages associés à un domaine, seules deux nomment le pâturage (15%), tandis que 21 des 26 mentions de pâturages indépendants l'identifient par un toponyme (81%). L'enjeu classificatoire reste bien déterminant : s'il est nécessaire de nommer un pâturage formant une propriété indépendante pour l'indexer dans l'ensemble des biens d'un propriétaire donné et l'imposer correctement, un tel degré de précision s'avère superflu lorsque le pâturage se subsume dans les droits d'un domaine. C'est pour cette raison que plusieurs actes du XIV<sup>e</sup> évoquent un *agridion* nommé Kéranitza, situé au pied du Mont Ménécée et partagé par les monastères de Saint-Jean-Prodrôme et d'Iviron, sans jamais identifier le pâturage qui lui est associé, lui aussi partagé<sup>112</sup>. La délimitation des deux domaines rend clair que le pâturage, situé en surplomb de l'*agridion*, est traité comme une extension de son territoire, lequel s'étend jusqu'au sommet du massif montagneux<sup>113</sup>. Du point de vue légal, le pâturage ne possède donc aucune autonomie relativement au site de peuplement voisin, expliquant le silence des textes. L'absence de distinction légale ainsi que la trop grande proximité des deux espaces semble empêcher la formation d'une identité spatiale distincte.

Il n'en ressort pas moins que les pâturages d'été sont majoritairement enregistrés comme des biens indépendants (67% des mentions). Même sans nom enregistré par la documentation, les pâturages d'été peuvent fonctionner comme des domaines autonomes<sup>114</sup>. Ceci s'explique par leur distribution spatiale et leur fonctionnement économique : situés dans les massifs montagneux, ils sont souvent physiquement disjoints de tout autre bien du propriétaire et fonctionnent en réseau avec des pâturages d'hiver localisés à une distance parfois considérable, pouvant atteindre des centaines de kilomètres (cf. annexe). La ségrégation spatiale des domaines pastoraux et agricoles peut même conduire à une spécialisation régionale dans l'un ou l'autre type de production, du moins dans les stratégies d'acquisition des propriétaires. Il est symptomatique qu'aucun monastère athonite ne possède à la fois des pâturages d'été et des domaines à caractère agricole dans la région de Melnik au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>115</sup>. Les pâturages d'été constituent généralement une unité foncière et économique autonome, qu'il est de ce fait utile pour les populations, les propriétaires et l'État de traiter à part. Même associés à un site de peuplement, les pâturages d'été peuvent être perçus comme un lieu distinct doté d'un nom : c'est le cas du pâturage de Kténiá, lié au village de Radolibos, Pesthlabis associé à Loktista et Kozoucha associé à Chostianè<sup>116</sup>. Ces paires de toponymes indiquent bien l'autonomie

---

<sup>112</sup> BÉNOU 1998, n° 127-129 ll. 211-220 ; n°128 (XIV<sup>e</sup> siècle, avant 1329) 216-218 ll. 35-39 ; LEFORT 1995, n° 90 (1346) 116-123 ll. 14-16 ; n° 91 (1351) 123-130 l. 45 ; n° 94 (1357) 141-146 ll. 17-19.

<sup>113</sup> BÉNOU 1998, n° 128 (XIV<sup>e</sup> siècle, avant 1329) 216-218.

<sup>114</sup> GAUTIER 1986, lettre 85 (1097-1103), 447 ll. 31-32 ; LEFORT 2006a, n° 78 (1332) 82-84, ll. 2-4 et 7.

<sup>115</sup> PAVLIKIANOV 2014, 59-60 ; ŽIVOJINOVIĆ – KRAVARI – GIROS 1998, 69 ; LEFORT 2019, 27-28 ; LEFORT 1994, 44 ; REGEL – KURTZ – KORABLEV 1975, n° 9 (1346) 24-27 ll. 39-44.

<sup>116</sup> LEFORT 1995, n° 87 (1341) 79-109 ll. 266-267 ; REGEL – KURTZ – KORABLEV 1975, n° 8 (1344) 22-23 ll. 20-21 ; LEMERLE 1970, appendice II (date inconnue) 362-364 ll. 45-48.

symbolique que peuvent acquérir les pâturages, au point de devenir des référents de la géographie locale au même titre que les sites de peuplement.

	Mentions de pâturages indépendants	Mentions de pâturages associés à un domaine	Total
Mentions de pâturages nommés	21	2	23
Mentions de pâturages non-nommés	5	11	16
Total	26	13	39

Fig. 5 : Mentions de pâturages d'été dans les sources de langue grecque par nom et contexte spatial, 900-1600

Quelle est l'étymologie des noms désignant les pâturages d'été ? En termes linguistiques, sur un total de 17 pâturages nommés, 11 noms sont d'origine slave (65%), 5 d'origine grecque (29%) et un d'origine inconnue (6%). Ce phénomène reflète la concentration des sites dans les territoires slavophones du nord de la Macédoine ainsi que la surreprésentation des populations slavophones dans les espaces de montagne du sud de cette région<sup>117</sup>. Parmi les toponymes dont l'étymologie est certaine, quatre types peuvent être identifiés. Le premier nomme une parcelle par son propriétaire ; avec le temps, ce nom initialement descriptif se fossilise pour devenir un lieu-dit. C'est le cas du pâturage de Skorèbètza, en Chalcidique, connu par deux actes de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, dont les textes permettent d'identifier le propriétaire initial, un certain Skorès, attesté au début du siècle<sup>118</sup>.

Le deuxième type, apparenté, nomme le pâturage par une église ou un saint. Cette référence peut être générique, comme le toponyme Tzerkbista, attesté au XIV<sup>e</sup> siècle, lié au bulgare църквица signifiant « petite église » ou « chapelle »<sup>119</sup>. Un tel nom pourrait désigner un lieu de culte local situé à proximité du pâturage. Le toponyme peut également se référer à un saint particulier, tel que Saint-Dèmètrios Ptéròtos (*i.e.* « l'ailé ») ou les Saints-Théodores<sup>120</sup> ;

<sup>117</sup> LEFORT 2006b, 273-274 et 277.

<sup>118</sup> PAVLIKIANOV 2014, n° 56-57 (avant octobre 1392 ; 1392) 435-443 ; SOUSTAL 2022, 994.

<sup>119</sup> REGEL – KURTZ – KORABLEV 1969, n° 27 (1328) 61-64 ll. 32-35 ; n° 33 (1342) 76-79 ll. 46-48 ; BOJANDŽIEV 2016, 523.

<sup>120</sup> Respectivement, ŽIVOJINOVIĆ – KRAVARI – GIROS 1998, n° 42 (1319) 265-270 ll. 136-138, et LEFORT 1995, n° 90 (1346) 116-123 ll. 21-22 ; n° 94 (1357) 141-146 ll. 26.



dans ce dernier cas, il est clair que l'église en question est le métoque dont relève le site<sup>121</sup>. Un tel nom peut alors être une autre manière de préciser le propriétaire du terrain.

La troisième catégorie identifie le pâturage par un fait topographique. C'est le cas des pâturages d'Asprè Pétra<sup>122</sup> (« Pierre blanche ») et de Grasdéna, dont le nom semble dériver du moyen-bulgare огражденъ, participe passé passif du verbe оградити, « enclore », désignant possiblement les caractéristiques topographiques de la montagne ou bien la clôture physique du pâturage<sup>123</sup>.

La quatrième catégorie comprend les toponymes fonctionnels, inscrivant dans leur nom même la finalité pastorale du site. Les toponymes de Krabitza (dérivé du bulgare-macédonien крава, « vache »<sup>124</sup>) et tou Boos to Pègadin (τοῦ Βοὸς τὸ Πηγάδι, « le puits du boeuf »<sup>125</sup>) indiquent une association forte avec des bovins, tandis que celui de Pouzouchia, apparaissant aussi sous la forme Kozoucha, trouve un équivalent dans le bulgare кожух (« vêtement en fourrure », « peau (de mouton) », renvoyant, sinon au pâturage lui-même, du moins aux produits dérivés de son usage<sup>126</sup>). Les toponymes fonctionnels suggèrent une continuité des usages pastoraux dans ces espaces sur le long terme.

Deux phénomènes ressortent de cet aperçu. Aucun nom de pâturage d'été ne peut être identifié clairement comme un site de peuplement, à la différence des pâturages d'hiver, soulignant la distance tant physique que symbolique qui les sépare<sup>127</sup>. Néanmoins, l'existence et la variété des toponymes montrent la forte anthropisation des zones de montagne, dont les sommets et les plateaux d'altitude ne forment pas une masse indifférenciée, mais sont au contraire individualisés par les populations, appropriés tant par l'usage économique que par l'acte de nommer. Les montagnes s'intègrent donc pleinement dans les représentations du territoire, à l'échelle des communautés locales comme de l'État.

Le lien entre pâturages d'été et montagnes est extrêmement étroit. Plusieurs indices suggèrent que le nom du pâturage s'assimile souvent à la montagne sur laquelle il se trouve. Le toponyme Pouzouchia/Kozoucha, identifié à un pâturage au XII<sup>e</sup> siècle, désigne aujourd'hui une montagne à la frontière de la Grèce et de la Macédoine du Nord, sous la forme Kožuf<sup>128</sup>. De même, le pâturage de Grasdéna, attesté au XIV<sup>e</sup> siècle, nommé dans les textes slaves Огражденъ, partage son nom avec le massif contemporain de l'Ogražden<sup>129</sup> ; les textes ne

---

<sup>121</sup> LEFORT 1995, n° 90 (1346) 116-123 ll. 18-22 ; n° 94 (1357) 141-146 ll. 26-28.

<sup>122</sup> PAVLIKIANOV 2014, n° 14 (1289) 181-191 ll. 64-65.

<sup>123</sup> PETIT – KORABLEV 1975, n° 131 (1333-1341) 275-276 ll. 19-20 ; DURIDANOV 1996b, 186-187.

<sup>124</sup> LEMERLE 1970, n° 66 (1184) 341-345 ll. 12-16.

<sup>125</sup> BOMPAIRE 2001, n° 38 (1305 ou 1320) 224-228 ll. 14-15 ; n° 68 (1329) 370-376 l. 79.

<sup>126</sup> SOUSTAL 2022, 612-613. Sur Pouzouchia voir LEMERLE 1970, n° 66 (1184) 341-345 ll. 1-2 ; sur Kozoucha voir LEMERLE 1970, appendice II (date inconnue) 362-364 l. 47.

<sup>127</sup> Cf. *infra*.

<sup>128</sup> SOUSTAL 2022, 612-613.

<sup>129</sup> DURIDANOV 1996b, 186-187.

permettent pas d'identifier formellement le toponyme ancien et contemporain, mais elles les situent tous deux dans un même espace compris entre les villes de Štip et de Melnik, indiquant à tout le moins une convention régionale. Dans de tels cas, le référent premier du toponyme ne peut être assuré : désigne-t-il à l'origine la montagne ou le pâturage ? Les documents indiquent une forte indétermination entre les deux catégories : certains pâturages sont désignés comme *bounion*, « montagne », ou *planina*, « pâturage d'été », selon les documents<sup>130</sup>. De plus, le référent de certains toponymes oscille entre le pâturage ou le lieu-dit que se trouve occuper le pâturage, tel que Kténia, sur le massif du Pangée<sup>131</sup>. Cette hésitation tient à la fonction de la documentation, dont l'objet est l'association de droits et revenus à un propriétaire plus que la cartographie du territoire. Elle révèle la confusion, tant pour l'État que les populations, entre le lieu et sa fonction économique. Cette indétermination explique le glissement sémantique du terme *planina* en bulgare et en macédonien à l'époque post-byzantine.

Les références directes aux pâturages d'été disparaissent de la documentation de langue grecque après le XIV<sup>e</sup> siècle, et avec elles le terme *planina*. Ceci tient pour partie à un effet de sources : le corpus étudié éclaire essentiellement la Chalcidique et le sud de la Macédoine à partir du XV<sup>e</sup> siècle, où les pâturages d'été sont plus rares. Les documents turcs indiquent en effet que les moines de l'Athos conservent ou regagnent la propriété de certains pâturages d'été<sup>132</sup>. La postérité du terme *planina* dans les représentations spatiales des monastères ou des populations hellénophones de Macédoine est difficile à retracer, sinon pour observer que le terme semble disparaître de la langue grecque, n'étant relevé par aucun dictionnaire historique ou contemporain de la langue<sup>133</sup>. Le concept de « pâturage d'été » ne disparaît pas pour autant de la langue grecque ; il réapparaît au XVII<sup>e</sup> siècle sous la forme typiquement néo-hellénique de ἐξεκαλοκαριάσμα<sup>134</sup>.

### Étude de cas : les pâturages d'hiver

L'émergence des pâturages d'hiver comme lieux individualisés et nommés suit une chronologie distincte des pâturages d'été. Le terme spécifique employé par la documentation grecque est χειμάδιον ou, dans certains textes tardifs, ἐξεχειμάδιον, attesté 25 fois dans le corpus entre 1281 et le courant du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>135</sup>. Le terme possède le même sens en grec moderne, sous la forme χειμαδιό<sup>136</sup>. Contrairement à *planina*, le mot *heimadion* existe déjà

---

<sup>130</sup> LEFORT 1994, n° 77 (1320) 240-251 ll. 176 et 191 ; LEFORT 1995, n° 90 (1346) 116-123 ll. 18-22 ; n° 94 (1357) 141-146 ll. 26-28.

<sup>131</sup> LEFORT 1994, n° 74 (1316) 190-210 ll. 330-331 ; LEFORT 1995, n° 87 (1341) 79-109 ll. 266-267.

<sup>132</sup> LEFORT 1995, 31-32.

<sup>133</sup> DIMITRAKOU 1953 ; KRIARAS 1968.

<sup>134</sup> LEMERLE 1988, appendice IV C (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle, après 1569) 235-239 ll. 43 et 71.

<sup>135</sup> OIKONOMIDÈS 1984, n° 9 (1280/1281) 105-109 ll. 26-27 ; LEMERLE 1988, appendice IV C (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle, après 1569) 235-239 l. 6 ; pour la datation, voir ALEXANDER 1997, 187.

<sup>136</sup> DIMITRAKOU 1953, 7814.

dans la langue grecque avant d'acquérir un sens technique, apparaissant dès le IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. dans la *Première Philippique* de Démosthène, avec le sens de « quartier d'hiver » d'une armée<sup>137</sup>. Le terme est d'usage régulier dans les textes antiques, désignant tout type de campement ou d'abri hivernal, notamment dans un contexte de guerre ou de navigation<sup>138</sup>. Il reste employé durant la période mésobyzantine, conservant son sens antique dans des textes du XII<sup>e</sup> siècle<sup>139</sup>. Le passage du sens général d'« abri hivernal » ou de « quartiers d'hiver » au sens technique de « pâturage d'hiver » ne pose pas problème : le pâturage ainsi que les bergeries associées servent à abriter et alimenter le bétail durant les mois d'hiver. Il peut donc sembler étonnant que le sens technique du terme ne soit pas attesté avant la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, deux siècles après la première attestation du terme apparemment symétrique de *planina*.

Ce paradoxe invite à distinguer la complémentarité des fonctions de la nature des sites. Un traité de géométrie fiscale du X<sup>e</sup> siècle confirme l'existence de la pratique de l'hivernage dès cette période<sup>140</sup>. En revanche, aucun texte n'associe de site déterminé à un usage hivernal avant le XIII<sup>e</sup> siècle. Le seul document antérieur à lier hivernage et espace est un ordre impérial de 1184, présentant la descente de pasteurs valaques d'une *planina* (celle de Pouzouchia/Kozoucha) pour faire paître leur bétail « sur les droits de Mogléna » (νέμουσι τὰ ζῶα αὐτῶν εἰς τὰ δίκαια τῶν Μογλένων<sup>141</sup>). Ce texte présente un contraste frappant entre la précision des pâturages d'été, tous dotés d'un nom, et le caractère générique des pâturages d'hiver<sup>142</sup>. Il semble donc que la fonction d'hivernage soit restée longtemps diffuse, répartie entre des sites variables, expliquant la stabilisation plus tardive de pâturages d'hiver pérennes. La géographie et l'écologie différenciées des sites jouent un rôle important dans ce décalage. La première différence tient au rapport entre noyaux de peuplement et pâturages : les troupeaux restent à proximité des sites de peuplement durant les mois d'hiver. C'est ce que suggère la dispersion des lieux de résidence des utilisateurs de la *planina* de Radolibos appelés à témoigner sur son propriétaire légitime : pas moins de huit villages sont mentionnés, couvrant tout le piémont occidental du Pangée<sup>143</sup>. Les troupeaux sont donc dispersés en hiver dans les basses terres et concentrés en été sur un plateau montagneux clairement identifié. Cette répartition favorise le recours aux friches et espaces incultes dispersés au sein du territoire de chaque site de peuplement<sup>144</sup>. De plus, les textes indiquent la grande variété des milieux occupés par les pâturages d'hiver au XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle : plaine littorale, vallée fluviale, marais

---

<sup>137</sup> DÉMOSTHÈNE 1968, 44 (32, ll. 3-7).

<sup>138</sup> Voir par exemple : STRABON 1975, 109 (13.1 ll. 9-15) ; DION CASSIUS 2002, 122 (42.58.4 ll. 1-6) ; HÉLIODORE 1938, 59 (5.18.3) ; EMPEREUR JULIEN 1960, lettre 98, 180 ll. 3-6.

<sup>139</sup> EUSTATHE DE THESSALONIQUE 1825, 402 ll. 40-41 ; EUSTATHE DE THESSALONIQUE 1999, oraison 18, 294-310 ll. 33-37 ; NOVOSADSKIJ – REGEL 1914, oraison 2, 131-182 et 154 ll. 18-22.

<sup>140</sup> LEFORT 1992, 62 l. 22. Pour la datation du passage, voir LEFORT 1992, 35.

<sup>141</sup> LEMERLE 1970, n° 66 (1184) 341-345 ll. 8-10.

<sup>142</sup> *Ibidem*, ll. 1-2 et 12-16.

<sup>143</sup> LEFORT 1994, n° 54 (XII<sup>e</sup> siècle, après 1139) 61-65.

<sup>144</sup> Cf. *supra*.

lacustre, espaces collinéens<sup>145</sup>. L'unité terminologique de milieux aussi variés ne va pas de soi, d'autant plus que les sites dévolus à l'hivernage du bétail occupent longtemps des espaces interstitiels du paysage agraire.

Les 25 mentions distinguent 13 sites, dont 8 sont identifiés par un toponyme propre (61% des sites). Au même titre que les pâturages d'été, mais suivant des modalités quelque peu différentes, les pâturages d'hiver peuvent devenir des lieux dotés d'une identité distincte et d'un nom. L'enjeu classificatoire mis en lumière pour les pâturages d'été demeure déterminant pour l'enregistrement de toponymes désignant des pâturages d'hiver (**fig. 6**). Alors que 10 des 17 mentions de pâturages indépendants nomment le site (59%), seules 3 des 8 mentions de pâturages associés à un domaine font de même (37%). Le toponyme répond d'abord à un besoin administratif. L'essentiel des mentions identifie les pâturages comme propriétés autonomes (68%), signalant une formalisation analogue des pâturages d'été et d'hiver à partir du XIII<sup>e</sup> siècle.

	<b>Mentions de pâturages indépendants</b>	<b>Mentions de pâturages associés à un domaine</b>	<b>Total</b>
<b>Mentions de pâturages nommés</b>	10	3	13
<b>Mentions de pâturages non-nommés</b>	7	5	12
<b>Total</b>	17	8	25

**Fig. 6** : Mentions de pâturages d'hiver dans les sources de langue grecque par nom et contexte spatial, 900-1600

Les pâturages d'hiver présentent un profil linguistique inverse aux pâturages d'été. Sur 8 pâturages nommés, 6 toponymes ont une étymologie grecque (75%), contre seulement 2 d'origine slave (25%). Ceci reflète leur distribution au sud de la Chalcidique, région où les populations hellénophones sont majoritaires tout au long de la période<sup>146</sup>. Trois catégories de toponymes se dégagent. La première désigne le pâturage par l'église ou le métoque dont il relève : c'est le cas de Hagia Triada, sur la presqu'île de Kassandreia<sup>147</sup>. La deuxième identifie le site par un lieu-dit, renvoyant généralement au paysage ou au territoire. Il s'agit du groupe le

---

<sup>145</sup> LEFORT 1973, n° 16 (1321) 116-126 ll. 81-82 ; LEMERLE 1982, acte serbe n° 4 (1352-1353) 164-167 ll. 76-87 ; LEMERLE 1977, n° 114 (1324) 291-294 l. 7.

<sup>146</sup> LEFORT 2006b, 265-278.

<sup>147</sup> ŽIVOJINOVIĆ – KRAVARI – GIROS 1998, n° 42 (1319) 265-270 ll. 139-141 ; PETIT – KORABLEV 1975, n° 58 (1321) 137-139 ll. 3-5 ; n° 138 (1351) 292-294 ll. 33-34.

plus hétérogène : les toponymes de Blagostis (du vieux slave влага, « humidité »<sup>148</sup>) et de Thermopotamos (« Fleuve chaud » ou « Fleuve de Therma »<sup>149</sup>) renvoient aux conditions hydrologiques, tandis que Mèléai (« Pommiers »<sup>150</sup>) s'appuie sur les caractéristiques de la flore et Pyrgos (« Tour »<sup>151</sup>) sur le bâti. Un cas se distingue : l'usage de Longos comme métonymie pour les pâturages qui s'y trouvent, attesté dans la traduction d'un firman ottoman du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>152</sup>. À cette date, les pâturages d'hiver y sont suffisamment nombreux pour que le territoire suffise à les identifier. La troisième catégorie nomme le pâturage par un site de peuplement. Celui-ci peut être encore habité, comme Téronè, ou abandonné, à l'instar de Sibrè<sup>153</sup>.

Ce dernier type rappelle la principale différence avec les pâturages d'été : les pâturages d'hiver sont implantés dans la continuité des espaces cultivés et peuplés, en rapport avec des sites de peuplement. Cette proximité induit une autonomie plus ambiguë et conditionnelle, où l'autonomie foncière s'accompagne d'une plus grande dépendance symbolique. À la différence des pâturages d'été, aucun *cheimadion* ne porte de nom fonctionnel inscrivant sa spécialisation économique dans le territoire. Stabilisés tardivement dans un paysage déjà largement anthropisé, les pâturages d'hiver ne semblent pas avoir généré de toponymes nouveaux, mais avoir réemployé des toponymes préexistants, qu'il s'agisse de sites de peuplement ou de lieux-dits. Ils s'inscrivent de cette manière dans la longue mémoire sociale du territoire : les toponymes, une fois créés, peuvent s'autonomiser de leur référent initial pour être réassignés selon les besoins des acteurs locaux ou de l'État. Ce phénomène opère particulièrement pour les sites de peuplement, unités de base du système légal et fiscal byzantin<sup>154</sup>. Même après leur disparition, leur mémoire détermine la compréhension de l'espace qu'ils organisaient. C'est ce qui s'observe pour le site de Komètissa, près de l'Athos. Qualifié de métoque ou de *chôrion* dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le site présente déjà une activité pastorale matérialisée par le versement de droits sur le bétail<sup>155</sup>. Bien qu'abandonné entre 1341 et 1347, le toponyme de Komètissa continue d'être employé aux XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles pour désigner des pâturages d'hiver dans les documents grecs et turcs<sup>156</sup>. Le pâturage conserve et absorbe le nom du village auquel il était auparavant rattaché ; le toponyme change simplement de référent. La fluidité des

---

<sup>148</sup> LEFORT 2006a, n° 107 (1356) 252-257 ll. 8-10 ; SOUSTAL 2022, 295.

<sup>149</sup> LEFORT 2006a, n° 105 (1355) 245-249 ll. 18-19 ; n° 107 (1356) 252-257 ll. 8-10 ; SOUSTAL 2022, 1049.

<sup>150</sup> LEFORT 1973, n° 16 (1321) 116-124 ll. 81-82.

<sup>151</sup> LEFORT 1973, n° 22 (1346) 139-143 ll. 14-15.

<sup>152</sup> LEMERLE 1988, appendice IV C (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle, après 1569) 235-239 l. 6.

<sup>153</sup> LEFORT 1973, n° 22 (1346) 139-143 ll. 11-12 ; SOUSTAL 2022, 1057-1059 ; OIKONOMIDÈS 1984, n° 9 (1280/1281) 105-109 ll. 26-27 ; SOUSTAL 2022, 981-982.

<sup>154</sup> KODER 2022, 218.

<sup>155</sup> LEFORT 1994, n° 70 (1301) 148-176 ll. 270-281 ; n° 75 (1318) 210-235 ll. 405-411 ; LEFORT 1995, n° 86 (1341) 53-78 ll. 225-232.

<sup>156</sup> PETIT – KORABLEV 1975, n° 136 (1347) 284-287 ll. 11-12 ; LEFORT 1995, 31 ; n° 103 (1501-1503 ?) 180-183 l. 25.

référents produits une confusion structurelle entre nom du pâturage et nom du lieu. À titre d'exemple, Sibrè, exceptionnellement bien documenté entre 1280/81 et 1352, désigne alternativement le « secteur » (περιοχή) où se situe un pâturage d'hiver, ou le pâturage lui-même<sup>157</sup>. De la même façon, Hagia Triada renvoie selon le document au pâturage ou au métoque dont il dépend<sup>158</sup>. Ainsi, les *cheimadia*, tout en constituant des sites distincts, possèdent une identité spatiale souple.

## Conclusion

Cette étude a mis en lumière le cadre inséparablement matériel et discursif dans lequel évoluent les sites et toponymes du pastoralisme en Macédoine byzantine et ottomane. Au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles, la documentation montre un système où acteurs et espaces restent peu spécialisés, où les terres de pâture et les terres cultivées sont profondément imbriquées. L'absence de toponymes pastoraux reflète l'instabilité des espaces du pastoralisme ainsi qu'un cadre fiscal souple. Toutefois, entre le X<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, la mise en culture croissante des friches, l'appropriation des pâturages communs par les (grands) propriétaires et le développement de la transhumance à longue distance entraînent la stabilisation et la spécialisation des sites pastoraux. La structuration du pastoralisme transhumant se traduit par l'adoption d'une terminologie spécifique et de pratiques d'enregistrement plus précises par l'État. Après la conquête ottomane, les textes suivent une trajectoire propre : le déclin de la terminologie spécialisée dans la documentation grecque reflète plutôt une rupture dans la production archivistique qu'une transformation brutale du système pastoral.

Les sites et toponymes s'avèrent étroitement associés à leur cadre d'enregistrement, dont les finalités, la structure et le vocabulaire déterminent ce qui peut être connu. Les actes administratifs emploient une langue hautement normée, marquée par un lexique stable du IX<sup>e</sup> siècle au XV<sup>e</sup> siècle, attestant la continuité de la mémoire institutionnelle. La standardisation du vocabulaire va de pair avec une grande fluidité des manières de nommer et situer un site pastoral, dont la description exacte importe moins que l'information fiscale ou légale véhiculée. La tradition administrative byzantine comme ottomane construisent en effet l'espace en associant un droit ou un revenu à un objet connu, pris dans des cercles concentriques reliant l'échelle locale et l'échelle impériale. La classification apparaît comme la manière même d'appréhender l'espace et de produire un territoire connu et maîtrisé. Sous cet angle, les écrits administratifs ne produisent pas réellement un discours sur l'espace, mais sur les relations sociales, économiques et politiques dans lesquelles il est pris.

---

<sup>157</sup> PAPACHRYSSANTHOU 1986, n° 17 (1322) 145-150 l. 40 ; n° 22 (1333) 169-173 ll. 5-6 ; n° 25 (1338) 184-197 ll. 42-43 ; n° 29 (1352) 207-210 l. 14 ; OIKONOMIDÈS 1984, n° 9 (1280/1281) 105-109 ll. 26-27 ; n° 22 (1344) 163-165 l. 22.

<sup>158</sup> ŽIVOJINOVIĆ – KRAVARI – GIROS 1998, n° 42 (1319) 265-270 ll. 139-141 ; PETIT – KORABLEV 1975, n° 58 (1321) 137-139 ll. 3-5 ; n° 138 (1351) 292-294 ll. 33-34.

L'écart constitutif entre représentations vernaculaires et étatiques du territoire interroge les mécanismes d'enregistrement des toponymes pastoraux par les administrations. Si la nature de la documentation privilégie le point de vue des grands propriétaires sur l'espace, la perspective des communautés locales transparait néanmoins dans les microtoponymes essentiels à la définition des parcelles et des droits. Ainsi, une multitude d'acteurs contribue à co-construire la représentation étatique du territoire. Une fois enregistrés par l'administration, les toponymes sont soumis à diverses chaînes de transmission et de transformation. L'interaction régulière des propriétaires et de l'administration est un facteur essentiel de stabilité des toponymes dans le temps. Néanmoins, l'évolution de la langue ainsi que l'initiative des propriétaires entraîne la redéfinition progressive des noms, dont le référent, très variable, est d'abord fonction des besoins économiques et légaux. Les toponymes conservés ne reflètent pas une géographie préexistante mais résultent d'une mise en ordre discursive de l'espace, formant un système largement auto-référentiel.

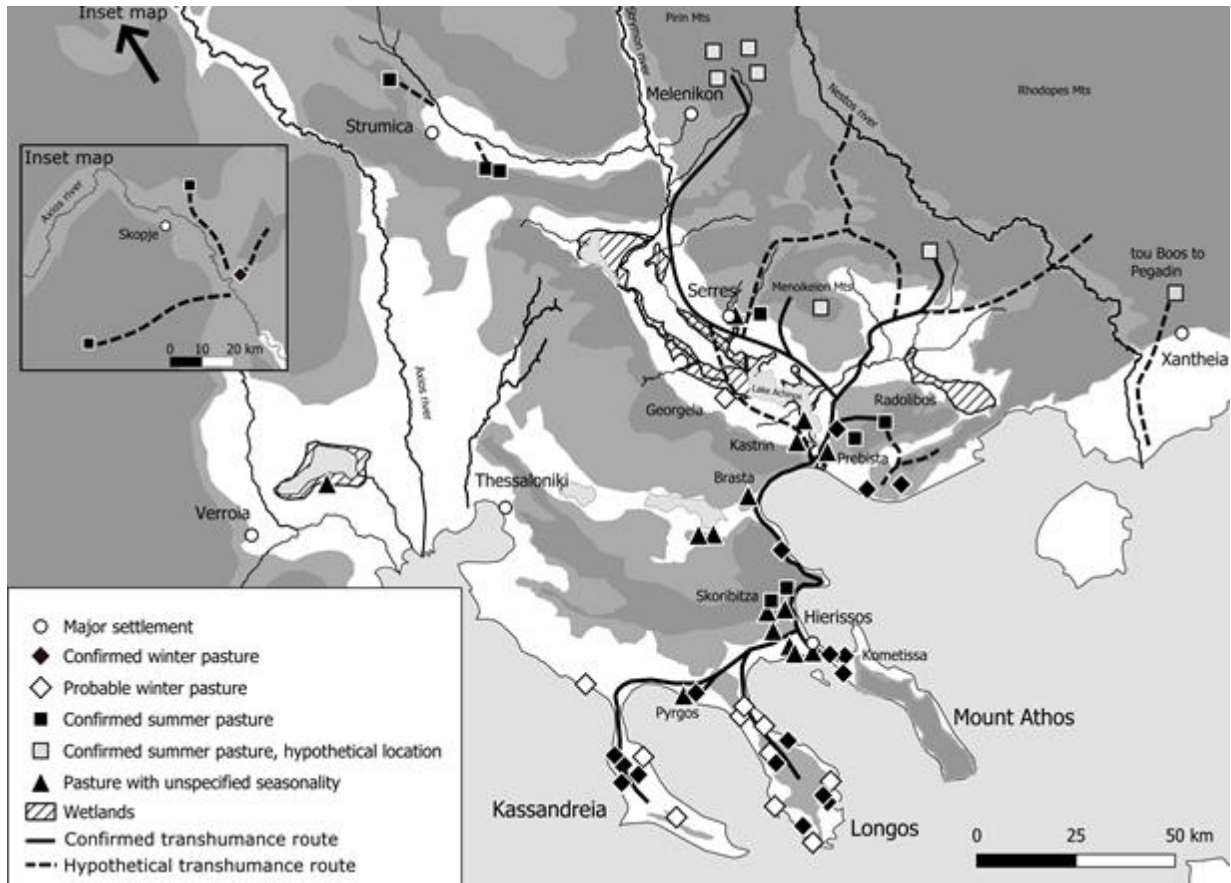
Deux études de cas ont permis d'explorer les formes prises dans l'espace par le pastoralisme et sa capacité à générer des lieux dotés d'une identité et d'un nom distincts. Les pâturages d'été (*planina*) et d'hiver (*cheimadion*) en constituent l'exemple le plus abouti. L'administration byzantine adopte ces deux termes en même temps que se structure le pastoralisme transhumant en Macédoine. Le terme *planina*, d'origine slave, apparaît pour la première fois dans le vocabulaire administratif au XI<sup>e</sup> siècle, et disparaît de la documentation grecque avec l'empire au XV<sup>e</sup> siècle. L'émergence plus tardive du sens technique de *cheimadion* au XIII<sup>e</sup> siècle, malgré une longue tradition littéraire, semble refléter la stabilisation plus lente des pâturages d'hiver spécialisés. Les deux types de pâturages sont majoritairement reconnus comme des sites distincts dans les textes, bien que leur autonomie symbolique reste fortement conditionnée à leur autonomie légale. Leur étymologie reflète la spécificité de leur géographie et de leur inscription dans le territoire. Les pâturages d'été, situés dans les montagnes intérieures de Macédoine, portent caractéristiquement un nom slave, ancré dans la montagne où ils se trouvent et leur propre fonction, indiquant leur forte spécialisation géographique, fonctionnelle et symbolique. En revanche, les pâturages d'hiver, situés dans les zones littorales et humides de Chalcidique, se distinguent par des noms grecs moins distincts et plus liés aux sites de peuplement, soulignant leur répartition dans des espaces fortement peuplés et anthropisés, où leur autonomie fonctionnelle et symbolique est plus fragile.

En somme, le pastoralisme apparaît pleinement intégré aux systèmes économiques et territoriaux ainsi qu'aux mécanismes d'encadrement politique. Les activités pastorales présentent cependant une visibilité très variable dans la documentation entre le X<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle. Cette visibilité tient moins à l'intensité du pastoralisme qu'à la forme qu'il prend dans l'espace ainsi qu'aux modes de contrôle qu'exercent sur lui les grandes institutions, dont l'État. Les deux facteurs, étroitement liés, soulignent combien le fait de nommer et de qualifier un espace constitue une dimension clé du pouvoir dans les Balkans prémodernes. Les toponymes du pastoralisme expriment avant tout l'autorité sur l'espace plutôt qu'une « vérité » du territoire. La mémoire des lieux, pastoraux comme agricoles, vise d'abord la conservation des

biens et des revenus. Ainsi ressortent quelques-unes des attributions essentielles de l'autorité politique dans le monde byzantin et ottoman : nommer les biens, définir les droits, garantir les revenus. Ceux-ci sont toujours corrélés à un espace, perçu tant par les acteurs locaux que par les institutions comme un ensemble de ressources à maîtriser, prélever et distribuer.



Annexe



Les routes de transhumance en Macédoine  
d'après la documentation athonite, 1250-1500 (BIDAUT [à paraître])

## Bibliographie

### Sources

- BÉNOU 1998 L. BÉNOU (ed.), *Le Codex B du Monastère Saint-Jean-Prodrome*, Serrès, I, Paris 1998
- BOMPAIRE 2001 J. BOMPAIRE – J. LEFORT – V. KRAVARI – C. GIROS (eds.), *Actes de Vatopédi. I, des origines à 1329*, Paris 2001 (*Archives de l'Athos*, 21)
- CONSTANTIN VII POR. 2020 G. DAGRON – B. FLUSIN (dir.), *Constantin VII Porphyrogénète. Le Livre des Cérémonies*, Paris 2020 (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae*, 52)
- DÉMOSTHÈNE 1968 M. CROISSET (trad.), *Démosthène. Harangues*, I, Paris 1968
- DION CASSIUS 2002 M.-L. FREYBURGER-GALLAND (trad.), *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 41-42*, Paris 2002
- EUSTATHE DE THESSALONIQUE 1825 G. STALLBAUM (ed.), *Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis commentarii ad Homeri Odysseam*, I, Leipzig 1825
- EUSTATHE DE THESSALONIQUE 1999 P. WIRTH (ed.), *Eustathii Thessalonicensis opera minora (magnam partem inedita)*, Berlin 1999 (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae – Series Berolinensis*, 32)
- GAUTIER 1974 P. GAUTIER (ed. et trad.), *Le Typikon du Christ Sauveur Pantocrator*, *Revue des études byzantines*, 32/1974, pp. 1-145
- GAUTIER 1984 P. GAUTIER (ed. et trad.), *Le typikon du sébaste Grégoire Pakourianos*, *Revue des études byzantines*, 42/1984, pp. 5-145
- GAUTIER 1986 P. GAUTIER (ed. et trad.), *Théophylacte d'Achrida. Lettres, Thessalonique 1986* (*Corpus Fontium Historiae Byzantinae – Series Thessalonicensis*, 16.2)
- GUILLOU 1955 A. GUILLOU (ed.), *Les Archives de Saint-Jean-Prodrome sur le mont Ménécée*, Paris 1955 (*Bibliothèque Byzantine*, 3)
- HÉLIODORE 1938 J. MAILLON (trad.), *Héliodore. Les Éthiopiennes (Théagène et Chariclée). Livres IV-VII*, II, Paris 1938
- JEAN VI CANTACUZÈNE 1828 L. SCHOPEN (ed.), *Ioannis Cantacuzeni eximperatoris Historiarum libri IV graece et latine*, I, Bonn 1828
- KRAVARI 1991 V. KRAVARI (ed.), *Actes du Pantocrator*, Paris 1991 (*Archives de l'Athos*, 17)

- EMPEREUR JULIEN 1960 J. BIDEZ (trad.), *L'empereur Julien. Oeuvres complètes. Lettres*, I, Paris 1960
- LEFORT 1973 J. LEFORT (ed.), *Actes d'Esphigménou*, Paris 1973 (*Archives de l'Athos*, 6)
- LEFORT 1985 J. LEFORT – N. OIKONOMIDÈS – N. PAPACHRYSSANTHOU (eds.), *Actes d'Iviron. I, Des origines au milieu du XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1985 (*Archives de l'Athos*, 14)
- LEFORT 1990 J. LEFORT – N. OIKONOMIDÈS – D. PAPACHRYSSANTHOU (eds.), *Actes d'Iviron. II, Du milieu du XI<sup>e</sup> siècle à 1204*, Paris 1990 (*Archives de l'Athos*, 16)
- LEFORT 1992 J. LEFORT – R. BONDOUX – J.-C. CHEYNET – J.-P. GRÉLOIS – V. KRAVARI – J.-M. MARTIN (eds.), *Géométries du fisc byzantin*, Paris, 1992 (*Réalités byzantines*, 4)
- LEFORT 1994 J. LEFORT – N. OIKONOMIDÈS – D. PAPACHRYSSANTHOU – V. KRAVARI (eds.), *Actes d'Iviron. III, De 1204 à 1328*, Paris 1994 (*Archives de l'Athos*, 18)
- LEFORT 1995 J. LEFORT – N. OIKONOMIDÈS – D. PAPACHRYSSANTHOU – V. KRAVARI (eds.), *Actes d'Iviron. IV, de 1328 au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1995 (*Archives de l'Athos*, 19)
- LEFORT 2006a J. LEFORT – V. KRAVARI – C. GIROS – K. SMYRLIS (eds.), *Actes de Vatopédi. II, De 1330 à 1376*, Paris 2006 (*Archives de l'Athos*, 21)
- LEFORT 2019 J. LEFORT – V. KRAVARI – C. GIROS – K. SMYRLIS – R. ESTANGÜI GÓMEZ (eds.), *Actes de Vatopédi. III, De 1377 à 1500*, Paris 2019 (*Archives de l'Athos*, 23)
- LEMERLE 1970 P. LEMERLE – A. GUILLOU – N. SVORONOS – D. PAPACHRYSSANTHOU (eds.), *Actes de Lavra. Première partie, Des origines à 1204*, Paris 1970 (*Archives de l'Athos*, 5)
- LEMERLE 1975 P. LEMERLE (ed.), *Actes du Prôtaton*, Paris 1975 (*Archives de l'Athos*, 7)
- LEMERLE 1977 P. LEMERLE – A. GUILLOU – N. SVORONOS – D. PAPACHRYSSANTHOU (eds.), *Actes de Lavra. II, De 1204 à 1328*, Paris 1977 (*Archives de l'Athos*, 8)
- LEMERLE 1982 P. LEMERLE – G. DAGRON – S. ČIRKOVIĆ (eds.), *Actes de Saint-Pantéléèmôn*, Paris 1982 (*Archives de l'Athos*, 12)
- LEMERLE 1988 P. LEMERLE (ed.), *Actes de Kutlumus*, Paris 1988 (*Archives de l'Athos*, 2<sup>2</sup>)

- NOVOSADSKIJ – REGEL 1914 N. I. NOVOSADSKIJ – V. E. REGEL (eds.), *Fontes Rerum Byzantinarum: Rhetorum saeculi XII orationes politicae*, Saint-Pétersbourg 1914
- OIKONOMIDÈS 1984 N. OIKONOMIDÈS (ed.), *Actes de Docheiariou*, Paris 1984 (*Archives de l'Athos*, 13)
- PAPACHRYSSANTHOU 1986 D. PAPACHRYSSANTHOU (ed.), *Actes de Xénophon*, Paris 1986 (*Archives de l'Athos*, 15)
- PAVLIKIANOV 2014 C. PAVLIKIANOV (ed.), *The Mediaeval Greek and Bulgarian Documents of the Athonite Monastery of Zographou (980-1600): Critical Edition and Commentary of the Texts*, Sofia 2014 (*Bibliothèque de l'université "St. Kliment Ohridski"*, 512)
- PETIT – KORABLEV 1975 L. PETIT – B. KORABLEV (eds.), *Actes de l'Athos. V, Actes de Chilandar. Première partie, Actes grecs*, Amsterdam 1975
- REGEL – KURTZ – KORABLEV 1969 W. REGEL – E. KURTZ – B. KORABLEV (eds.), *Actes de l'Athos. IV, Actes de Zographou*, Amsterdam 1969
- REGEL – KURTZ – KORABLEV 1975 W. REGEL – E. KURTZ – B. KORABLEV (eds.), *Actes de l'Athos. VI, Actes de Philothée*, Amsterdam 1975
- STRABON 1975 F. LASSERRE (trad.), *Strabon. Géographie. Livre XI, VIII*, Paris 1975
- ŽIVOJINOVIĆ – KRAVARI – GIROS 1998 M. ŽIVOJINOVIĆ – V. KRAVARI – C. GIROS (eds.), *Actes de Chilandar*, Paris 1998 (*Archives de l'Athos*, 20)

### Usuels et dictionnaires

- BOJANDŽIEV 2016 A. BOJANDŽIEV, *Старобългарска читанка*, II, Sofia 2016
- DIMITRAKOU 1953 D. DIMITRAKOU, *Μέγα λεξικόν ὅλης τῆς ἐλληνικῆς γλώσσης*, Athènes 1953
- DURIDANOV 1996a I. DURIDANOV – M. RACHEVA – T. TODOROV (eds.), *Български етимологичен речник [Bulgarian Etymological Dictionary]*, V, падеж-пуска, Sofia 1996
- DURIDANOV 1996b I. DURIDANOV, *Значението на топонимията за етническата принадлежност на македонските говори*, in I. KOCHEV (ed.), *Лингвистични студии за Македонија*, Sofia 1996, pp. 165-190

- KRIARAS 1968 E. KRIARAS, *Λεξικό της μεσαιωνικής ελληνικής δημόδου γραμματείας 1100-1669*, Athènes 1968
- SOUSTAL 2022 P. SOUSTAL, *Makedonien : südlicher Teil*, Vienne 2022 (*Tabula Imperii Byzantini*, 11)

### Ouvrages et articles

- AHRWEILER 1998 H. AHRWEILER, *Byzantine concepts of the foreigner. The case of nomads*, in H. AHRWEILER – A.E. LAIOU (eds.), *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, Washington [DC] 1998, pp. 1-15
- ALEXANDER 1997 J.C. ALEXANDER, *The Lord Giveth and the Lord Taketh Away : Athos and the Confiscation Affair of 1568-59*, in D. KOMINI-DIALETI (ed.), *Mount Athos in the 14<sup>th</sup>-16<sup>th</sup> centuries*, Athènes 1997 (*Άθωνικά Σύμμεικτα*, 4), pp. 149-200
- ANCEL 1933 J. ANCEL, *Les Balkans entre le Méditerranée et le Danube. Essai de géographie politique*, in *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga*, Paris 1933, pp. 1-29
- BELLIER 1986 P. BELLIER – R. BONDOUX – J.-C. CHEYNET – B. GEYER – J.-P. GRÉLOIS – V. KRAVARI (eds.), *Paysages de Macédoine, leur caractère, leur évolution à travers les documents et les récits des voyageurs*, Paris 1986 (*Travaux et mémoires. Monographies*, 3)
- BIDAUT (à paraître) G. BIDAUT, *Athonite Transhumance Routes in the Ninth-Sixteenth Century. A Network of Liminal Ecosystems, Spaces and Interactions*, in B. BAYRI – M. VEIKOU (eds.), *Liminal Spaces in Byzantium*, Londres
- DESROSIÈRES 2010 A. DESROSIÈRES, *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris 2010
- FOUCAULT 2004 M. FOUCAULT, *Sécurité, Territoire, Population. Cours au Collège de France. 1977-1978*, Paris 2004 (*Hautes Études*)
- GYONI 1951 M. GYONI, *La transhumance des Vlaques balkaniques au Moyen Âge*, *Byzantinoslavica*, 44/1951, pp. 29-42
- HARVEY 1989 D. HARVEY, *Economic expansion in the Byzantine Empire, 900-1200*, Birmingham 1989
- IZDEBSKI – KOLOCH – SŁOCZYŃSKI 2015 A. IZDEBSKI – G. KOLOCH – T. SŁOCZYŃSKI, *Exploring Byzantine and Ottoman Economic History with the Use of Palynological Data: A Quantitative Approach (with one*

- map and 32 figures), *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 65/2015, pp. 67-110
- KAPLAN 1992 M. KAPLAN, *Les hommes et la terre à Byzance du VI<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1992
- KODER 2022 J. KODER, *Space and Identity. Byzantine Conceptions of Geographic Belonging*, in M. VEIKOU – I. NILSSON (eds.), *Spatialities of Byzantine Culture from the Human Body to the Universe*, Leiden – Boston 2022 (*The Medieval Mediterranean*, 133), pp. 212-238
- KOLOVOS – KOTZAGEORGIS 2015 E. KOLOVOS – P. KOTZAGEORGIS, *Halkidiki in the early modern period: towards an environmental history*, in B.C. GOUNARIS (ed.), *Mines, Olives and Monasteries. Aspects of Halkidiki's Environmental History*, Thessalonique 2015, pp. 123-162
- KONSTANTAKOPOULOU 1989 A. KONSTANTAKOPOULOU, *Χώρος και εξουσία στο έργο του Κωνσταντίνου Πορφυρογέννητου (913– 959) “Περί Θεμάτων” και “Προς τον ίδιον υιόν Ρωμανόν”*, in E.P. DIMITRIADIS – A. KARADIMOU-GEROLYMBOU (eds.), *Χώρος και Ιστορία, Πρακτικά Συμποσίου Σκοπέλου, Σεπτέμβριος 1987 (Αστικός, αρχιτεκτονικός και περιφερειακός χώρος)*, Thessalonique 1989, pp. 113-129
- LAIΟΥ 2002 A.E. LAIOU (ed.), *The Economic History of Byzantium. From the Seventh through the Fifteenth Century*, Washington [DC] 2002
- LEFORT 2006b J. LEFORT, *Société rurale et histoire du paysage à Byzance*, Paris 2006 (*Bilans de recherche*, 1)
- LEMERLE 1979 P. LEMERLE, *The Agrarian History of Byzantium from the Origins to the Twelfth Century*, Galway 1979
- MARKOPOULOS 2003 A. MARKOPOULOS, *Byzantine History Writing at the End of the First Millenium*, in P. MAGDALINO (ed.), *Byzantium in the Year 1000*, Leiden – Boston 2003 (*The Medieval Mediterranean*, 45), pp. 184-197
- NEVILLE 2012 L. NEVILLE, *Anna Komnene. The Life and Work of a Medieval Historian*, Oxford 2016
- NEVILLE 2016 L. NEVILLE, *Heroes and Romans in Twelfth-Century Byzantium. The Material for History of Nikephoros Bryennios*, Cambridge 2012
- OIKONOMIDÈS 1996 N. OIKONOMIDÈS, *Fiscalité et exemption fiscale à Byzance (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.)*, Athènes 1999 (*Institut de recherches byzantines, Monographies*, 2)

- RADDING – WESTERN 2010 L. RADDING – J. WESTERN, *What's in a Name? Linguistics, Geography and Toponyms*, *Geographical Review*, 100.3 (2010), pp. 394-412
- SALZMAN 2002 P.C. SALZMAN, *Pastoral nomads: some general observations based on research in Iran*, *Journal of Anthropological Research*, 58/2002, pp. 245-264
- SCOTT 1999 J.C. SCOTT, *Seeing like a State. How Certain Schemes to Improve the Human Condition Have Failed*, New Haven – Londres 1999
- THÉOCHARIDÈS 1954 G. THÉOCHARIDÈS, *Κατεπανίκια της Μακεδονίας. Συμβολή εις την διοικητικήν ιστορίαν και γεωγραφίαν τῆς Μακεδονίας κατὰ τοὺς μετὰ τὴν Φραγκοκρατίαν χρόνους*, Thessalonique 1954
- VAN LANGENDONCK 2007 W. VAN LANGENDONCK, *Theory and Typology of Proper Names*, Berlin – New York 2007 (*Trends in Linguistics. Studies and Monographs*, 168)
- VEIKOU – NILSSON – JAMES 2022 M. VEIKOU – I. NILSSON – L. JAMES, *(Byzantine) Space Matters! An Introduction*, in M. VEIKOU – I. NILSSON (eds.), *Spatialities of Byzantine Culture from the Human Body to the Universe*, Leiden – Boston 2022 (*The Medieval Mediterranean*, 133), pp. 1-16
- XOPLAKI 2016 E. XOPLAKI et al., *The Medieval Climate Anomaly and Byzantium: A review of the evidence on climatic fluctuations, economic performance and societal change*, *Quaternary Science Reviews*, 136/2016, pp. 229-252

**Maintenir le souvenir de la géographie biblique et ses espaces sacrés :  
les mosaïques byzantines de Jordanie (VI<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles)  
au service d'une mémoire collective ?**

*Flora Muntrez* (Institut National du Patrimoine – Paris)

**Résumé** : Le répertoire de motifs des mosaïques des églises tardo-antiques de la Jordanie comprend, entre autre, des décors topographiques représentant des villes de la région et des régions environnantes (Palestine ou Égypte), qui restent sans équivalent dans les mosaïques de la même période dans le pourtour méditerranéen. Ces images, agencées de manière cohérente au sein du pavement, suivant un ordre peu ou prou réaliste par rapport à la topographie de ces régions, semblent contribuer à maintenir vivant le souvenir de la géographie biblique, et, de fait, conserver la trace d'un passé jugé glorieux, dans une région qui partage avec la Terre Sainte nombre de sites de première importance dans la construction de la mémoire collective des communautés chrétiennes du Proche-Orient.

**Mots-clés** : mosaïques ; géographie ; pèlerinage ; cartographie ; personnification

La thématique de ces XIV<sup>e</sup> rencontres trouve des résonances dans le monde byzantin qui s'inscrit dans la continuité et la mémoire de l'Empire romain : la revendication de cet héritage ne peut exister sans mobiliser ces notions primordiales. Le cadre géographique de notre étude, la Jordanie, anciennement province romaine d'Arabie, s'intègre assez justement dans cette thématique puisque cette région, située à proximité immédiate de la Terre Sainte, partage avec cette dernière un certain nombre de sites bibliques de première importance dans la construction de la mémoire collective des communautés chrétiennes du Proche-Orient. Cette mémoire des lieux prend toute sa mesure à travers les décors de mosaïques que l'on observe dans les églises byzantines tardo-antiques. Elles sont ornées, entre autres, d'images de cités, qui se suivent dans un ordre cohérent et qui sont choisies précisément pour le symbole qu'elles peuvent incarner. Ces décors topographiques sont directement hérités de la tradition cartographique romaine qui s'est perpétuée dans le monde byzantin<sup>1</sup>. Elles réadaptent ainsi le discours scientifique, géographique et politique des cartes à un discours religieux, tourné vers la Création et la représentation du monde chrétien<sup>2</sup>. Réduites à leur plus simple expression, leur aspect visuel obéit à une formule conventionnelle qui ne permet pas de les reconnaître au premier regard<sup>3</sup>. Pour autant, ces représentations de villes, légendées, perpétuent la mémoire de lieux chrétiens dont l'histoire est notable tant pour les commanditaires que pour les fidèles qui

---

<sup>1</sup> EHRENSPERGER-KATZ 1969, 1-27 ; PICCIRILLO – ALLIATA 1999, 41-46.

<sup>2</sup> Voir le travail de cartographie du géographe et voyageur alexandrin Cosmas Indicopleustès, la *Topographie chrétienne*, et son étude dans WOLSKA-CONUS 1962.

<sup>3</sup> EHRENSPERGER-KATZ 1969 ; DUVAL 1972, 441-448, et DUVAL 1980, 79-95.



les foulent, et qui en gardent le souvenir. La représentation de cités dans les mosaïques de pavement n'est pas surprenante en tant que telle, puisqu'elles existent en quantité dans les pavements profanes et dans d'autres *media* artistiques<sup>4</sup>. C'est leur figuration en si grand nombre sur le sol des églises de Jordanie qui mérite qu'on s'y attarde ; *a fortiori* lorsque que l'on note que les villes représentées sont issues d'un large territoire chrétien, englobant non seulement la Jordanie mais également la Palestine, l'Égypte ou la Syrie. Indéniablement, ces mosaïques traduisent la vision du monde telle que le concevaient les communautés chrétiennes : un monde et une topographie sacrés, chrétiens, créés par Dieu. Il paraît donc pertinent d'interroger ces images à la lueur des sources textuelles et de l'histoire du territoire, afin de comprendre quels discours, quelles pratiques et quelles visions du monde chrétien elles contribuaient à matérialiser et à maintenir vivants, dans le souvenir d'une géographie biblique et les traces d'un passé glorieux.

Une dizaine de mosaïques chrétiennes en Jordanie emploient ces motifs conventionnels de villes, lesquels peuvent se situer au centre de la nef dans des proportions majestueuses, ou bien, en plus petite échelle, se suivre dans la bordure encadrant le pavement central. Ces représentations topographiques, datées du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle, semblent toutes se placer dans la tradition de la mosaïque dite Carte de Madaba (**Fig. 1**), chef de file de ce corpus. Il s'agit de l'exemple le plus caractéristique d'un décor cartographique dans l'espace ecclésial. Cette mosaïque de pavement, qui prend place dans la nef de l'église Saint-Georges de Madaba, réalisée vers 560, présente un décor cartographique qui s'étend de la Phénicie et de la Syrie au nord, jusqu'en Égypte au sud, en passant par la Palestine et Jérusalem qui se situe au centre du décor. Cette mosaïque, célèbre à bien des égards, a fait l'objet d'un certain nombre d'interprétations. Dans la mesure où les légendes des villes utilisent une terminologie biblique et correspondent pour leur majeure partie à l'*Onomasticon* d'Eusèbe de Césarée<sup>5</sup> – répertoire géographique des lieux bibliques – la mosaïque a été interprétée comme une carte du monde biblique<sup>6</sup>. L'*Onomasticon* aurait été traduit en syriaque et en latin dès sa parution, ce qui laisse penser qu'il aurait connu une vaste diffusion et qu'il aurait ainsi pu constituer une source première pour la représentation de ces lieux de mémoire. Dans la préface de ce recueil, dont le manuscrit original est désormais perdu, Eusèbe de Césarée indique qu'il a réalisé le dessin de la ville de Jérusalem. Le ou les artistes de la mosaïque de Madaba se sont peut-être inspirés de celui-ci pour figurer la ville Sainte dont les proportions sont remarquables par leur ampleur et qui se situe précisément sur l'axe central de l'église menant de l'entrée à l'abside. Il n'est pas anodin d'avoir choisi cet emplacement pour Jérusalem : dans la volonté de représenter une cartographie biblique, cette ville en est le centre.

La carte de Madaba a souvent été rapprochée de la *Table de Peutinger*, un document administratif et cartographique qui représente les axes et villes principaux du monde romain<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> EHRENSPERGER-KATZ 1969 ; LAMPL 1961, 6-13.

<sup>5</sup> EUSÈBE DE CÉSARÉE 2019.

<sup>6</sup> DONCEEL-VOUTE 1988, 519 ; PICCIRILLO 1993, 30-33.

<sup>7</sup> PICCIRILLO – ALLIATA 1999, 41-46.

La mosaïque, présentant de forts parallèles avec la carte romaine, aurait été ainsi conçue comme un document d'information pour les voyageurs et les pèlerins, proposant une représentation fidèle du territoire et des sites bibliques à visiter reliés par un réseau de routes leur permettant de se repérer et se déplacer<sup>8</sup>. La carte de Madaba serait alors une représentation picturale de la géographie biblique et du répertoire des lieux sacrés écrit par Eusèbe de Césarée. En outre, la mosaïque présente des parallèles évocateurs avec les récits des pèlerins conservés de l'Antiquité tardive. Cette hypothèse peut être soulevée pour l'ensemble du corpus de mosaïques topographiques de Jordanie, dont les images des cités seraient les points de passage incontournables, symboles de ces itinéraires, empruntés par les fidèles, le ou les commanditaires ou les donateurs et donatrices. Les informations réunies sur les itinéraires de pèlerinage à cette époque nous sont parvenues par le biais des récits de pèlerins, tels que ceux du pèlerin de Bordeaux (333), d'Égérie (IV<sup>e</sup> siècle) ou de Théodosius (VI<sup>e</sup> siècle), qui se rendent tous et toutes en Palestine et visitent peu ou prou les mêmes villes<sup>9</sup>. Le témoignage du pèlerin de Bordeaux est le plus ancien récit de pèlerinage conservé ; son itinéraire en Palestine, depuis Tyr jusqu'à Césarée, puis de Césarée vers Jérusalem nous apprend nombre d'informations sur les sites visités en chemin. Le voyage d'Égérie, qui a lieu de 381 à 384, la conduit d'Occident vers Jérusalem. Elle visite plusieurs sites de pèlerinages en Palestine pour se diriger ensuite vers l'Égypte, qu'elle parcourt également. Le phénomène du pèlerinage connaît en effet un développement rapide à partir de la paix de l'Église en 313 et ces sources textuelles nous permettent d'identifier les villes incontournables des itinéraires empruntés et de les comparer avec celles figurées dans les mosaïques. Les villes de Palestine visitées par le pèlerin de Bordeaux, Égérie ou Théodosius correspondent à celles représentées dans la carte de Madaba, à l'instar de Césarée, Néapolis (Naplouse), Sébaste, Maïouma ou encore Gaza. À titre d'exemple, la mosaïque de l'église Saint-Étienne d'Umm er-Rasas (**Fig. 2**), réalisée au VIII<sup>e</sup> siècle, présente dix villes d'Égypte dans sa bordure, sept villes de Palestine dans les entrecolonnements nord et huit de Jordanie au sud. Toutes les villes palestiniennes représentées dans ce pavement sont attestées comme étant des lieux de passage dans les itinéraires de pèlerinage cités dans les diverses sources textuelles. La ville de Jérusalem faisait évidemment l'objet d'un pèlerinage, et les itinéraires vers le nord menaient à Néapolis et à Sébaste, tandis que la route d'Antioche menait à Diospolis et Césarée. Enfin, l'itinéraire du sud-ouest menait à Eleutheropolis, Ascalon, Maïouma et Gaza, ces trois dernières villes étant des ports qui permettaient aux pèlerins d'embarquer vers l'Égypte ou d'arriver en Palestine.

Dans le pavement d'Umm el-Rasas, les images topographiques jouent un rôle mémoriel fort et une place particulière est accordée à l'Égypte. Par ailleurs, la majorité des mosaïques du corpus incluent des images de cités égyptiennes. C'est le cas à Saint-Jean de Jerash, dont le pavement a été réalisé en 531 (**Fig. 3**). Celui-ci présente une bordure topographique dont ne subsistent que quatre villes et le fragment d'une cinquième – non identifiée. Dans la bordure nord se trouvent Canope, Menouthis et Alexandrie (**Fig. 4**) d'est en ouest et dans la bordure

---

<sup>8</sup> *Ibidem*, 115-120.

<sup>9</sup> Voir MARAVAL 1996 et EGÉRIE 1982.

sud, Memphis. Nous supposons d'après leur position que la bordure présentait exclusivement des villes égyptiennes. La présence d'Alexandrie et Memphis ne semble pas surprenante puisque ces deux villes étaient visitées par les pèlerins<sup>10</sup>. Alexandrie était le siège d'un patriarcat et Memphis était visitée en raison de la présence de la prison dans laquelle Joseph avait été enfermé (*Gn* 39, 1-20). De plus, les pèlerins qui venaient de Palestine vers l'Égypte par la mer débarquaient à Alexandrie ; la route côtière depuis la Palestine se divisait en deux branches dont l'une se dirigeait vers Alexandrie et l'autre vers Memphis. Nous savons également que le sanctuaire des Saints-Cyr-et-Jean à Menouthis abritait les ossements des saints, déplacés par le patriarche Cyrille d'Alexandrie (412-444), devenant ainsi l'un des principaux centres de pèlerinage de l'Égypte<sup>11</sup>. Enfin, les pèlerins devaient s'arrêter à Canope, où des reliques de martyrs étaient vénérées, avant de se rendre à Menouthis, s'ils arrivaient par l'est (route côtière depuis la Palestine et l'Arabie)<sup>12</sup>. En outre, le patriarche Théophile d'Alexandrie (384-412) avait installé un monastère à Canope sur l'emplacement d'un temple de Sérapis<sup>13</sup>. Le développement considérable du monachisme en Égypte attirait les pèlerins qui allaient rendre visite aux moines établis ; plusieurs sites monastiques coptes comprenaient des hôtelleries en leur sein afin d'accueillir les pèlerins et voyageurs<sup>14</sup>. Cette mosaïque de pavement semble, de fait, représenter des sites faisant l'objet de pèlerinages, et devait à l'origine accueillir une dizaine ou plus de villes égyptiennes. Les récits conservés mentionnent pour la majorité des séjours en Égypte, et le pèlerin Anonyme de Plaisance – qui effectue un voyage en Terre sainte au VI<sup>e</sup> siècle – compare des lieux comme Nazareth et la Palestine à l'Égypte, car la région est un « paradis, avec des fruits, comme l'Égypte »<sup>15</sup>. Il semblerait que l'Égypte continue d'être perçue comme une terre fertile, une terre de ressources – notamment en raison de la crue du Nil, en sus d'être une terre biblique, monastique et sacrée, ce qui contribue à expliquer son importance dans les mosaïques jordaniennes. Cette perception de la région se retrouve dans les images génériques qui la représentent : les décors topographiques sont toujours accompagnés de décors nilotiques, de mers poissonneuses, de nilomètre ou encore de la personnification du Nil<sup>16</sup>. Ces éléments de décors permettent alors d'identifier des villes représentées sans légende, comme étant des localités égyptiennes : c'est le cas du

---

<sup>10</sup> MARAVAL 2004, 315-323.

<sup>11</sup> *Ibidem*, 317.

<sup>12</sup> DELEHAYE 1911, 448-450.

<sup>13</sup> GODDIO 2006, 59 ; FOURNET – GASCOU 2002, 23-45 : le monastère de la Metanoia est établi à Canope vers 391 sous l'impulsion de Théophile. Cette communauté a joué un rôle primordial dans la suppression du culte du Sérapéum et dans le démantèlement de temples païens. Enfin, ce monastère a été associé à la création du culte funéraire des saints Cyr et Jean à Menouthis, ce qui contribuerait à expliquer le rapprochement entre Menouthis et Canope sur la mosaïque de Jerash.

<sup>14</sup> Les fouilles de l'IFAO sur le site des Kellia ont révélé un ensemble de bâtiments collectifs, dont une hôtellerie ; voir DESROCHES-N. – VERCOUTTER 1981, 352.

<sup>15</sup> WILKINSON 1977, 81 : « The region is a paradise, with corn and fruit like Egypt. The region is small, but in its wine, oil and apples, it is superior to Egypt ».

<sup>16</sup> PICCIRILLO – ALLIATA 1999, 185-190 ; HACHLILI 1998, 106-120.

panneau d'entrecolonnement nord-est de l'église des Saints-Lot-et-Procope à Khirbet al-Mukhayyat (557) qui figure un bâtiment dans un environnement nilotique. Les représentations de l'Égypte semblent ainsi révéler la vision glorieuse de ce pays, à travers ses ressources naturelles et ses lieux de mémoire biblique et monastique.

De la même manière qu'est figurée, au sol des églises, une cartographie du monde biblique et chrétien à travers ses lieux sacrés, les décors géométriques, végétaux, animaliers ou saisonniers contribuent à illustrer la nature et ses ressources créées par Dieu. Ces décors entrent en résonance avec les pavements des *villae* romaines<sup>17</sup> : la tradition du motif topographique est très forte dans les mosaïques profanes d'Afrique du Nord, qui aiment à représenter l'architecture et les activités du domaine, à l'instar de la mosaïque du Seigneur Julius (**Fig. 5**) qui figure un domaine agricole et ses occupations saisonnières, valorisant la propriété terrestre du maître (IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, Musée du Bardo, Tunis). Il est possible d'élaborer un parallèle avec les images urbaines des mosaïques de Jordanie, qui reprennent la même formule et cherchent à représenter le domaine de Dieu. L'appropriation de cette tradition profane permet alors de figurer le domaine de Dieu, qui n'est autre que le monde qu'Il a créé. Dès lors, figurer le monde chrétien connu revient à dépeindre le domaine de Dieu et, par là même, à Le glorifier. Tout comme le domaine terrestre appartient à son maître, la terre chrétienne est le domaine de Dieu, et l'analogie du discours se retrouve dans le remploi de ces codes profanes, réappropriés dans ces images chrétiennes.

L'utilisation d'un répertoire issu de la nature vient ainsi renforcer l'interprétation d'une cartographie biblique, à travers la représentation de cités-phares. En effet, à l'instar de l'emploi de scènes nilotiques ou de personnification pour signifier l'Égypte et son fleuve, l'utilisation de motifs végétaux, animaliers ou de personnification d'éléments naturels vient s'ajouter aux images des villes et renforcer ainsi leur symbolique. Ces divers motifs, choisis précisément pour le symbole qu'ils incarnent, suffisent à exprimer un ensemble à travers une seule partie : alors qu'un bâtiment suffit à représenter une cité, un poisson suffit à figurer les eaux et un animal la terre. On observe que tous ces emblèmes sont agencés par secteurs cohérents au sein d'un pavement, formant une cartographie. Ce type de composition est assez récurrent dans les mosaïques de ce corpus : dans l'église des Saints-Pierre-et-Paul à Jerash (vers 540 – **Fig. 6**), les quatre saisons étaient représentées près du chancel tandis que les villes d'Alexandrie et Memphis se trouvent au centre de la nef dans un paysage végétal. Le reste du pavement est détruit mais subsistent un canthare d'où s'échappe un fragment de vigne dans l'angle sud-ouest et des fragments d'une bordure de rinceaux d'acanthé (sud). C'est par ailleurs grâce à la comparaison avec l'église des Saints-Pierre-et-Paul de Jerash et grâce à la similitude de composition de ces deux pavements que nous pouvons supposer la présence des saisons, associées aux mois, à Saint-Jean de Jerash. L'ensemble de ces décors, observés et examinés comme un groupe cohérent, peut être interprété à la lueur du récit biblique et plus précisément de la Création<sup>18</sup>. Les pavements seraient alors conçus comme une reproduction du monde en

---

<sup>17</sup> HABAS 2012, 509 ; SALLER – BAGATTI 1949, 102 ; GRABAR 1994, 104.

<sup>18</sup> OLSZEWSKI 1995, 9-34 ; MAGUIRE 1987.

miniature par secteurs, à l’instar du développement du récit de la Création étapes par étapes. Ce dernier a donné lieu à toute une littérature chez les auteurs chrétiens tardo-antiques et au développement des écrits sur l’hexaéméron (du grec ἕξ, six, et ἡμέρα, jour), un commentaire sur les six premiers jours de la Création. Grégoire de Nazianze dans son second discours théologique propose un poème sur la Création<sup>19</sup> ; Cyrille de Jérusalem dans sa neuvième catéchèse baptismale fait l’éloge de la sagesse divine révélée par les astres, la mer, les productions de la terre, les oiseaux et les animaux<sup>20</sup>. Basile, évêque de Césarée au IV<sup>e</sup> siècle prononce neuf homélies sur l’*Hexaéméron* qui sont particulièrement intéressantes au regard de certaines mosaïques<sup>21</sup>. À titre d’exemple, sa quatrième homélie est dédiée au rassemblement des eaux, la cinquième à la terre qui se couvre de plantes et la sixième homélie sur l’origine des corps lumineux. Cette dernière explique que les astres servent de signes dans la division du temps et son renouvellement cyclique : « Quant aux époques, nous pensons qu’elles désignent le changement des saisons : l’hiver, le printemps, l’été, l’automne, dont le mouvement réglé des luminaires nous procure régulièrement le retour »<sup>22</sup>. Il propose par ailleurs une description détaillée de chaque saison et de leurs bienfaits, en fonction de la course du soleil. Le rapprochement opéré entre textes et images permet d’émettre des hypothèses et d’appréhender l’articulation des décors dans les pavements, qui représenteraient la Création et le monde offert par Dieu. Ornant le sol des églises, ces images peuvent être interprétées comme de véritables illustrations du récit biblique, inscrivant dans l’espace ecclésial, pour les fidèles, le récit fondateur de leur religion. En cela, ces mosaïques de pavement agissent comme un véritable outil de maintien dans le temps et l’espace de la mémoire des textes chrétiens.

Les représentations topographiques au sol des églises témoignent de la nécessité de conserver la mémoire de la géographie biblique et de ses lieux sacrés. Il s’agit alors de revendiquer l’identité chrétienne de la région à travers les espaces privilégiés de son histoire, ancrée dans le territoire. Il semblerait que, pour les commanditaires ou les fidèles, la mémoire de ces lieux chrétiens était maintenue par leur trace visuelle dans les décors ecclésiaux. L’ensemble des décors forme un programme cohérent et logique qui dresse une carte du monde chrétien connu des fidèles – ou œcoumène. Le pavement est ainsi conçu comme un véritable outil dans la construction de la mémoire chrétienne et un moyen de maintenir la trace de la christianisation du territoire, dans des contextes géographiques et politiques qui évoluent rapidement. Le fait d’inscrire cette trace dans l’espace ecclésial, parfois après les conquêtes arabes, est un moyen de faire perdurer la conception d’un territoire uni par le christianisme et par un socle de références communes. En outre, il s’agit probablement d’un moyen d’inclure

---

<sup>19</sup> GRÉGOIRE DE NAZIANZE 1978 : les discours théologiques de Grégoire de Nazianze correspondent aux discours 27 à 31 certainement prononcés à Constantinople entre 379 et 381 ; le discours 28 comporte un poème sur la Création.

<sup>20</sup> CYRILLE DE JERUSALEM 1962, 174.

<sup>21</sup> BASILE DE CESAREE 1949.

<sup>22</sup> *Ibidem*, 365.

cette mémoire dans la pratique quotidienne des fidèles qui entrent dans ces lieux ; ces images pouvant être utilisées comme support de la liturgie.

Pour autant, la question se pose de l'impact réel de ces images sur les fidèles et de la nature de la mémoire qu'elles mobilisent. Est-ce une mémoire individuelle, reflétant les choix ou les voyages d'un individu, ou une mémoire collective, réinterprétant un imaginaire construit et compris par les communautés chrétiennes foulant le sol de ces églises ? La plupart des édifices religieux semblent être le fait de commanditaires ou de donateurs qui financent leur décor pour leur propre Salut<sup>23</sup>. Nous pourrions émettre l'hypothèse de représentations cartographiques qui refléteraient les sites qu'ils ont visités dans le cadre d'un pèlerinage ou d'un voyage ; mais le pouvoir de décision du donateur ou du commanditaire dans un programme iconographie reste inconnu. S'il s'agit d'une représentation ou d'une interprétation personnelle du territoire, peut-on réellement parler de mémoire collective ? Forger une mémoire collective n'implique pas seulement de se souvenir, mais également de maintenir un groupe, une communauté, autour d'un socle commun. Il demeure indéniable que les lieux saints incarnent des actes fondateurs et rappellent des événements fondamentaux de leur histoire. À ce titre, ils deviennent des espaces de référence ; ce qui explique leur représentation dans les mosaïques de pavement. Leur seule image suffit à rappeler l'essentiel et à inscrire cette histoire dans une continuité. En somme, ces mosaïques témoignent du lien étroit qui se tisse entre mémoire et identité.

---

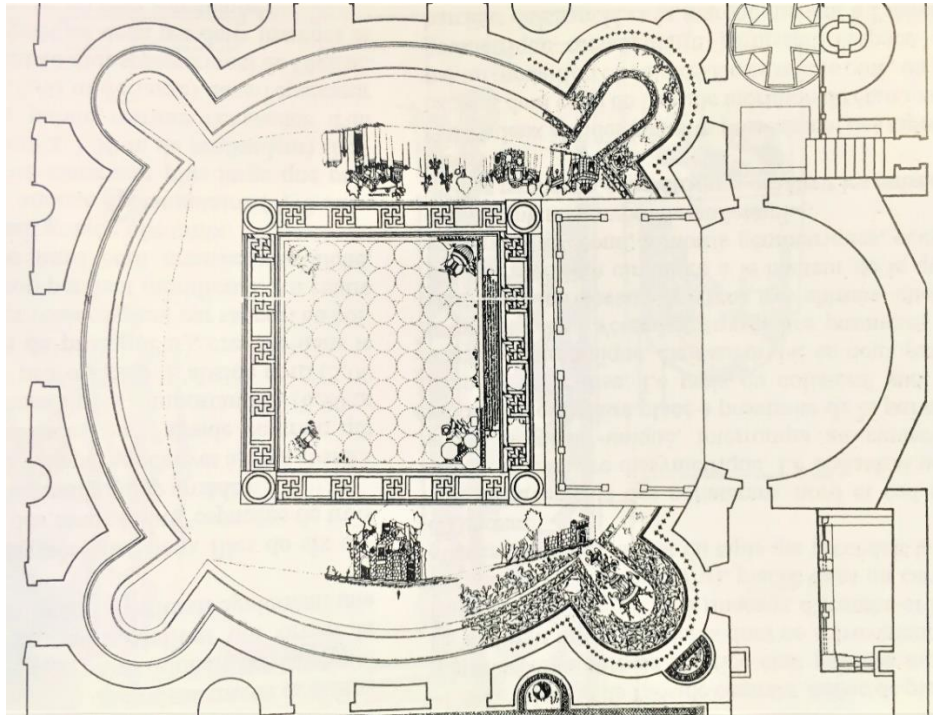
<sup>23</sup> DUVAL 2003, 297-302.



**Fig. 1** : mosaïque de l'église Saint-Georges de Madaba, VI<sup>e</sup> siècle (F. Muntrez)



**Fig. 2** : mosaïque de l'église Saint-Étienne, Umm er-Rasas, VIII<sup>e</sup> siècle (F. Muntrez)



**Fig. 3** : plan et pavement de l'église Saint-Jean, Jerash, 531  
(dessin Florimont, dans MICHEL 2001, 244)



**Fig. 4** : panneau figurant la ville d'Alexandrie provenant de l'église Saint-Jean, 531,  
Jerash, musée archéologique (F. Muntrez)





Fig. 5 : mosaïque du Seigneur Julius, IV<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> siècle, Musée du Bardo, Tunis (B. Dwyer)

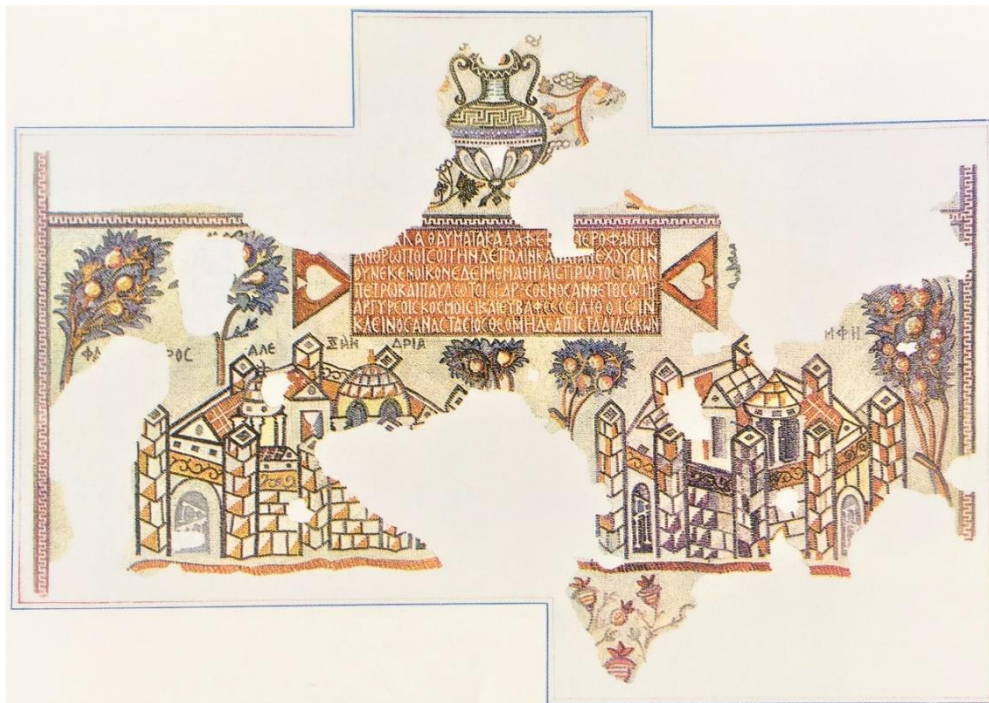


Fig. 6 : panneau central de la mosaïque de l'église des Saints-Pierre-et-Paul, Jerash, vers 540 (aquarelle de I. Reich, Yale University/British School of Archaeology in Jerusalem)

## Bibliographie

### Sources

- BASILE DE CESAREE 1949                      BASILE DE CESAREE, *Homélie sur l'Hexaéméron*, tr. par S. GIET, Paris 1949
- CYRILLE DE JERUSALEM 1962                CYRILLE DE JERUSALEM, *Catéchèses baptismales et mystagogiques*, tr. par J. BOUVET, Namur 1962
- EGÉRIE 1982                                    EGÉRIE, *Journal de voyage (Itinéraire)*, tr. par P. MARAVAL, Paris 1982
- EUSÈBE DE CÉSARÉE 2019                EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Onomasticon, pèlerinage en Terre Sainte*, tr. par P. MARAVAL, Paris 2019
- GRÉGOIRE DE NAZIANZE 1978              GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *Discours 27-31 (Discours théologiques)*, tr. par P. GALLAY, Paris 1978
- MARAVAL 1996                                P. MARAVAL (tr.), *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)*, Paris 1996

### Études

- DELEHAYE 1911                                H. DELEHAYE, *Les saints d'Aboukir*, Analecta Bollandiana, 30/1911, pp. 448-450
- DESROCHES-N. – VERCOUTTER 1981      C. DESROCHES-NOBLECOURT – J. VERCOUTTER (eds.), *Un siècle de fouilles françaises en Égypte : 1880-1980*, Le Caire 1981
- DONCEEL-VOUTE 1988                      P. DONCEEL-VOUTE, *La Carte de Madaba : cosmographie, anachronisme et propagande*, Revue Biblique, 95/4/1988, pp. 519-542
- DUVAL 1972                                    N. DUVAL, *Représentations d'églises sur mosaïques*, Revue du Louvre, 22/1972, pp. 441-448
- DUVAL 1980                                    N. DUVAL, *La représentation des monuments dans l'Antiquité Tardive, à propos de deux livres récents*, Bulletin Monumental, 138/1/1980, pp. 79-95
- DUVAL 2003                                    N. DUVAL (ed.), *Les églises de Jordanie et leurs mosaïques*, Actes de la journée d'études organisée le 22 février 1989 au musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon, Beyrouth 2003

- EHRENSPERGER-KATZ 1969 I. EHRENSPERGER-KATZ, *Les représentations de villes fortifiées dans l'art paléochrétien et leurs dérivées byzantines*, Cahiers Archéologiques, 19/1969, pp. 1-27
- FOURNET – GASCOU 2002 J.-L. FOURNET – J. GASCOU, *Moines pachômiens et batellerie*, in C. DECOBERT (ed.), *Alexandrie médiévale 2*, Le Caire 2002, pp. 23-45
- GODDIO 2006 F. GODDIO (ed.), *Trésors engloutis d'Égypte*, Paris-Milan 2006
- GRABAR 1994 A. GRABAR, *Les voies de la création en iconographie chrétienne*, Paris 1994
- HABAS 2012 L. HABAS, *Perpetual Geometric Motifs and the Cycle of the Year in the Churches of the Holy Land*, ARAM Periodical, 24/2/2012, pp. 501-539
- HACHLILI 1998 R. HACHLILI, *Iconographic Elements of Nilotic Scenes on Byzantine Mosaic Pavements in Israel*, Palestine Exploration Quarterly, 130.2/1998, pp. 106-120
- LAMPL 1961 P. LAMPL, *Schemes of Architectural Representation in Early Medieval Art*, Marsyas, 9/1961, pp. 6-13
- MAGUIRE 1987 H. MAGUIRE, *Earth and Ocean: the Terrestrial World in Early Byzantine Art*, Londres 1987
- MARAVAL 2004 P. MARAVAL, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient. Histoire et géographie. Des origines à la conquête arabe*, Paris 2004
- MICHEL 2001 A. MICHEL, *Les églises d'époque byzantine et umayyade de Jordanie*, Turnhout 2001
- OLSZEWSKI 1995 M.-T OLSZEWSKI, *L'image et sa fonction dans la mosaïque byzantine des premières basiliques en Orient*, Cahiers Archéologiques, 43/1995, pp. 9-34
- PICCIRILLO 1993 M. PICCIRILLO, *The Mosaics of Jordan*, Amman 1993
- PICCIRILLO – ALLIATA 1999 M. PICCIRILLO – E. ALLIATA, *The Madaba Map Centenary, 1897-1997: Travelling through the Byzantine Umayyad Period*, Jérusalem 1999
- SALLER – BAGATTI 1949 S. SALLER – B. BAGATTI, *Town of Nebo (Khirbet el-Mekhayyat)*, Jérusalem 1949
- WILKINSON 1977 J. WILKINSON, *Jerusalem Pilgrims before the Crusades*, Jérusalem 1977
- WOLSKA-CONUS 1962 W. WOLSKA-CONUS, *Recherches sur la « Topographie Chrétienne » de Cosmas Indicopleustès : théologie et science au VI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1962

## **Producing Manuscripts and Memory: Syriac Scribal Activities in Latin Jerusalem**

*Maria S. Thomas* (Vrije Universiteit – Amsterdam)

**Abstract:** This paper examines how West Syrian faith and community were perpetuated in Frankish Jerusalem through an examination of Syriac manuscripts copied and/or collected at the Monastery of Mary Magdalene in the twelfth century. It redirects attention to the sociocultural value of these manuscripts and demonstrates the significance of their colophons in understanding manuscript production and circulation, as well as clerical literacy in twelfth-century Jerusalem.

**Keywords:** Jerusalem, West Syrian monastic collection, colophons

A colophon in Damascus, Syriac Orthodox Patriarchate, Dam. 12-23 (hereon, Dam. 12-23) records the donation of the manuscript to a church in Jerusalem in the tenth century. It identifies two nuns, Hannah and ‘Azizto, as the donors of the manuscript, and the location of the donation as the «church of the Jacobites in the city of Jerusalem».

This book was donated to the church of the Jacobites in the city of Jerusalem [by] Hannah, abbess, and ‘Azizto, a nun and her spiritual companion. That God absolve them and their departed ones and write their names in heavenly Jerusalem. For, it was donated in the days of I, Jeremiah, the least among the exiles, that in name is the metropolitan of the [same] see. While, I forbid under anathema [by] the word of the living Lord that no one may rub off this record [or] from this place. The year 950 A.D.<sup>1</sup>

Such colophons – recording the circumstances of production and circulation – are found commonly in the medieval Syriac manuscripts. They identify manuscript collections, locate key centres of production, and name agents involved in the making and migrations of these manuscripts. Furthermore, these colophons shed light on how individuals and communities used manuscripts to articulate and perpetuate their faith and identity in the medieval world. Through an examination of manuscripts and colophons produced at the Monastery of Mary Magdalene and Simon the Pharisee, this paper reconstructs – albeit partially – a medieval West Syrian monastic library and discusses its impact on liturgy, literacy, and West Syrian identity in Latin Jerusalem.

---

<sup>1</sup> Own translation. However, Dr. Ephrem Ishac kindly shared an image of the colophon and helped to read the date correctly; Dr. Roger Akhrass kindly provided further information regarding the manuscript.

Apart from the note discussed above, Dam 12-23 contains yet another colophon. Although only partially legible, this colophon locates the manuscript at the Monastery of Mary Magdalene and Simon the Pharisee in Jerusalem during the patriarchate of Michael the Syrian, that is between 1126 and 1199 A.D. In fact, an examination of the note suggests that it was written by Patriarch Michael himself during one of his two visits to the monastery during his patriarchate – one in 1168 and then again in 1179<sup>2</sup>.

The location of this manuscript – the Monastery of Mary Magdalene and Simon the Pharisee in Jerusalem – was an important centre for West Syrian and Coptic Christians residing in or visiting Jerusalem<sup>3</sup>. By the twelfth century, it also drew many European pilgrims and was featured in several Latin and European vernacular guides to the Holy Land<sup>4</sup>. The foundation of the monastery can be traced back to the ninth century when an Egyptian archon named Macarius Nabruwi built a church in Jerusalem as a «refuge for the orthodox» and dedicated it to Mary Magdalene<sup>5</sup>. This took place during the patriarchates of Dionysius Tel-Mahre (d. 845) and his Alexandrian counterpart, Ya'qub (d. 830), in a period of heightened Abbasid and foreign interest in Jerusalem<sup>6</sup>. After a period of abandonment, the monastery was revived in the twelfth century during the patriarchates of Athanasius bar Qatra (d. 1166) and Michael the Syrian and under the leadership of a succession of Antioch-appointed metropolitans<sup>7</sup>. It is also in this period that the monastery came to be associated with Simon the Pharisee.

As mentioned above, Michael the Syrian visited the monastery twice – once in 1168 and then again in 1179. He provides accounts of both journeys in his chronicle. During his first visit, which coincided with Holy Week celebrations of 1168, the Patriarch prayed at various holy sites in Jerusalem and consecrated chrism at the Monastery of Mary Magdalene<sup>8</sup>. Michael later met Amalric of Nesle, the Latin Patriarch of Jerusalem (d. 1180), who he recalls as having received him with honour. Michael's second visit to the Latin Kingdom started with a stop in Acre, where he was received by King Baldwin IV (1161-1185)<sup>9</sup>. After a short audience, he continued to Jerusalem. A colophon found in another Syriac manuscript – Paris, Bibliothèque nationale de France, Syriacus 64 (hereon, Paris Syr. 64) – suggests that on this occasion too, the Patriarch resided at the Monastery of Mary Magdalene<sup>10</sup>. Michael's visits to the monastery

---

<sup>2</sup> The note reads as follows: «Michael, who by the limitless goodness of God, Lord of all... is the Patriarch on the apostolic seat of Antioch... this book... from the monastery known as Holy Mary [Magdalene]...».

<sup>3</sup> POPA 2023, 219.

<sup>4</sup> WILKINSON – HILL – RYAN 1988, 253.

<sup>5</sup> EVETTS 1910, 461. Orthodox here refers to Miaphysite Christians, particularly the West Syrians and Copts.

<sup>6</sup> WOOD 2021, 41.

<sup>7</sup> For list of Metropolitans, see PALMER 1991, 36.

<sup>8</sup> CHABOT 1905, 332.

<sup>9</sup> CHABOT 1905, 379.

<sup>10</sup> The colophon reads as follows: «Michael, Patriarch by the infinite mercy of grace which extends to everything that touches Almighty God, we prescribe by the decision of the living Word of Apostolic power that nobody take this book from the interior jurisdiction of our Jerusalem monastery which bears the name of Saint Mary

and his consequent engagements with Frankish ecclesiastical and secular authorities suggest that the monastery played a crucial role in West Syrian-Frankish diplomacy and cultural interactions.

The monastery's significance is further suggested by Patriarch Michael's notes in Dam. 12-23 and Paris Syr. 64. Through their clear identification of the manuscripts as properties of the Monastery of Mary Magdalene along with their strongly-worded anathemas, they reveal a keen interest from West Syrian ecclesiastical authorities in preserving the manuscript library at the monastery. The library of the Monastery of Mary Magdalene was revived in the twelfth century by metropolitans Ignatius Gadina and his successor, Ignatius Romanus. During their episcopates, manuscripts were collected, copied, and repaired at the monastery. Although this monastic collection was dispersed in the subsequent centuries, colophons and other textual evidence in at least five other works suggest that they were a part of this library in the twelfth century. I will discuss these five works in some detail in the section below.

### **The library**

- 1) Lyon, Bibliothèque Municipale, MS 1 (hereon, Lyon MS 1) is likely the first Syriac manuscript to have been copied completely at the Monastery of Mary Magdalene after its revival in the early decades of the twelfth century. Lyon MS 1 is a liturgical manuscript – a *fenqitho* – that was used in the celebration of the Liturgy of the Hours on Sundays and other feast days<sup>11</sup>. Ignatius Gadina, the Metropolitan of Jerusalem (e. 1125-1138), arranged the text and Michael of Mar'ash, a monk at the monastery, copied and finished the manuscript with the help of two others, Matthew and Zaccheus. The manuscript was finished with a lengthy colophon in 1138 – the year of Ignatius' death. The *fenqitho* contains psalms and poetry for commemorating Sundays and other feast days of the church calendar, beginning with the Sunday of the Consecration of the Church. It includes psalmody for the feasts of holy women and men, who were venerated locally like Mary Magdalene, Sergius and Bacchus, as well as George.
- 2) Paris, Bibliothèque nationale de France, Syriacus MS 51 (hereon, Paris Syr. 51) is another manuscript that was copied under the guidance of Ignatius Gadina<sup>12</sup>. It is a Gospel lectionary containing reading for the liturgical year. Romanus of Melitene, a monk at the monastery who went on to succeed Ignatius Gadina – taking up the name, Ignatius Romanus – copied this manuscript. This was Romanus first foray into copying manuscripts, and he credits Ignatius Gadina for correcting (ܥܘܕܝܢܐ) his work. This lectionary is based on the Harklean recension of the Gospels and like the *fenqitho* above

---

Magdalene. May peace always reign through its prayers over the Orthodox inhabitants. We wrote with our own hands in the year 1490 (of the Greeks, or 1179)» (see POPA 2023, 221).

<sup>11</sup> BRIQUEL-CHATONNET 1997, 195.

<sup>12</sup> ZOTENBURG 1874, 16.

begins with the Sunday of the Consecration of the Church. However, unlike Lyon MS 1, it does not contain additional lessons for commemorating local saints, except for St. Stephen whose feast of local and universal significance.

- 3) Damascus, Syriac Orthodox Patriarchate, Dam. 12-4 (hereon, Dam. 12-4) – another Gospel lectionary – is the third manuscript that was copied at the Monastery of Mary Magdalene<sup>13</sup>. Sohdo of the Mountain of Edessa completed the manuscript at the monastery in 1149 during the episcopate of Ignatius Romanus (e. 1138-1184). This manuscript largely follows the liturgical calendar and order of readings of Paris Syr. 51. However, in a few instances, it provides additional lessons that are not found in the older manuscript. For example, for Pentecost Sunday, Dam. 12-4 provides a reading from John 4:19-30 for the service of “Kneeling on Pentecost”, which is absent in Paris Syr. 51<sup>14</sup>. Another innovation in the manuscript is the introduction of a reading from Luke 7:36–50 for the commemoration of Mary Magdalene. This feast (and lesson) is not found in the older lectionary.

Scribal activities at the Monastery of Mary Magdalene predates the production of these new manuscripts. A colophon in Paris, Bibliothèque nationale de France, Syriacus 64 (hereon, Paris Syr. 64) notes that a certain Michael, working under the guidance of Metropolitan Ignatius Gadina, re-bound the manuscript at the monastery in 1135.

- 4) Paris Syr. 64 contains a work titled «smohe w-qroyoto» ([collection of] words and readings), more commonly known as the Syriac Masora<sup>15</sup>. This text comprises vocalised readings from a variety of authoritative Christian texts including the Bible and the writings of Church Fathers<sup>16</sup>. These manuscripts were popularly used in Syriac monasteries between the tenth and the thirteenth centuries<sup>17</sup>. However, it is difficult to reconstruct the provenance of Paris Syr. 64 before 1135 – in this year, a note in the manuscripts records that it was rebound at the Monastery of Mary Magdalene by a certain Michael. When Patriarch Michael visited Jerusalem in 1179, the manuscript was still a part of the monastic collection. A note in Patriarch Michael’s hand – similar to the one in Dam. 12-23, discussed above – testifies to this<sup>18</sup>.

---

<sup>13</sup> I thank Dr. Roger Akhrass for sharing information about this manuscript.

<sup>14</sup> Readings for Pentecost in Dam. 12-4 is as follows: Evening: *John* 14:15-3; Morning: *John* 15:20-16:15; Kneeling on Pentecost: *John* 4:19-30.

<sup>15</sup> LOOPSTRA 2020, 2.

<sup>16</sup> Paris. Syr. 51 contains reading from the Peshitta Old Testament, Peshitta and Harklean New Testaments, the Pseudo-Dionysius corpus, Basil of Caesarea’s homilies, Gregory of Nazianzus’ orations, epistles of Basil of Caesarea and Gregory of Nazanzus, synodal letters pertaining to the Council of Antioch, and several grammatical and lexicographical treatises.

<sup>17</sup> LOOPSTRA 2020, 121.

<sup>18</sup> Refer to footnote 10.

The final work I will discuss here is Dionysius Bar Salibi's (d. 1171) *Commentary on the Eucharist*. Although the original twelfth-century manuscript bearing this text is not extant, an examination of the text (evidenced by later copies) reveals its likely presence and significance to the monastery in Jerusalem<sup>19</sup>. In the incipit of the text, Bar Salibi states that he wrote the commentary at the behest of Ignatius, Metropolitan of Jerusalem to help him respond to queries and accusations of the Franks:

O God-fearing brother Mar Ignatius, Metropolitan of the Holy city you have written to us to send you a commentary of the qurobo which was expounded by the ancients, so that you can prepare an apokrisis, that is a response and a reply to the Romans, that is the Franks<sup>20</sup>.

The Metropolitan of Jerusalem who commissioned this text was likely Ignatius Romanus. A native of Melitene, he rose to the episcopal seat in 1138 after the death of his predecessor, Ignatius Gadina – whom he served as a secretary. As a metropolitan, Ignatius Romanus led the church in Jerusalem for forty-five years until his death in 1184<sup>21</sup>. Bar Salibi's commentary on the Eucharist was composed and likely brought to Jerusalem in this period. In the explicit of the text, Bar Salibi informs his readers that he composed the commentary while residing in Amid<sup>22</sup>. Bar Salibi was the Metropolitan of Amid from 1166 till his death in 1171<sup>23</sup>. Therefore, it is likely that this commentary was written and dispatched to Jerusalem and its intended audience in the late 1160s or early 1170s, when Ignatius Romanus was still the metropolitan of the city.

The commentary is a summation of the teachings of earlier Syriac writers like Dionysius the Areopagite, Jacob of Edessa, and Moshe Bar Kepha on the Eucharist. It is a practical guide to the celebration of the holy liturgy and might have been used as such by the community at the Monastery of Mary Magdalene in Jerusalem. It provides instructions for every aspect of the Eucharist, from the arrangement of bread and wine on the altar to the various blessings said over them and the congregation. The commentary also includes directions for the use of books within West Syrian liturgy. This provides important insights into how some of the manuscripts discussed above were used at the monastery. I will discuss this briefly in the following section.

---

<sup>19</sup> VARGHESE 2011; LABOURT 1903.

<sup>20</sup> VARGHESE 2011, 1.

<sup>21</sup> CHABOT 1905, 394.

<sup>22</sup> The explicit reads as follows: «Here we end this subject. By the assistance and help of the Lord, we have lengthily and completely fulfilled your need and request, O our brother, admirable Mar Ignatius, Metropolitan of the Holy City of Jerusalem, that is “the vision of tranquility”. With sincere soul and pious mind, pray for me, poor and feeble Dionysius, residing in Amid in Mesopotamia...» (see VARGHESE 2011, 93-94).

<sup>23</sup> VARGHESE 2011, XVIII.



### **Manuscripts in Eucharistic liturgy**

In his *Commentary on the Eucharist*, Dionysius Bar Salibi highlights the central role of liturgical manuscripts in Eucharistic celebrations. The Scriptures – contained in one or more lectionaries – were read in a particular order: the Old Testament (particularly, the Prophets) were read first, followed by lessons from the Acts of the Apostles, Epistles of Paul, and the Gospels<sup>24</sup>. The reading of the Gospels was the most important and elevated part of the pre-Anaphora stage of the liturgy. It was preceded – or sometimes, anteceded – by processions around the nave of the church<sup>25</sup>. Presbyters and deacons carrying incense, fans, and cross and singing psalms and other hymns processed from the north to the south side of the church. Horns and trumpets were sounded, the hulolo sung, and lamps lit in anticipation of the reading of the Gospel. Then, the priest read the Gospel, beginning his address by conveying the peace of Christ to the faithful in attendance. Bar Salibi explains this moment as one that «unites those who are on earth with those who are in heaven and the people with the gentiles»<sup>26</sup>. This was the context in which the two Gospel lectionaries discussed above – Paris Syr. 51 and Dam. 12-4 – were primarily used. They were material expressions of the unifying message of the Gospels and thus, were central to the liturgical life of the monastery.

Given the largely liturgical use of these manuscripts, it is curious to find long historical notes in them. In both Paris Syr. 51 and Dam.12-4, these were written at the end of the manuscript by their scribes, Romanus and Sohdo, respectively. They both follow more brief notes naming the scribe and place of production of the manuscript and detail outcomes of contemporary property disputes between the monastery and Frankish settlers. I will discuss these further in the following section and liturgical significance and material history of these manuscripts, the long historical notes found in them require further investigation. I will discuss these colophons further in the following section.

### **The colophons**

Romanus' colophon in Paris Syr. 51 consists of a brief note of the completion and a longer historical account of the settlement of a legal dispute. The note records Romanus' completion of the lectionary in August 1138 and requests prayer for his uncle who «taught, trained and led him to where he was»<sup>27</sup>. Additionally, the note explains the purpose of the manuscript: it was commissioned by Ignatius Gadina as a memorial to himself and for the profit of those who used it to celebrate the holy liturgies. The historical account that follows describes a property dispute between the Monastery of Mary Magdalene and a crusader called

---

<sup>24</sup> VARGHESE 2011, 20.

<sup>25</sup> VARGHESE 2011, 21.

<sup>26</sup> VARGHESE 2011, 23.

<sup>27</sup> MARTIN 1889, 70-71.

Gonfroy de Marquise and its settlement in 1138<sup>28</sup>. This dispute involved two villages, Beth ‘Arif and ‘Adassiya, situated outside Jerusalem that had historically belonged to the monastery, but were claimed by Gonfroy after the Frankish conquest of Jerusalem<sup>29</sup>. Although the community – under the leadership of Metropolitan Cyril and Patriarch Athanasius – had previously paid a large sum of money to have these properties restored to the monastery in 1118, the dispute re-emerged in 1137, when Gonfroy challenged this settlement. As a result, Ignatius Gadina sought the intervention of Queen Melisende who arranged an audience for the Metropolitan and his entourage before King Fulk at Beth Gibrin to plead their case. Romanus’ account describes this history and the miraculous turn of events that lead to a favourable outcome for the monastery on 3 February 1138. This dispute was well documented not only in Syriac sources (there is another colophon in Lyon MS 1, describing the same), but also in Latin legal documents from the Kingdom of Jerusalem<sup>30</sup>. However, the latter are brief and lack the detail and context that Romanus’ (and Michael’s) account(s) provide.

Similarly, Dam. 12-4 contains a short note of completion followed by a longer historical and legal account. The note identifies Sohdo of the Mountain of Edessa as the copyist of the manuscript and Ignatius Romanus («Ignatius the third») the Metropolitan at the time and the commissioner of this manuscript. The historical account pertains to Zengi’s 1144 siege and conquest of Edessa and the consequential population shift to Jerusalem, which necessitated the monastery to reclaim another property from its current Frankish owner<sup>31</sup>. This time the property in question was Dayr Dakariya. According to the Sohdo, this village – like Beth ‘Arif and Adassiya – had belonged to the monastery before it came into Frankish possession. In 1148, seeing the plight of Edessan refugees in Jerusalem and eager to provide for them, Ignatius Romanus approached King Baldwin and his mother, Queen Melisende, to plead his cause and recover the property. Like in the previous account, they arbitrated in favour of the monastery and persuaded the Frankish owner of the village to sell it to the monastery in lieu of a thousand dinars.

Romanus’ and Sohdo’s colophons preserve a distinctively West Syrian perspective of not only the property dispute, but also of literary and scribal activities in the Latin East. They – along with the other colophons discussed above – identify the Monastery of Mary Magdalene as an important site of Syriac manuscript production and circulation. They also provide a glimpse into the range of scribal activities undertaken at the monastery. Through these colophons we learn that manuscripts were commissioned, copied, repaired, and collected at the monastery. Furthermore, these colophons suggest that scribal activities at the monastery were collaborative and well organised<sup>32</sup>. They were generally overseen by experienced scribes like metropolitans Ignatius Gadina and Ignatius Romanus, who guided, arranged texts for, and

---

<sup>28</sup> CLAVERIE 2016, 175.

<sup>29</sup> PALMER 1992 provides a partial English translation of the colophon.

<sup>30</sup> MAYER 2010, 208.

<sup>31</sup> A partial translation of this text is in PALMER 1992.

<sup>32</sup> In many ways, it resembled a contemporary European scriptorium: see THOMSON 2018, 68-84.

corrected several scribal projects at the monastery. Under their leadership, scribes like Michael of Marash and Sohdo of Mount Edessa copied, bound, and repaired manuscripts. Others like Mathew and Zachary (mentioned in Lyon MS 1) assisted them. These colophons suggest that manuscript production at the twelfth-century monastery was a well-organised, collaborative, and long-standing operation that saw to the liturgical and literary needs of the community.

Furthermore, Romanus' and Sohdo's colophons manifest their writers' ability and eagerness to record and edit history to include themselves, their community, and the perspectives they collectively hold dear. This suggests both a good level of scribal literacy and a strong sense of West Syrian identity. At a medieval West Syrian monastery, these two aspects were perceived as mutually inclusive, as Jack Tannous points out: «a distinctly West Syrian identity and consciousness required an intellectual and spiritual formation that would differentiate them from the clergy of rival communions»<sup>33</sup>. West Syrian ecclesiastical authorities saw clerical education as key to building and strengthening community. Writing in the thirteenth century, Maphrian Gregory Bar Hebraeus lays down detailed instructions for education in West Syrian communities in his treatise, *Nomocanon*. He instructs church leaders to arrange for learning in their communities «before everything»:

Rule: Let every chief priest, before everything, when there is none, establish a teacher and let him write the names of the children who are suitable for instruction and let him order their parents to enter them into school, even by compulsion. If among them there are needy or poor, let their support come from the church. If the church is poor, then let the stewards of the church collect material for their maintenance each Sunday<sup>34</sup>.

The importance given to (clerical) education can be noticed also in the two-tiered education system prevalent in this period. In medieval West Syrian communities, children were first instructed in local schools or monasteries. Then the most promising among them who were approaching priesthood moved onto more established centres of learning to pursue further education<sup>35</sup>. At the first tier, pupils read the Psalms and mastered the yearly lectionary cycle. At the second tier, they studied the New and Old Testaments, teachings of the Doctors of the Church, and works of appropriate commentators<sup>36</sup>. This education system ensured that the clergy, particularly in urban centres like Jerusalem, were well versed in the Bible, liturgy, and

---

<sup>33</sup> TANNOUS 2013, 96.

<sup>34</sup> Translation from TANNOUS 2018, 184.

<sup>35</sup> *Ibidem*.

<sup>36</sup> Barhebraeus wrote: «Rule: in the first place, let them read the Psalms of David, then the New Testament, then the Old Testament, then the Doctors, then the Commentators. If they are not approaching the priesthood, after the Psalms, let them read the yearly lectionary cycle and let them pronounce with expertness. As for those who do not possess a suitable voice, let them not learn any chanting apart from the simple service» (see TANNOUS 2018, 185).

the tenets of West Syrian faith. This allowed them to distinguish themselves and provide well informed defences of their faith and community when challenged. The colophons discussed above – with their meticulous accounts of legal proceedings in favour of monastery copied at the end of Gospel lectionaries – potentially had a similar function: they provided a detailed basis for defence in any future legal dispute. The colophons here functioned as evidential documents – «a sort of insurance policy in case the oral (or here, Frankish written) record(s) was forgotten or obliterated»<sup>37</sup>. Enclosed in some of the most important manuscripts in the monastery, they articulated challenges, triumphs, and ambitions of the West Syrian community in Latin Jerusalem.

### **Conclusions**

Through an examination of manuscripts and colophons associated with the twelfth-century Monastery of Mary Magdalene and Simon the Pharisee, this paper demonstrates how West Syrian faith and community were organised, articulated, and perpetuated in Latin Jerusalem through the production and circulation of manuscripts. The monastic library was central to the life of the community. It received particular attention during the episcopates of Metropolitans Ignatius Gadina and Ignatius Romanus who themselves were engaged in copying and commissioning texts. Colophons found in manuscripts from this collection bear witness to a well-established, collaborative system of manuscript production and circulation at the monastery. Furthermore, they embody their scribes' interventions aimed at producing and maintaining memory.

---

<sup>37</sup> STOCK 1983, 7.

## Bibliography

- BRIQUEL-CHATONNET 1997 F. BRIQUEL-CHATONNET, *Manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale de France (n° 356-435, entrés depuis 1911), de la Bibliothèque Méjanes d'Aix-en-Provence, de la Bibliothèque municipale de Lyon et de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg*, Paris 1997
- CHABOT 1905 J.B. CHABOT (ed. and tr.), *Chronique de Michel le Syrien*, III, Paris 1905
- CLAVERIE 2016 P.V. CLAVERIE, *Les tribulations orientales du seigneur Gonfroy II de Marquise (1096-1138)*, in U. VERMEULEN – K. D’HULSTER – J. VAN STEENBERGEN (eds.), *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras*, Leuven 2016, pp. 163-185
- EVETTS 1910 B. EVETTS, *History of the Patriarchs of the Coptic Church of Alexandria*, Paris 1910
- LABOURT 1903 H. LABOURT, *Dionysius Bar Salibi, Expositio Liturgicae*, Paris-Leipzig 1903
- LOOPSTRA 2020 J. LOOPSTRA, *The Patristic “Masora”: A Study of the Patristic Collection in Syriac Handbooks from the Near East*, Leuven 2020
- MARTIN 1889 J. MARTIN, *Les premiers princes croisés et les syriens jacobites de Jérusalem*, *Journal Asiatique*, 134/1889, pp. 33-79
- MAYER 2010 H. MAYER, *Die Urkunden der lateinischen Könige von Jerusalem (UKJ), I*, Hannover 2010
- PALMER 1991 A. PALMER, *The History of the Syriac Orthodox in Jerusalem: Part I*, *Oriens Christianus*, 75/1991, pp. 16-43
- PALMER 1992 A. PALMER, *The History of the Syrian Orthodox in Jerusalem, Part II: Queen Melisende and the Jacobite Estates*, *Oriens Christianus*, 76/1992, pp. 74-94
- POPA 2023 C.S. POPA, *The Making of Syriac Jerusalem: Representations of the Holy City in Syriac Literature of Late Antiquity and the Middle Ages*, Abingdon 2023
- STOCK 1983 B. STOCK, *The Implications of Literacy: Written Language and Models of Interpretation in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Princeton 1984

- TANNOUS 2013 J. TANNOUS, *You are What You Read: Qenneshre and the Miaphysite Church in the Seventh Century*, in P. WOOD (ed.), *History and Identity in the Late Antique Near East*, Oxford 2013, pp. 83-102
- TANNOUS 2018 J. TANNOUS, *The Making of Medieval Middle East*, Princeton 2018
- THOMSON 2018 R. M. THOMSON, *Scribes and Scriptoria*, in E. KWAKKEL – R.M. THOMSON (eds.), *The European Book in the Twelfth Century*, Cambridge 2018, pp. 68-84
- VARGHESE 2011 B. VARGHESE, *The Commentary of Dionysius Bar Salibi on the Eucharist*, Piscataway 2011
- WILKINSON – HILL – RYAN 1988 J. WILKINSON – J. HILL – R.F. RYAN, *Jerusalem Pilgrimage 1099-1187*, London 1988
- ZOTENBERG 1874 H. ZOTENBERG, *Manuscripts orientaux : Catalogues des manuscrits syriaques et sabéens (mandaites) de la Bibliothèque nationale*, Paris 1874

**Itinéraires de la mémoire.  
Les églises de la Crète vénitienne  
au prisme des carnets inédits de Giuseppe Gerola**

Nicolas Varaine (EPHE, Université PSL/Université Paris 1 Panthéon Sorbonne)

**Résumé :** Giuseppe Gerola (1877-1938) a été missionné au tournant du XX<sup>e</sup> siècle par l'Institut royal vénitien des sciences, des lettres et des arts afin de documenter de façon approfondie le patrimoine crétois datant de la période de la présence vénitienne (1211-1669). Ces travaux ont donné lieu à une importante somme scientifique, publiée dans les quatre volumes des *Monumenti veneti dell'isola di Creta*, parus entre 1905 et 1932. Les églises grecques et leur décor peint y occupent une place mineure, même si l'on doit au chercheur le premier inventaire de ces chapelles. Les carnets de terrain de Gerola, conservés à la Fondazione Biblioteca San Bernardino de Trente, proposent cependant une description approfondie de ces monuments.

Première trace conservée de ce riche patrimoine, les carnets s'intéressent aussi à son devenir à travers le temps, puisque Gerola y rapporte également les souvenirs des crétois liés à la préservation de ces églises pendant la présence ottomane sur l'île. La mémoire y acquiert ainsi une dimension aussi bien patrimoniale qu'immatérielle, qui invite à reconsidérer ces documents, initialement supports de travail, devenus aujourd'hui sources primaires. C'est cette intrication du passé ancien et récent que cet article explore.

**Mots-clés :** Gerola, Crète vénitienne, archives, églises, décor monumental

Entre le 6 janvier 1900 et le 29 juillet 1902, Giuseppe Gerola, âgé de vingt-trois ans, tout juste diplômé de l'Institut d'études historiques de Florence, se rend en Crète où, pendant dix-huit mois environ, il parcourt inlassablement l'île à la recherche des traces de la présence vénitienne, à l'initiative de l'Institut vénitien des sciences, des lettres et des arts<sup>1</sup>. Le matériel collecté à cette occasion a été publié en quatre volumes monumentaux qui, plus d'un siècle après la mission de Gerola, constituent encore le point de départ obligatoire de tout travail sur la Crète vénitienne<sup>2</sup>. La Crète a cependant occupé une place relativement mineure dans la carrière de Gerola : dès son retour en Italie, il est nommé en 1903 directeur du Musée de Bassano del Grappa, puis affecté successivement au musée civique de Vérone, au siège de la Surintendance des monuments de la région de Romagne à Ravenne et enfin à la direction de la Surintendance pour l'art médiéval et moderne à Trente, où il dirige notamment la restauration

---

<sup>1</sup> La mise en place et le déroulement de la mission de Gerola ont été étudiés en détail par CURUNI 1988, où sont édités la correspondance relative au voyage de Gerola ainsi que les rapports de mission de ce dernier.

<sup>2</sup> GEROLA 1905, 1906, 1908, 1917 et 1932a.

du château de Buonconsiglio<sup>3</sup>. S'il n'a pas poursuivi de carrière en histoire de l'art byzantin, la publication de ses recherches l'a occupé pendant plusieurs décennies puisque le dernier tome des *Monumenti veneti dell'isola di Creta* est paru en 1932, ce qui lui vaut de recevoir le prix Mussolini de l'Académie italienne. Il a aussi sporadiquement écrit des articles consacrés aux églises de la ville de Candie ou bien au sujet de la présence des Franciscains en Crète<sup>4</sup>. Ses fonctions à la surintendance des monuments de la région d'Émilie-Romagne, basée à Ravenne, lui ont également permis de publier à plusieurs reprises sur les monuments de cette ville et leur restauration<sup>5</sup>.

Gerola (à l'instar de ses contemporains comme Gabriel Millet ou Guillaume de Jerphanion) n'est pas byzantiniste de formation : lors de sa première année à l'Université de Padoue, il étudie l'histoire antique et moderne, la géographie et la philosophie, avant de poursuivre son cursus à Florence où il obtient une licence de la Faculté des Lettres et un diplôme en paléographie. S'il s'intéresse alors au Moyen-Âge, ses travaux d'étudiant traitent surtout de la présence allemande dans le nord-est de l'Italie, sa région d'origine : c'est avant tout à l'histoire locale que va son intérêt, ainsi qu'à la numismatique. C'est lors de cours de perfectionnement à Berlin et à Fribourg-en-Brisgau qu'il approfondit sa connaissance du Moyen-Âge, de ses institutions et de ses archives, et se familiarise avec l'histoire de l'art<sup>6</sup>. Ses liens personnels avec Federico Halbherr (ils sont tous deux originaires de Rovereto), qui est à la tête de la mission archéologique italienne en Crète où il fouille les sites de Gortyne, Faistos et Agia Triada, lui permettent d'être missionné sans aucune connaissance préalable de la Crète : il passe alors quelques mois aux archives de Venise, Turin et Milan pour rassembler de la documentation sur les quatre-cent-cinquante ans de la présence vénitienne en Crète.

Compte tenu de sa formation toute théorique, l'ampleur de la documentation que Gerola a rassemblée sur le terrain peut surprendre : très tôt, il se rend compte que les traces de la Sérénissime ne se limitent pas aux grands édifices publics d'Héraklion et aux forteresses qui parsèment l'île, mais se composent de témoignages nombreux, incluant des habitations particulières, des objets de mobilier urbain plutôt modestes comme des fontaines, ou encore des fragments d'inscriptions et d'écussons, et bien sûr des centaines d'églises éparpillées dans l'arrière-pays crétois<sup>7</sup>. Il va jusqu'à documenter les cloches et le mobilier ecclésiastique ancien, et s'intéresse au décor des iconostases de bois<sup>8</sup>. Outre le patrimoine chrétien, il recense les

---

<sup>3</sup> La bibliographie la plus complète de Gerola est celle de FOGOLARI 1938-1939. On trouvera d'autres références bibliographiques dans NINZ 2008, 4 n. 1.

<sup>4</sup> Respectivement, GEROLA 1918 et 1932b.

<sup>5</sup> GEROLA 1911, 1911-1912, 1915 et 1916-1917 notamment.

<sup>6</sup> Au sujet de la formation de Gerola, voir VARANINI 1991.

<sup>7</sup> L'intérêt d'élargir le champ d'étude aux monuments mineurs de l'intérieur de l'île apparaît dès le premier rapport de Gerola, daté du 11 avril 1900, édité dans CURUNI 1998, 52-58.

<sup>8</sup> GEROLA 1908, 370-375 : les quarante-huit cloches étudiées par Gerola, fabriquées à Venise et datées des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, sont celles des églises grecques. Voir aussi GEROLA 1908, 347-379.



synagogues et les inscriptions en hébreu<sup>9</sup>. Le patrimoine ottoman, en revanche, est absent de ses centres d'intérêt, ce que l'on peut déplorer eu égard au peu de vestiges aujourd'hui conservés, mais qui se comprend dans un contexte où la priorité est la sauvegarde du passé vénitien après plusieurs années de tensions gréco-turques au cours desquelles des destructions et des massacres ont eu lieu<sup>10</sup>. Les principaux centres urbains crétois connaissent également au tournant du siècle une vague de démolitions, qui affecte particulièrement le patrimoine vénitien, conférant une certaine urgence au travail de Gerola<sup>11</sup>.

Les églises grecques de Crète ne sont pas au centre des publications de Gerola ; les deux premiers volumes des *Monumenti veneti dell'isola di Creta* sont consacrés à l'architecture militaire ; du troisième volume consacré aux églises, près de la moitié concerne les églises latines, bien moins nombreuses que les grecques. Son étude plutôt sommaire des églises byzantines n'a pas empêché le chercheur d'identifier plusieurs éléments importants de leurs décors peints qui continuent d'orienter les recherches sur l'histoire de l'art en Crète médiévale, comme les représentations du Jugement dernier et les portraits des commanditaires, dont il a établi les premiers catalogues<sup>12</sup>. L'étude individuelle des monuments a une part très mince dans ses publications : il décrit le décor de huit cent-neuf églises en soixante-treize pages dans un article de 1935, se limitant à une énumération sommaire des scènes et des figures identifiées dans chacun de ces monuments<sup>13</sup>. Les *Monumenti veneti* contiennent également des plans d'églises, dessinés semble-t-il par Gerola lui-même, et quelques photographies de leur décor intérieur, aujourd'hui conservées à l'Institut vénitien des sciences, des lettres et des arts, mais aucun site ne se voit consacrer plus de quelques lignes<sup>14</sup>. Un grand nombre de ces églises n'ont pas fait l'objet d'une nouvelle publication depuis.

---

<sup>9</sup> GEROLA 1908, 381-382 pour les synagogues, et GEROLA 1932, 596-597 pour les inscriptions. Seules deux inscriptions, datées du XV<sup>e</sup>, ont été photographiées par le chercheur.

<sup>10</sup> On trouvera une bonne introduction à l'histoire de la Crète dans DETORAKIS 1986 (traduit en anglais en 1994).

<sup>11</sup> Federico Halbherr fait part des pertes occasionnées par ces démolitions dans la lettre inédite inventoriée sous le n° 10 du carton GER.3.1.1 (pochette GER.3.1.1.1.) des archives de la FBSB, datée du 31 juin 1899, où il évoque la destruction partielle de la forteresse de Chania : «l'unico inconveniente è che da qualche mese hanno cominciato a demolire alcuni dei bastioni della fortezza veneziana di Canea e che questi lavori continuano [...], alcuni pezzi storici andranno perduti prima che tu ne potrai prendere cognizione».

<sup>12</sup> D'un côté, GEROLA 1908, 340-346 : ces représentations ont fait l'objet de plusieurs études depuis, dont la plus complète est celle de LYMBEROPOULOU 2020. De l'autre, GEROLA 1908, 327-339, planches 8-17. Il n'existe pas d'étude de synthèse sur les portraits des donateurs en Crète, mais ils sont régulièrement mentionnés dans les travaux évoquant l'aculture des commanditaires dans les monuments crétois, notamment LYMBEROPOULOU 2006 et STANCIOIU 2009.

<sup>13</sup> GEROLA 1935 : cet article est plus souvent cité dans sa traduction grecque par LASSITHIOTAKIS 1961, où l'on trouve plusieurs églises non visitées par Gerola.

<sup>14</sup> NINZ 2008, 20. En revanche, les portraits de donateurs reproduits dans les planches de GEROLA 1908 ont été réalisés par le peintre Halvor Bagge. On trouvera un catalogue complet des photographies de Gerola dans CURUNI – DONATI 1988, 131-435.

Les archives conservées à la Fondazione Biblioteca San Bernardino de Trente (désormais FBSB) révèle cependant une tout autre facette du travail de Gerola et éclairent d'un jour nouveau la place que les églises grecques y occupent. Le fonds a été inventorié, relativement récemment, par Elisa Ninz<sup>15</sup>. Le carton GER 3.1.8 renferme en effet, parmi d'autres documents, deux petits carnets utilisés par Gerola sur le terrain, où il a consigné jour après jour ses activités en Crète<sup>16</sup>. Un troisième carnet est malheureusement perdu, comme l'indique la pagination interrompue entre les pages 343 et 680. Ces carnets, inédits, ont très peu été utilisés par les chercheurs, bien qu'ils soient consultables dans les archives de Gerola déposées à Trente en 1983 ; on n'en trouve mention que dans une publication récente d'Isabella Baldini, professeure d'archéologie à l'université de Bologne, qui a utilisé les notes de Gerola pour tenter de retracer l'état de la basilique Saint-Titus de Gortyne, l'une des principales églises tardo-antiques de Crète, avant les fouilles de 1900<sup>17</sup>.

Étant donné l'ampleur des informations consignées dans les deux carnets conservés, la présente étude se concentrera sur les vingt premières pages des carnets, qui vont du 7 au 14 février 1900, et marquent les premiers pas de Gerola sur le terrain<sup>18</sup>. Ces premières notes sur les monuments de Crète sont extrêmement précieuses, et interrogent les notions de mémoire et de trace à plusieurs titres. C'est d'abord l'aspect strictement documentaire qui nous intéressera ici : ces pages contiennent les seules traces que nous connaissons de monuments qui n'ont pas été publiés depuis, ainsi que des informations que Gerola n'a pas jugé nécessaire d'inclure dans ses publications ultérieures. Ensuite, c'est la démarche de chercheur de Gerola qui sera abordée : les carnets renseignent sur la formation progressive de son regard, sur la hiérarchisation des différents passés auxquels il s'intéresse, et sur la manière dont il mobilise les différents témoignages dont il dispose. Enfin, c'est la question de la mémoire récente des sites qu'il visite qui sera étudiée : Gerola intègre quelques éléments de l'histoire récente, qui peuvent nous donner une idée de la situation du patrimoine religieux en Crète pendant les dernières années de la période ottomane (l'île est officiellement rattachée à la Grèce en 1913), et la manière dont les communautés locales se l'approprient.

### **Sur la trace des églises oubliées de Crète vénitienne : l'apport des carnets de Gerola**

Le 13 février 1900, Gerola visite quatorze sites différents, dans plusieurs villages proches de la petite ville d'Agioi Deka, au sud de la région d'Héraklion, où est basée l'équipe de la mission archéologique italienne. Hormis une maison particulière, dans laquelle il relève une inscription encastrée dans un mur, tous les monuments visités sont des églises. Deux d'entre elles nous intéressent particulièrement : l'église Saint-Antoine, dans le village de Plora, et

---

<sup>15</sup> NINZ 2008.

<sup>16</sup> Trente, FBSB, carton GER 3.1.8, carnets non numérotés.

<sup>17</sup> BALDINI 2009.

<sup>18</sup> Nous nous référons au carnet cité en tant que GER 3.1.8, carnet 1.

l'église Sainte-Marina dans le village de Kamaria. Ces deux églises sont mentionnées dans son catalogue des décors de fresques conservés dans les églises de Crète : l'église Sainte-Marina, qui apparaît au numéro 638, est décrite en un mot laconique : « avanzi » (des restes)<sup>19</sup>. Celle de Plora, recensée sous le numéro 622, est un peu mieux considérée, puisque sa description représente presque une ligne entière de texte : « Divers saints – Saint Titus, Saint Cyrille, etc. »<sup>20</sup>. La lecture des entrées du carnet consacrées à ces deux édifices nous permet de mesurer l'ampleur de la perte d'information entre les notes de terrain de Gerola et la publication finale : ce sont plus de trente lignes que Gerola consacre à Saint-Antoine de Plora, et treize à l'église Sainte-Marina. Là où la publication finale évoque uniquement les fragments de peinture conservés, les carnets sont bien plus riches.

La page consacrée à Sainte-Marina nous donne quelques informations sur le village – « peu de maisons » – et, surtout, sur l'état du bâtiment : privée de son toit d'origine, l'église a été fortement restaurée, comme en témoigne notamment l'iconostase de maçonnerie. Les différentes ouvertures ménagées dans les parois sont indiquées, et Gerola s'attarde également sur le décor sculpté de l'église, bien que celui-ci soit très modeste : une croix et des rosettes au-dessus de la fenêtre nord, qu'il qualifie de « travail grossier ». Enfin quelques traces du décor peint subsistent, un peu mieux décrites que dans le catalogue de 1934 : on apprend ainsi que l'on distingue assez bien la silhouette d'une sainte vêtue de rouge<sup>21</sup>. Gerola ne propose pas d'identification, mais la dédicace et la couleur du costume laissent penser qu'il pourrait s'agir de sainte Marina, à qui l'église est dédiée, et dont c'est la couleur habituelle du costume. L'emplacement au-dessus de la porte pourrait également être celui de la Crucifixion : dans ce cas, peut-être s'agit-il de la Vierge. La formulation n'est pas claire : on ne sait pas si les peintures en question se situent à l'extérieur de l'église ou sur la façade, au-dessus de la porte, ce dont on conserve plusieurs exemples en Crète<sup>22</sup>. Gerola ne précise pas si la figure est frontale ou pourrait appartenir à une scène narrative, il n'est pas possible de pousser plus loin les conjectures. Mais d'emblée s'impose l'importance documentaire de ce carnet, où subsiste la dernière trace d'un décor aujourd'hui entièrement perdu.

La description de l'église Saint-Antoine de Plora est plus riche ; le chercheur décrit d'abord l'architecture de l'église, évoquant également son décor sculpté, où il remarque notamment un écusson gravé, dont il exécute un schéma sommaire pour en décrire les quatre parties (désignées par les lettres a, b, c et d), et une croix au-dessus de la fenêtre sud.

---

<sup>19</sup> GEROLA 1935, 202 n° 638.

<sup>20</sup> *Ibidem*, 201 n° 622 : « Santi vari (S. Tito, S. Cirillo ecc.) ».

<sup>21</sup> FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 17 : « più avanti ancora a S. Marina (poche case) la chiesuola omonima, priva di tetto, coll'iconostasio a muratura, recente, ha una finestra a N., una nell'abside con una crocetta in pietra, ed una porta con arco acuto sull'architrave. La finestra di N. è coperta all'esterno da una pietra di cui non si conservano che due terzi, recante una croce in mezzo e due crocette ai lati: rozzo lavoro. Quantunque restaurata sopra la porta conserva tracce dell'antica decorazione a fresco. Si distingue abbastanza bene una santa vestita in rosso ».

<sup>22</sup> On retrouve par exemple sainte Anne portant la Vierge enfant au-dessus de la porte d'entrée de l'église Sainte-Anne d'Anisarakí, décrite par SPATHARAKIS 2001, 207-210 n° 68, et XANTHAKI 2011.

L'emplacement des fenêtres, la forme de l'arc qui surmonte l'architrave de la porte sont indiqués ; surtout, Gerola mentionne également la présence de deux tombes le long de la paroi sud, et en signale une troisième accolée à la façade, dont il précise que l'un des côtés comporte un décor de rainures<sup>23</sup>. Ces renseignements sont extrêmement utiles : les fouilles de sauvetage menées dans les églises médiévales par les services archéologiques crétois ne suffisent pas à évaluer leur possible fonction funéraire, d'autant que peu de monuments funéraires de la période subsistent : dans la plupart des cas, les fragments d'inscriptions et le programme iconographique sont les seuls éléments dont l'on dispose pour évaluer le rôle de ces églises pour les communautés qui les ont édifiées<sup>24</sup>. La mention des trois tombes de Plora éclaire dès lors sur l'usage de l'église, que les quelques traces de fresques encore visibles.

En effet, Gerola, qui, dans sa publication des décors peints, ne mentionnait que les deux figures de saints qu'il avait pu identifier, revient plus longuement sur les restes des peintures. On ne reconnaît rien sur le mur nord, dit-il. En revanche, à côté de l'abside, il observe la présence de deux saints et décrit brièvement leur costume ; les inscriptions ne sont pas assez conservées pour les identifier avec certitude, mais il s'agit de l'emplacement habituel des diacres Étienne et Romain<sup>25</sup>. Dans l'abside, il voit également quatre saints, très certainement la concélébration des évêques, comme l'indique le livre qu'il voit dans la main du premier d'entre eux ; l'inscription, préservée, l'identifie comme saint Titus. Ce saint est attesté dans plusieurs monuments crétois, où il apparaît habituellement sur l'une des parois latérales du sanctuaire ;

---

<sup>23</sup> FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 18-19 : « Ad occidente del villaggio: S. Antonio. Nella parete N un modioncino in pietra collo stemma in cui a e c sono in incisione e b e d in rilievo. Il tetto è tuttavia ora a terrazza. Fenestra nella parete S, in quella N e nell'abside. Questa internamente comincia solo a 90 cm del suolo: esternamente sorge a tronco di piramide (campana). La porta architravata è ad arco acuto. La fenestra S. porta una croce. Fuori, lungo la parete sud, due tombe, davanti alla facciata un'altra tomba come quella di S. Giorgio di Camaria, ma un po' ornata a scanellature nel profilo: ora è chiusa da una parete: solo per una finestrella si vede dentro un mucchio di ossa alla rinfusa ».

<sup>24</sup> Un rare exemple d'excavation ayant révélé la présence de tombes dans une église crétoise a été publié par PSARAKIS 2010. GEROLA 1908, 354-362, résume les recherches de l'auteur sur les tombes qu'il a observées. Celle de Plora est mentionnée dans une note sans commentaire (*ibidem*, 362) : là aussi l'on mesure l'écart entre les observations de terrain de Gerola et les données publiées.

<sup>25</sup> FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 18-20 :

Dei resti di pittura sulla parete N, non si riconosce nulla. Ai lati dell'abside a sinistra (di chi guarda): un santo che si tiene qualcosa in testa: le solite lettere bianche ... CO PA/...ω H.

A destra un santo vestito di bianco con rosetine bianche, le maniche ornate di bordo giallo. Tiene con ambe le mani un bastone pastorale.

O A...

L'abside reca in basso 4 santi: Il primo vestito di bianco con lunghi bordi rossi o neri tiene in mano un libro in cui si legge in nero O ΘC H / Φ TΩ O /TON TΩ /AN O.

Ai lati invece è scritto il nome, che lo dichiara S. Tito: O [A]ΓΙOC TITOC

Del secondo si legge solo: O A e l'O con cui finisce il nome. Del terzo non si vede nulla. L'ultimo vestito di nero e giallo e bianco deve essere S. Cirillo, perché alla destra si vede KPHTHC. Sopra ad essi, il busto, certo del Salvatore: O CΩ...

sa présence dans l'abside n'est recensée que dans une seule autre église située dans la région de Rethymno, Sainte-Anne à Nefs Amari, qui se trouve être le plus ancien décor daté de Crète (1225)<sup>26</sup>. La documentation par Gerola de l'emplacement du saint, que l'on ne connaît que par ce carnet, est dès lors un important renseignement sur le culte de Titus dans la région ; sa mise en avant tient probablement à la proximité du plus ancien sanctuaire de ce saint en Crète. Un autre évêque de l'abside est identifié comme saint Cyrille, et Gerola évoque de surcroît la présence du Christ Pantocrator dans la conque de l'abside, non mentionnée dans sa publication du décor<sup>27</sup>. C'est sur cette mention du Christ que se termine la description de l'église ; de telles informations, inédites, représentent le premier intérêt de ces carnets, où se fait jour la mémoire de monuments peu étudiés.

### **L'œil au travail : la mise en place d'une démarche scientifique**

La mémoire des monuments se construit progressivement dans les carnets, où l'on constate que la démarche de chercheur de Gerola s'affine progressivement. La description de l'église de la Panagia, au nord du village d'Agioi Deka (au sud de la région d'Héraklion), le 11 février, témoigne de son attention à différentes couches du passé ; ce sont d'abord les éléments les plus récents de l'église qu'il observe, comme la probable restauration de la façade, très habituelle en Crète, constatant que « l'extérieur a visiblement été retouché récemment » ; aussitôt après, en revanche, il relève des remplois dans les murs : « l'abside cependant garde encore un caractère ancien et dans son mur rassemble des pierres et des marbres anciens ». Il observe la présence d'un chapiteau corinthien de marbre blanc à l'extrémité de la paroi sud, auquel s'ajoutent, un peu plus loin, deux autres fragments de marbre appartenant respectivement à un chapiteau et à une colonne<sup>28</sup>. Le mot "antico" est utilisé à deux reprises dans cette phrase, sans qu'il soit possible de déterminer à quelle période il renvoie : il pourrait s'agir aussi bien de la période médiévale dans le cas de l'architecture de l'abside, que de l'Antiquité tardive pour la datation des remplois. La description se poursuit par le relevé d'une inscription du XIX<sup>e</sup> siècle vue sur l'architrave de la porte, datée de 1843, donc près de deux siècles après la fin de la période vénitienne.

Cet enchevêtrement de temporalités se poursuit plus avant par l'évocation d'une tombe le long de la paroi sud, probablement vénitienne, et des restes de fresques qu'il aperçoit sous la

---

<sup>26</sup> Le décor de cette église, très lacunaire, est décrit par SPATHARAKIS 2012, 20-21 n° 3.

<sup>27</sup> Ce n'est pas le nom du saint que retranscrit Gerola, mais la mention de la Crète ; le nom de l'île est associé, dans le sanctoral crétois, généralement à saint Cyrille, évêque de Gortyne martyrisé au début du IV<sup>e</sup> siècle. Là aussi, la proximité de l'église de Plora avec le site de Gortyne explique la mise en avant d'un saint local. Il pourrait toutefois s'agir de saint André : c'est lui que l'on retrouve au côté de saint Titus dans la nef de l'église de Nefs Amari.

<sup>28</sup> FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 2-3 : « l'esterno mostra di essere stato recentemente ritoccato; l'abside però serba ancora un carattere antico e nel proprio muro raccoglie pietre e marmi antichi. Un piccolo capitello di marmo bianco, corinzio, sta sul ciglio della parete S. [...] In terra un altro frammento di capitello, ed un pezzo di colonna scanellata per portare il candelabro ».

chaux avec laquelle les murs ont été blanchis, pratique courante en Crète pendant l'occupation ottomane. Ces peintures remontent probablement au Moyen-Âge comme la totalité des décors peints crétois<sup>29</sup>. Un incessant aller-retour entre différentes périodes se construit en quelques lignes, où ce sont toutes les traces de l'histoire de cette église qui se recomposent sous l'œil de l'archéologue, depuis les remplois antiques lors de la construction, dont l'usage se prolonge dans le présent, puisqu'il précise que le fût de colonne sert de support à un candélabre, à la période médiévale puis vénitienne, jusqu'aux transformations les plus récentes, que ce soit la restauration de la façade, l'inscription de l'architrave ou encore le blanchissement des fresques, qui matérialisent les différentes étapes de la vie du monument et l'inscrivent dans la longue durée.

Ce travail du regard, qui rassemble toutes les données observables, se confronte à des écueils, notamment face aux monuments trop abîmés pour faire l'objet d'une étude approfondie. Il prend tout de même le temps de les mentionner, à l'instar de la petite église Saint-Jean de Keratokefali, dont les restes sont trop fragmentaires pour pouvoir en restituer le plan, ou bien d'une église dont le nom n'est même pas connu située en contrebas de la forteresse de Monofatsi, que Gerola prend néanmoins le temps de visiter, notant des restes de fresques indéchiffrables<sup>30</sup>. Il s'y rend sur le conseil d'un certain Fanourios qui lui a affirmé avoir vu dans les ruines une inscription aux caractères très lisibles. Ce sont parfois de tels récits qui poussent Gerola à visiter un site, ou bien qu'il utilise pour comprendre ce qu'il voit ; devant une église du village en ruines de Filipsiana, il rapporte la tradition locale selon laquelle elle a été construite sur le site d'un édifice plus ancien<sup>31</sup>. De même, dans le village de Vourvoulitis, Gerola observe une fontaine gothique, dont il dessine le décor (**fig. 1**) ; il examine un fragment sculpté figurant un lion, sur la foi d'un récit selon lequel ce morceau faisait partie de la même fontaine, face auquel il exprime ses réticences. Observant un autre fragment censé provenir de la même fontaine, conservé dans une habitation, il fait part de ses

---

<sup>29</sup> *Ibidem*, 2-3 : « la porta reca sull'architrave rozzamente inciso: ΜΑΡΘΟΥ.6 – ΣΠΗΡΗΔΟΣ/1843. ΠΑΡΑΣΚ – ΦΑΝΟΥΡΑΚΗΣ. Lungo la parete S., dalla porta all'abside esterna, una tomba in muratura. [...] Sotto l'imbiancatura dei muri, specialmente sulla parete S., si vedono tracce di antichi affreschi, fra i quali si distingue a pena qualche figura ».

<sup>30</sup> Il s'agit de *ibidem*, 8 : « a Keratochiefali, a nord, rovine della chiesuola di S. Giovanni, i muri sono sconvolti e rotti in grandi massi tenuti assieme dalla calce: impossibile ricostruire la pianta ». Et de *Ibid.*, 9 : « della metà in su si vede d'ogni lato tracce di case, in alto, sotto la roccia a pico del castello, a sud di questo, la chiesuola distrutta di cui si ignora il nome. Il muro si S. è a fior di terra: vi si vede però la base del pilastro che portava l'unico arco. Tra il pilastro di N e la porta si scorgono ancora resti di affreschi irriconoscibili, divisi in grandi scomparti per mezzo di linee rosse. Fanourio a Keratochiefali diceva di aver visto lassù qualche anno fa un'iscrizione, sormontata da croce, coi caratteri ben marcati. Io non trovai nulla, se non il capitello del arco S., fra le macerie, coperto di un ornato ad affresco ».

<sup>31</sup> *Ibidem*, 16 : « risalendo la valle che sbocca a Kandila, ad oriente di essa, la chiesuola di S. Giorgio appartenente al distrutto villaggio di Filipsiana dicono sorga sul posto di una antica ».

doutes, écrivant : « je ne garantis pas qu'il soit ancien ; il est de marbre blanc »<sup>32</sup>. La tradition locale se heurte ici à l'expertise de l'archéologue.

Ce regard en formation s'appuie sur une série de notations méthodiques, de schémas et relevés d'inscriptions, même partielles, qui sont précieux car, pour la plupart, on ne les retrouve pas dans les publications de Gerola. Les inscriptions retiennent particulièrement l'attention du chercheur, aussi bien modernes comme sur l'architrave de l'église de Saint-Antoine de Plora ou anciennes comme le *titulus* de saint Titus dans l'abside de la même église. Gerola, du moins dans les premières pages des carnets, note aussi les inscriptions fragmentaires, y compris lorsqu'elles ne comportent plus qu'une ou deux lettres et ne peuvent rien nous apprendre, sinon que, pour reprendre l'expression de Roland Barthes, « ça a été »<sup>33</sup>. Il exécute de petits croquis de la courbe d'un arc, du motif d'une fontaine, de la forme d'une porte ou du profil d'une architrave, autant de petits aide-mémoire qui n'ont pas vocation à accompagner les publications, mais qui enregistrent d'éléments mineurs du décor des églises crétoises, avant que ne commence à s'imposer une hiérarchie du regard : après quelques semaines, il ne note plus, par exemple, les monogrammes du Christ et de la Vierge, se contentant de les nommer ; les dessins d'éléments ornementaux disparaissent presque totalement, alors que dans les premiers jours de la mission, on en observe pratiquement à chaque page (**fig. 2**). La formation sur le terrain du chercheur passe, notamment, par cette sélection dans l'observation, dans le choix des traces du passé qu'il juge dignes d'être conservées.

### **Vie et mort d'un patrimoine : destructions et appropriations**

Mais l'attention de Gerola ne se porte pas uniquement vers les vestiges vénitiens. Les carnets témoignent également d'une vive sensibilité à la mémoire d'un passé récent, antérieur à sa mission de quelques années, tout au plus de quelques décennies. Cette mémoire est notamment celle des conséquences de l'occupation ottomane et du conflit gréco-turc de la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle. La présence des Turcs en Crète apparaît de plusieurs manières dans les carnets. Ces traces se limitent parfois à une simple mention de l'ancienne population d'un village, par exemple à Mires, à environ huit kilomètres à l'ouest d'Agioi Deka, à propos de laquelle Gerola note « village turc, construit à une époque tardive, qui ne contient rien de vénitien »<sup>34</sup> ; d'autres mentions font état de l'abandon de villages après le départ de leurs habitants, comme à Vourvoulitis, où Gerola visite plusieurs églises, et où il constate les destructions en ces mots : « le village, complètement turc, fut pour cela détruit pendant la

---

<sup>32</sup> *Ibidem*, 14-15 : « l'altro frammento in una casa presso la chiesa principale, ma non murato (l'altro è murato in una casa verso S. Andrea), ha un ornato di bestie: non garantisco che sia antico: è di marmo bianco ».

<sup>33</sup> BARTHES 1980, 120-121.

<sup>34</sup> FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 2 : « al mattino, con Federico e Manoli, a Mires, villaggio turco, sorto in epoca tarda, che nulla contiene di veneziano ».

dernière révolution : une seule maison reste sur pied »<sup>35</sup> ; la violence de l'événement ne dépasse pas ce constat laconique, puisqu'il note dans la phrase suivante l'importance des trois églises et des deux fontaines du village. Parmi ces trois églises, Gerola rapporte par ailleurs que celle du Saint-Esprit a été convertie en mosquée par les Turcs avant d'être rendue au culte orthodoxe<sup>36</sup>.

D'autres destructions, cette fois attribuées explicitement aux Turcs, sont mentionnées dans les pages du carnet dès le 9 février 1900, première journée de terrain au cours de laquelle Gerola commence à décrire en détail ce qu'il voit. Après avoir visité dans la matinée quatre églises d'Agioi Deka, Gerola se rend au nord du village où il évoque une petite église dédiée au prophète Élie, située au sommet d'un col surplombant la plaine de la Messara. Il précise qu'elle a été reconstruite par son guide, Manolis, en mémoire de son père. Celui-ci l'avait déjà rebâtie à plusieurs reprises après sa destruction à répétition par les Turcs après 1855 ; ceux-ci avaient même jeté l'autel dans un ravin, ce qui a donné lieu à de sanglantes représailles<sup>37</sup>. En quelques phrases, incluses entre deux remarques architecturales, Gerola rend ainsi compte des menaces auxquelles les églises crétoises ont pu être exposées, une dimension de leur histoire qui n'est pas présente dans les publications plus récentes : c'est par la transmission orale d'une mémoire locale que ces informations lui parviennent. Ces récits des Crétois qu'il côtoie nous renseignent également, de manière plus légère, sur le devenir de certaines églises au tournant du siècle : lorsqu'il visite l'église Sainte-Marina, dans les environs d'Agioi Deka, entre la description de l'architecture et l'évocation du décor peint, Gerola précise ainsi que c'est à l'intérieur de l'église que Manolis garde ses abeilles, usage pour le moins surprenant d'un espace consacré<sup>38</sup> ; cette note en passant n'a pas de teneur scientifique, mais elle ouvre une fenêtre sur le rapport quotidien des Crétois avec les monuments qui les entourent.

Ce parcours dans les premières pages des carnets de terrain inédits où l'on accompagne Giuseppe Gerola autour de la ville d'Agioi Deka et des monuments proches, nous permet d'assister à la mise en place de la démarche de chercheur du jeune archéologue, qui, se confrontant au terrain, récolte les traces de la présence vénitienne en Crète ; ces traces rassemblent diverses strates du passé : les vestiges antiques réemployés dans les églises médiévales, les monuments de la période moderne et les inscriptions du XIX<sup>e</sup> siècle s'y côtoient, dans un enchevêtrement temporel où les données n'ont pas encore été hiérarchisées et

---

<sup>35</sup> *Ibidem*, 11 : « il villaggio, completamente turco, fu perciò distrutto nell'ultima rivoluzione: una casa sola resta in piedi ».

<sup>36</sup> *Ibidem*, 12 : « S. Spirito (se pure così si chiamava) era la chiesa principale e come tale convertita in moschea ed ora ridata al culto cristiano ».

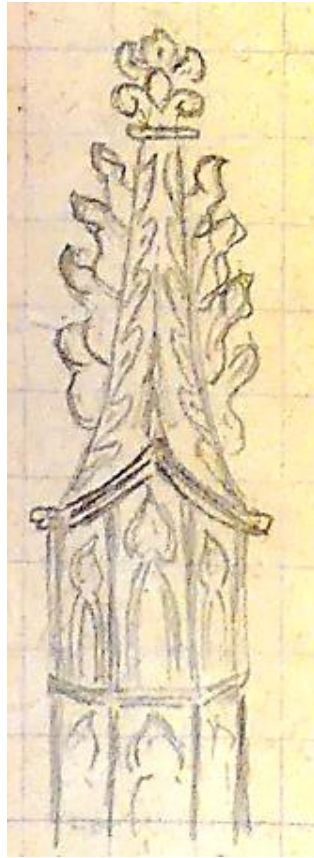
<sup>37</sup> *Ibidem*, 2 : « altre notizie su S. Elia: rovinata parecchie volte dai Turchi dal 1855 in poi e sempre riedificata dal padre di Manoli, da Manoli o dai suoi figli. L'altare fu ruzzolato da un Turco nel burrone: ma preso costui dai Cristiani fu sgozzato sopra una tomba cristiana ».

<sup>38</sup> *Ibidem*, 3 : « chiesa di S. Marina, un po' più in alto della precedente. [...] Nell'interno, ingrandito in forma rettangolare, Manoli tiene ora le sue api ».

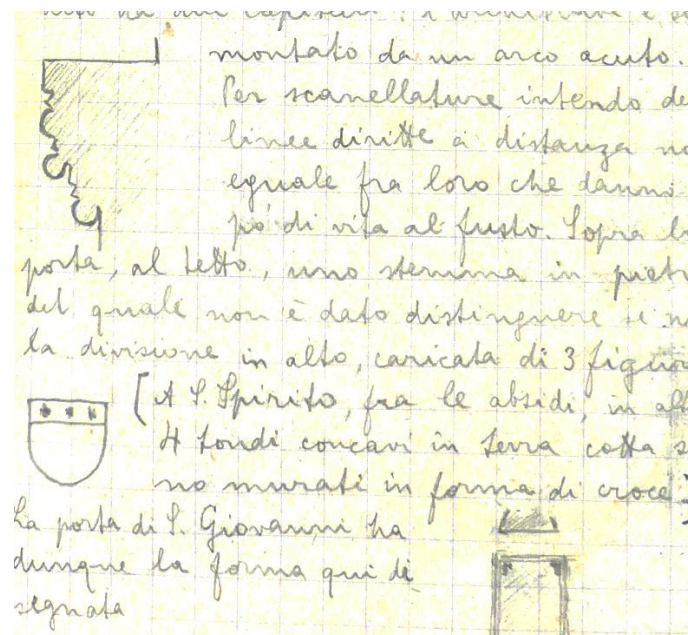


classées. Les églises grecques ont une place centrale dans ces premières pages, où elles concentrent l'essentiel de l'attention de Gerola : c'est véritablement à leur constitution en tant qu'objet d'étude que le lecteur assiste.

Les premiers jours du travail du chercheur permettent de mesurer l'ampleur du décalage entre les publications finales, qui mettent surtout en avant l'héritage colonial vénitien et l'histoire patriotique, et les données du terrain, qui attestent un champ d'intérêt beaucoup plus large. Un travail plus complet d'édition de ces carnets et de confrontation à la documentation photographique réunie par Gerola reste à mener, ainsi que leur contextualisation au sein de l'histoire de l'art byzantin alors en train d'émerger, qui permettront de pleinement mettre en valeur cette source précieuse, témoignage unique d'un domaine d'étude naissant.



**Fig. 1** : FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 14  
Relevé du décor sculpté d'une fontaine



**Fig. 2** : FBSB GER 3.1.8, carnet 1, 13  
Détails architecturaux de l'église Saint-Jean à Vourvoulitis

## Bibliographie

- BALDINI 2009 I. BALDINI, *La basilica di S. Tito a Gortina e gli appunti inediti di Giuseppe Gerola*, *Annuario della Scuola Archeologica di e delle Missioni Italiane in Oriente*, 87/2009, pp. 635-679
- BARTHES 1980 R. BARTHES, *La chambre claire. Note sur la photographie*, Paris 1980
- CURUNI 1988 S. CURUNI, *L'Istituto veneto di scienze lettere ed arti e la missione cretese di Giuseppe Gerola*, in CURUNI – DONATI 1988, pp. 37-108
- CURUNI – DONATI 1988 S. CURUNI – L. DONATI (eds.), *Creta veneziana. L'Istituto Veneto e la Missione Cretese di Giuseppe Gerola. Collezione fotografica 1900-1902*, Venise 1988
- DETORAKIS 1986 T. DETORAKIS, *Ιστορία της Κρήτης*, Athènes 1986
- FOGOLARI 1938-1939 G. FOGOLARI, *Commemorazione del M. E. Prof. Giuseppe Gerola*, *Atti del Reale Istituto di Scienze, Lettere ed Arti*, 98/1938-1939, pp. 1-73
- GEROLA 1905 G. GEROLA, *Monumenti veneti dell'isola di Creta: ricerche e descrizione fatte dal dottor Giuseppe Gerola per incarico del R. Istituto*, I, Venise 1905
- GEROLA 1906 G. GEROLA, *Monumenti veneti dell'isola di Creta: ricerche e descrizione fatte dal dottor Giuseppe Gerola per incarico del R. Istituto*, I.2, Venise 1906
- Gerola 1908 G. Gerola, *Monumenti veneti dell'isola di Creta: ricerche e descrizione fatte dal dottor Giuseppe Gerola per incarico del R. Istituto*, II, Venise 1908
- GEROLA 1911 G. GEROLA, *Le finestrelle inferiori del mausoleo di Galla Placidia*, *Felix Ravenna*, 3/1911, pp. 130-132
- GEROLA 1911-1912 G. GEROLA, *Galla Placidia e il così detto suo mausoleo in Ravenna*, *Atti e memorie (Romagna)*, 2/1911-1912, pp. 273-320
- GEROLA 1915 G. GEROLA, *Il monogramma della cattedra eburnea di Ravenna*, *Felix Ravenna*, 19/1915, pp. 807-813
- GEROLA 1916-1917 G. GEROLA, *La tecnica dei restauri ai mosaici di Ravenna*, *Atti e memorie (Romagna)*, 7/1916-1917, pp. 101-194
- GEROLA 1917 G. GEROLA, *Monumenti veneti dell'isola di Creta: ricerche e descrizione fatte dal dottor Giuseppe Gerola per incarico del R. Istituto*, III, Venise 1917

- GEROLA 1918 G. GEROLA, *Topografia delle chiese di Candia*, Bessarione. Rivista di studi orientali, 34/1918, pp. 99-119 et 239-288
- GEROLA 1932a G. GEROLA, *Monumenti veneti dell'isola di Creta: ricerche e descrizione fatte dal dottor Giuseppe Gerola per incarico del R. Istituto*, IV, Venice 1932
- GEROLA 1932b G. GEROLA, *I Francescani in Creta al tempo del dominio veneziano*, Collectanea Franciscana, 2/1932, pp. 301-325 et 445-461
- GEROLA 1935 G. GEROLA, *Elenco topografico delle chiese affrescate di Creta*, Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 94/1935, pp. 139-216
- LASSITHIOTAKIS 1961 K. LASSITHIOTAKIS, *Τοπογραφικός κατάλογος των τοιχογραφημένων εκκλησιών της Κρήτης*, Héraklion 1961
- LYMBEROPOULOU 2006 A. LYMBEROPOULOU, *The Church of the Archangel Michael in Kavalariana: Art and Society on Fourteenth-Century Crete*, Londres 2006
- LYMBEROPOULOU 2020 A. LYMBEROPOULOU (ed.), *Hell in the Byzantine World. A History of Art and Religion in Venetian Crete and the Eastern Mediterranean*, Cambridge – New York 2020
- NINZ 2008 E. NINZ, *L'archivio personale di Giuseppe Gerola alla Fondazione Biblioteca San Bernardino di Trento. Inventario analitico*, thèse de laurea auprès de l'Université de Trente, 2008
- PSARAKIS 2010 K. PSARAKIS, *Αποκατάσταση Ιερού Ναού Μιχαήλ Αρχαγγέλου Σαρακήνας*, in M. ANDRIANAKIS – I. TSACHILI (eds.), *Αρχαιολογικό Έργο Κρήτης 1: πρακτικά της 1ης συνάντησης (Πέθυμνο, 26-28 Νοεμβρίου 2008)*, Rethymno 2010, pp. 767-778
- SPATHARAKIS 2001 I. SPATHARAKIS, *Dated Byzantine Wall Paintings of Crete*, Leyde 2001
- SPATHARAKIS 2012 I. SPATHARAKIS, *Byzantine Wall Paintings of Crete, III: Amari Province*, Leyde 2012
- STANCIOIU 2009 C. STANCIOIU, *Objects and Identity: An Analysis of Some Material Remains of the Latin and Orthodox Residents of Late Medieval Rhodes, Cyprus and Crete*, thèse de doctorat auprès de l'Université de Californie à Los Angeles, 2009
- VARANINI 1991 G.M. VARANINI, *Formazione e percorsi di un erudito trentino tra Otto e Novecento: Giuseppe Gerola tra medievistica, archeologia e storia dell'arte (1895-1910)*, in *La ricerca archeologica nel Mediterraneo: P. Orsi – F. Halbherr – G. Gerola*, Rovereto 1991, pp. 75-106

XANTHAKI 2011

T. ΧΑΝΘΑΚΙ, *Ο ναός της Αγίας Άννας στο Ανισαράκι Κανδάνου: Ο κύκλος της αγίας, οι αφιερωτές, η χρονολόγηση*, Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας, 31/2011, pp. 71-86